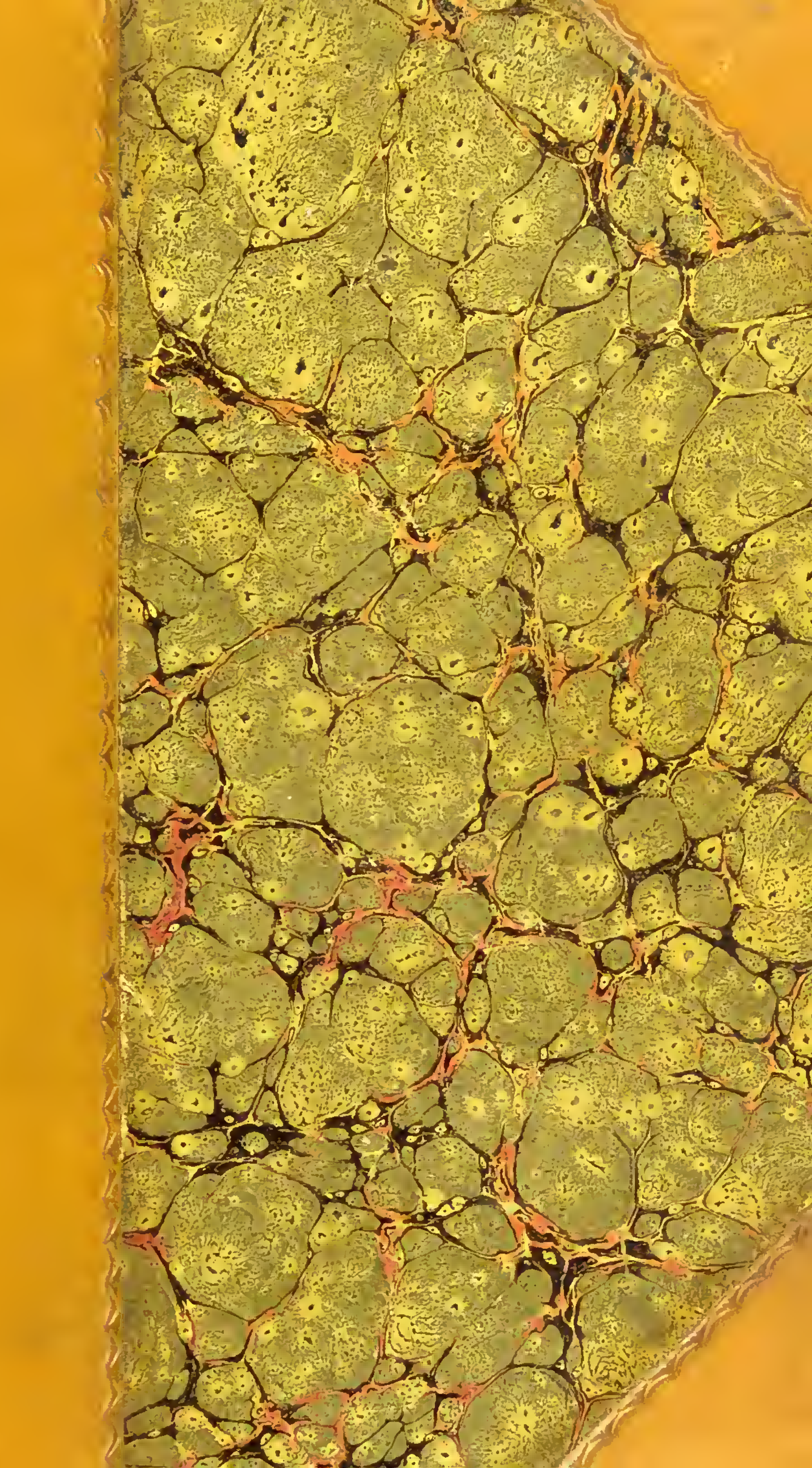


Hb 2.65

R38566.

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/b21945068

NOUVELLES CAUSES

DE STÉRILITÉ

DANS

LES DEUX SEXES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le magnétisme à la recherche d'une position sociale. Sa théorie, sa critique, sa pratique. Précédé d'une LETTRE-PRÉFACE DE VICTOR HUGO. Volume in-18. E. Dentu, éditeur, 1866. (*Ouvrage épuisé.*)

Traité pratique des maladies de l'appareil génital de la femme. Suivi d'une notice *sur la stérilité* et le moyen d'y remédier par la FÉCONDATION ARTIFICIELLE. Volume in-18. Adrien Delahaye, éditeur, 1877. (Ouvrage dont les trois éditions sont épuisées.)

Conseils d'hygiène et d'alimentation pour tous les âges de la vie, résumés en trois mille aphorismes. Volume in-18 de 500 pages (2e édition). Adrien Delahaye et Lecrosnier, éditeurs, 1880. Prix : 5 fr.

Contribution à l'histoire de la fécondation artificielle. (Thèse refusée par la Faculté de Médecine de Paris le 28 juillet 1885.) Ouvrage très rare. Journal Barral, 45, rue de la Harpe, Paris. 25 fr. le volume, avec planches.

Le livre des mères, adressé au Comité du Concours universel de l'enfance, en 1886. (Ouvrage couronné.) Chez l'auteur, 14, rue d'Amsterdam, à Paris. Prix : 1 fr.

La grande névrose. Un beau volume de 520 pages, richement illustré de 230 gravures, par José Roy 2e édition. Marpon et Flammarion, éditeurs.

EN PRÉPARATION

Le médecin de Madame *ou l'odyssée d'un Chaste*, ouvrage dans lequel l'auteur passe en revue les causes de L'ANÉMIE et de la TUBERCULOSE sous des aspects nouveaux et très rassurants. Cet ouvrage sera également illustré par José Roy.

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

NOUVELLES CAUSES

DE

STÉRILITÉ

DANS LES DEUX SEXES

FÉCONDATION ARTIFICIELLE

COMME MOYEN ULTIME DE TRAITEMENT

PAR

LE Dr J. GÉRARD

ILLUSTRATIONS DE JOSÉ ROY

ÉDITION DÉFINITIVE

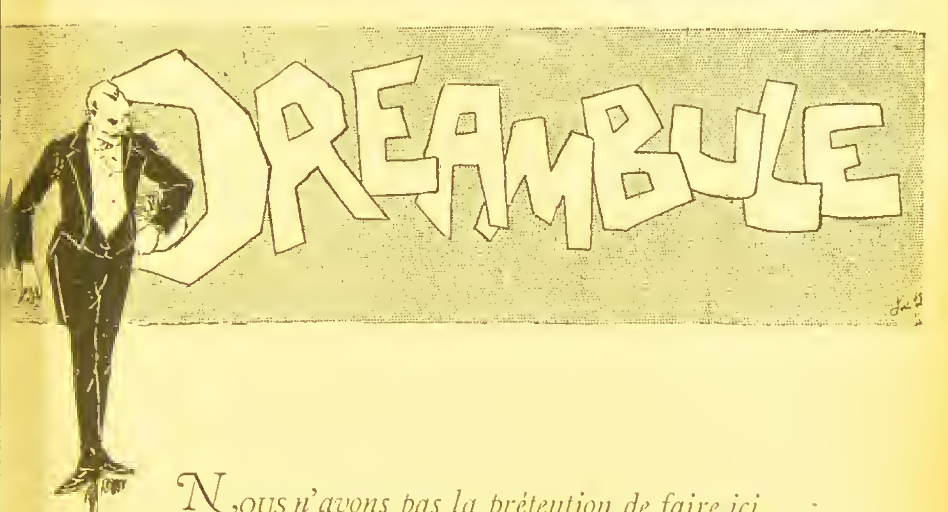

ROYAL COLLEGE OF PHYSICIANS, EDINR.
LIBRARY

PARIS

C. MARPON & E. FLAMMARION, ÉDITEURS

Rue Racine, 26, près l'Odéon.

Tous droits réservés.



Nous n'avons pas la prétention de faire ici un traité d'Embryologie, ce que nous voulons surtout : c'est de rester sur le terrain pratique, d'être clair, simple, précis dans notre exposition des causes de la stérilité.

Nous ne changerons pas notre façon d'écrire, nous resterons le vulgarisateur qu'on connaît en mettant la science à la portée de tous.

Notre livre est surtout destiné aux familles qui sont désolées de rester sans enfants, nous leur dirons la cause *de cette stérilité qui est souvent simple; nous la leur ferons toucher du doigt par la clarté de l'exposition, tout en restant aussi correct dans les dessins qui nous*

seront nécessaires pour la démonstration, que de bonne compagnie dans le texte d'un sujet aussi délicat.

On nous blâmera peut-être d'avoir fait illustrer ce livre par quelques dessins fantaisistes, mais nous l'avons fait dans un but utile à la clarté du récit; nous croyons, du reste, que l'allégorie choque beaucoup moins les yeux que la réalité brutale d'une planche purement anatomique. C'est là notre seule excuse.

Toutes les données de ce livre sont rigoureusement scientifiques et tout ce que nous avançons n'est que la synthèse des nombreux travaux que nous avons consultés pour ce travail; parmi les plus illustres, il nous suffira de nommer des auteurs tels que : Pouchet, Coste, Balbiani, Rouget, Charles Robin, Mathias Duval, Sappey, Gerbe, Rossi, Spallanzani, Volff, de Graaf, Remak, von Baër, Kolliker, Muller. Heule, Purkinge, Fol, Hertwig et Raciborski qui ont illustré la science de telle sorte qu'aujourd'hui les mystérieux débuts de la vie

nous sont aussi connus que les phases de l'œuf devenant poulet.

Ces savants ont eu la patience d'étudier la genèse des éléments mâles et femelles depuis leur formation jusqu'au moment de leur fusion, d'assister à toutes les étapes de la vie embryonnaire, non seulement dans les animaux à génération externe, mais encore dans toute l'échelle des animaux à sang chaud jusques et y compris la femme. C'est donc de l'histoire que nous allons écrire et non du roman.



14, Rue d'Amsterdam.



PREMIÈRE PARTIE

STÉRILITÉ LATENTE

I

LOIS GÉNÉRALES DE FÉCONDATION

L'amour dans le ménage est un condiment fort apprécié des gourmets, mais il n'est nullement indispensable pour procréer un enfant, le simple rapprochement suffit, fût-il de part et d'autre une corvée,

un devoir ou la clause d'un contrat simplement remplie par deux associés.

Donc, au point de vue purement médical, l'enfant n'est que le résultat final du mariage de deux cellules spéciales.

Chaque sexe fournit sa cellule et n'en fournit pas deux, si ce n'est dans les grossesses doubles, mais pour plus de clarté, nous traiterons seulement les cas dans toute leur simplicité.



La cellule fournie par la femme est un *ovule ou petit œuf* d'une durée très éphémère, lorsqu'il n'a pas été fécondé ; ce petit œuf reste à peu près passif, il n'a par lui-même aucun moyen de locomotion, son transport d'un point à un autre ne peut se faire qu'en vertu d'une action toute mécanique : les franges de la trompe le trans-

portent jusqu'à l'orifice de son canal, et lorsqu'il y est engagé, l'ovule ne progrèsse plus que par la vibration des cils dont la trompe est tapissée.



Ces cils sont dirigés du dehors en dedans, ce qui fait que tout œuf engagé est fatalement amené dans le corps utérin et ne peut rebrousser chemin ; tout au plus, peut-il s'arrêter s'il ne trouve pas là un calibre suffisant pour son passage, témoins : les grossesses tubaires.



D'autre part, l'homme fournit aussi une cellule spéciale; ici ce n'est plus un ovule, mais c'est son équivalent : le *spermatozoaire*, nous disons *le* et non *les*, car, bien que l'homme fournisse une quantité innombrable de spermatozoaires dans chaque

rapport, la nature fait un choix judicieux de la santé et de la vigueur de celui qu'elle destine à perpétuer l'espèce dans les meilleures conditions possibles, aussi n'en choisit-elle qu'un surplus de douze cent mille, c'est l'élu par excellence.

N'y a-t-il pas là de quoi tenter l'observateur et faire rêver le philosophe ? Aussi, nous arrêterons-nous un instant et chercherons-nous à expliquer le mécanisme de ce choix.

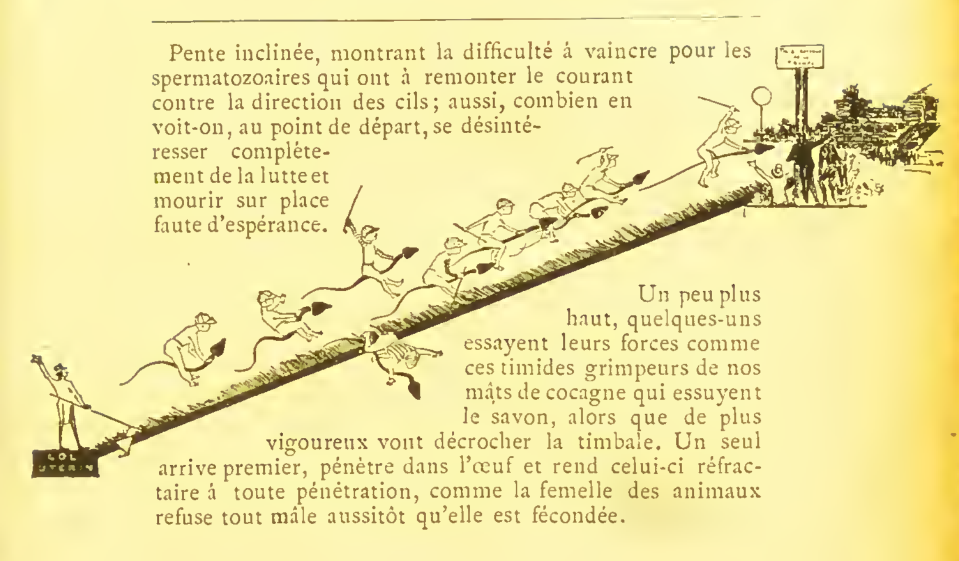
Chacun sait que les horticulteurs, comme les cultivateurs, choisissent leurs meilleures graines pour exécuter leurs semailles à seule fin d'avoir les meilleurs produits. Les éleveurs ne font pas autrement ; ils choisissent aussi les meilleurs producteurs en les plaçant dans des conditions d'âge et d'hygiène aussi bonnes que possible. C'est de la sorte qu'ils ont de beaux et bons sujets ; aucun ne se laisse tenter par la question d'intérêt qui voudrait que

les uns enfouissent leurs plus mauvaises graines puisqu'elles sont destinées à pourrir dans le sol; les autres, à se servir de vieux facteurs infirmes et valétudinaires qui ne peuvent plus servir à rien. Non, tous font un choix judicieux de ce qu'ils ont de meilleur pour perpétuer l'espèce, l'améliorer au besoin et les résultats viennent payer au centuple les sacrifices momentanés qui sont faits par les uns et par les autres.

On dirait que la nature dans sa sagesse s'est défiée de notre raison, car si nos *mariages ne sont souvent qu'une affaire de dot*, elle a voulu corriger tout au moins notre égoïsme dans la mesure du possible en choisissant ce que nous avons de meilleur en nous ; elle a donc organisé un *steeple-*

chase pour les éléments de notre semence, de façon à ne couronner vainqueur que le plus énergique de nos spermatozoaires qui, seul, pénètre l'ovule et lui donne la vie.

Comment la nature a-t-elle pu établir ce champ de course d'un nouveau genre ? De la façon la plus simple : nous avons dit que l'ovule n'avait par lui-même aucun moyen de locomotion, qu'il était simplement porté à sa destination par des cils vibratiles dirigés dans le même sens ; mais si nous examinons le spermatozoaire sous le microscope, nous le voyons animé d'un mouvement très énergique et franchir des espaces considérables en un instant, grâce à l'agilité de sa queue, qui est douée d'une grande vigueur ; il se remue et progresse aussi vite qu'un poisson dans l'eau ; or, un poisson descend plus facilement le cours d'une rivière que lorsqu'il remonte son courant. Le spermatozoaire fait de même, aussi allons-nous nous faire mieux comprendre en traçant ici une figure toute théorique de cette course d'obstacles.



Pente inclinée, montrant la difficulté à vaincre pour les spermatozoaires qui ont à remonter le courant contre la direction des cils; aussi, combien en voit-on, au point de départ, se désintéresser complètement de la lutte et mourir sur place faute d'espérance.

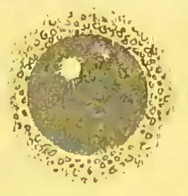
Un peu plus haut, quelques-uns essayent leurs forces comme ces timides grimpeurs de nos mâts de cocagne qui essuyent le savon, alors que de plus vigoureux vont décrocher la timbale. Un seul arrive premier, pénètre dans l'œuf et rend celui-ci réfractaire à toute pénétration, comme la femelle des animaux refuse tout mâle aussitôt qu'elle est fécondée.

II

RÔLE DE L'ŒUF

La femme fournit chaque mois, à l'époque de sa menstruation, un *ovule* ou petit œuf qui se détache de l'*ovaire*. Cet ovule, quoique bien moins gros que la plus petite tête d'épingle, est enveloppé d'une membrane pellucide très facilement alté-

rable, soit par destruction soit par épaississement; dans l'un et l'autre cas, qu'il soit cassé ou durci, l'œuf, on le conçoit, devient stérile (on verra bientôt pourquoi). Cet œuf

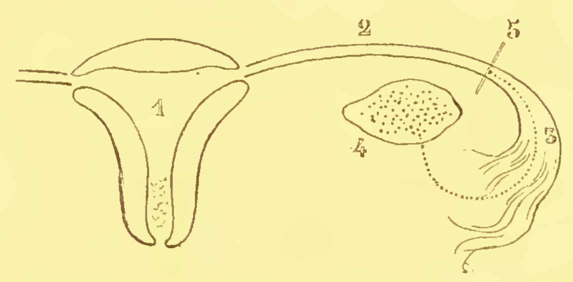


contient dans son milieu une petite tache blanche appelée *tache germinative* que les embryologistes ont nommée *pronucléus femelle*, cette tache se rencontre sur tous les œufs mensuels, que la femme soit mariée ou jeune fille.

Si cet œuf n'est pas fécondé au moment de sa ponte, c'est-à-dire au moment où il sort de l'ovaire, il a grand'chance d'être expulsé sans résultat, car on conçoit aisément qu'une aussi petite cellule, n'étant plus reliée à rien, et n'étant plus dans un milieu nutritif, subisse une altération progressive et rapide; c'est en effet ce qui a lieu, et, si l'œuf n'est pas fécondé à sa sortie de l'ovaire ou tout au moins dans le pavillon de la trompe, il est trop tard quand il a dépassé le tiers externe de celle-ci.

Pour bien faire comprendre la durée

limitée de cet instant propice, nous donnerons ici la figure suivante qui complétera notre description. La ligne courbe ponctuée est précisément le seul parcours pendant lequel l'œuf reste fécondable, mais aussitôt qu'il a franchi le tiret marquant le tiers externe, l'œuf cesse d'être bon, il est alors rejeté ou liquéfié sans qu'on puisse s'en apercevoir.



1. Utérus; — 2. Trompe de Falloppe; — 3. Franges de la trompe; — 4. Ovaire; — 5. Tiers externe.

On conçoit alors toute l'opportunité du moment précis des rapprochements quand on songe au peu de temps qu'il faut pour anéantir une aussi frêle existence, car de tous les éphémères, c'est l'œuf humain non fécondé qui a la moins longue durée dans

l'existence des ovules de toute la série animale. Il est, du reste, à remarquer que plus l'être est élevé dans l'échelle animale, plus petit est l'œuf et plus délicate aussi est son existence du début.

L'ovule d'une grenouille est 14 ou 15 fois plus gros qu'un ovule de femme, sa résistance vitale est aussi beaucoup plus considérable, et, enfin, l'intervalle entre la ponte et le moment où l'œuf cesse d'être fécondable est en faveur de la grenouille comme 1 est à 100. On voit par là combien il est utile de saisir le moment psychologique lorsqu'on veut féconder un œuf aussi fragile et d'une existence aussi courte.



III

ROLE DU SPERMATOZOAIRE

Nous aimons, par-dessus tout, nous servir d'images; celles-ci laissent dans l'esprit une impression durable, aussi croyons-nous devoir dire ici : que lorsqu'on sème des pois, on ne doit pas s'attendre à voir pousser des lentilles.

Or, toute triviale que soit la comparaison, la semence humaine n'a pas d'autres lois. L'enfant procède toujours des deux facteurs qui le composent; il y a quelquefois une influence plus marquée de l'un des conjoints, tantôt du côté physique, tantôt du côté moral; c'est ainsi qu'un garçon a sou-

vent l'enveloppe de son père avec les qualités ou les défauts de sa mère, alors que les filles héritent des diverses aptitudes morales du père, tout en ressemblant physiquement à leur mère. Ceci nous conduit à dire que le spermatozoaire est la miniature exacte et ressemblante de celui qui le fournit, et cela, au moment même où il l'émet. Le moment choisi par le mari pour se perpétuer joue donc un rôle considérable sur l'avenir de l'enfant. Le père ne doit être ni fatigué ni surexcité au moment des rapprochements sous peine de procréer un être à son image; nous dirons dans un chapitre spécial les conditions dans lesquelles les époux doivent se trouver pour obtenir un enfant ayant le maximum des qualités du père et de la mère.

Le mari ne devra donc jamais perdre de vue qu'il est en grande partie responsable de la vitalité de ses enfants, car si *la femme met un mois tout entier pour élaborer un œuf et le conduire à sa maturité*, pourquoi le mari ne mettrait-il pas le même temps pour élaborer sa semence? Nous ne ferons pas ici



une description anatomique de la genèse des spermatozoaires, qu'on sache seulement que la glande qui les sécrète est un organe absolument similaire à l'ovaire de la femme, qu'il s'y passe une élaboration semblable, que le développement du spermatozoaire se fait par des transformations successives d'une cellule spéciale pour aboutir finalement à un animalcule d'une vigueur et d'une résistance d'autant plus grande que le repos génital a été plus complet.

Nous avons dit ailleurs[1] que les horticulteurs ne prennent pas leurs pépins sur des pommes vertes lorsqu'ils veulent obte-

[1] Voir notre thèse sur la fécondation.

nir de beaux pommiers, ne faisons donc pas moins lorsqu'il s'agit de la procréation d'un enfant.

Il est à remarquer que l'homme le plus indifférent, lorsqu'il veut réussir dans les plus petits actes de la vie, prend toutes les précautions et s'entoure de toutes les garanties imaginables pour ne pas faire une chose inutile ou incomplète alors même qu'il s'agit d'une simple addition ou d'une note de blanchissage, mais lorsqu'il s'agit de se perpétuer, de faire un autre soi-même, il met de côté toute prudence et va à la diable fa-

briquer un homme, comme il allumerait un cigare.

L'homme s'est créé des besoins par habitude, et lorsque cette habitude est prise, il prétend que c'est une nécessité qui le domine.

Il tourne dans un cercle vicieux qui le conduit à la tombe par le chemin le plus court, contractant la phtisie ou le ramollissement, ces deux grandes misères qui ne s'abattent que sur les déprimés, et lorsqu'il se perpétue dans ces tristes conditions, il frappe toute sa descendance d'un mal fatal qui ne s'éteint qu'avec sa race.

Le rôle de l'homme est donc tout tracé : s'abstenir le plus possible, ne pas gaspiller ses forces et se préparer au grand devoir qu'il doit remplir, lorsque son but est d'avoir des enfants. En dehors de ce but, qu'il fasse des sacrifices à Vénus, cela le regarde, il ne fait de tort qu'à lui-même et chacun est libre d'abréger sa vie comme il l'entend.

IV

LES DEUX CELLULES MALE ET FEMELLE SONT EN PRÉSENCE

Nous venons de voir ce qu'était l'œuf ainsi que le spermatozoaire pris individuellement; nous allons assister maintenant au mystère de l'incarnation par le rapprochement des deux cellules destinées à donner naissance à l'enfant. Trois cas peuvent se présenter :

1° Les rapprochements, avec leurs émotions, ont fait déchirer l'ovisac qui retenait l'ovule sur l'ovaire;

2° L'ovule est déjà libre alors que le mari est encore absent;

3° Le mari a rempli ses devoirs et l'œuf est encore dans son enveloppe.

Nous allons voir maintenant comment se comportent les deux éléments mâle et femelle dans chacun de ces cas.

Prenons le cas le plus fréquent.



Premier cas. — Sous l'influence d'un rapprochement, l'œuf vient de sortir de l'ovaire comme une aveline de sa coque ; il est aussitôt saisi par les franges de la trompe qui, par des mouvements de reptation, le conduisent vers son canal, allant ainsi au-devant du spermatozoaire qui n'est pas encore arrivé, car il lui faut deux heures

d'une course rapide pour franchir les 16 ou 17 centimètres qui séparent le col où est projetée la semence, pour arriver à rencontrer l'ovule entre l'ovaire et le tiers externe de la trompe.

Là, ils sont en présence. Voyons le second cas.



DEUXIÈME CAS : *L'ovule est déjà libre alors que le mari est encore absent.* — Dans ce cas, la nature ne se presse pas, les mouvements de reptation des franges de la trompe sont lents.

l'œuf chemine doucement et comme à regret, il attend un ou deux jours l'arrivée de celui qui va lui donner la vie. Si son attente est vaine, il va périr sur place et disparaître de la scène du monde sans laisser trace de son existence. Si au contraire il sent l'arrivée du maître, il se ranime, se raccroche à l'espérance et se hâte d'aller à sa rencontre, mais, hélas ! quelquefois il est trop tard, son enveloppe s'est usée dans l'attente et son contenu se répand : adieu la vie et ses souriantes chimères.

TROISIÈME CAS : *Le mari a rempli ses devoirs et l'œuf est encore dans son enveloppe.* — Voici alors ce qui se passe : les spermatozoaires ont fourni leur course et n'ont pas rencontré d'ovule sur leur chemin, ils vont ainsi jusqu'à l'ovaire savoir ce qui s'y passe, en restant cachés dans les plis de la trompe. Il est bien entendu que beaucoup d'entre eux ont succombé dans leur course, mais les plus vigoureux sont arrivés et se reposent de leurs fatigues. Ne sont-ils pas, du reste, dans un milieu vivant, chaud et

à l'abri de la mort, pour peu que le liquide dans lequel ils se trouvent leur soit propice, car, dans le cas contraire, ils meurent et disparaissent.

Nous verrons plus loin ce qui les fait mourir, mais n'anticipons pas et restons dans l'ordre imposé par notre chapitre.

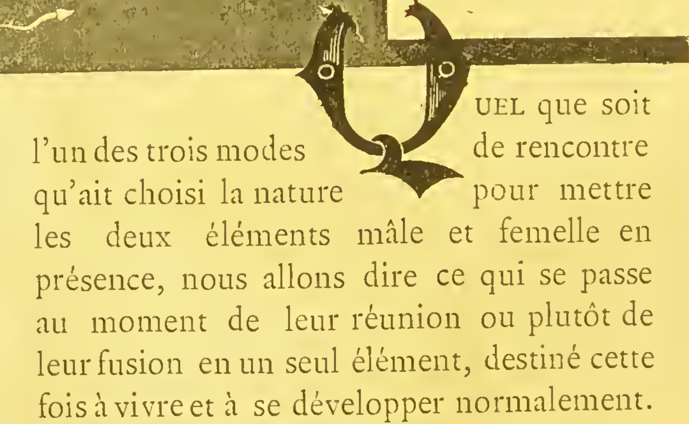
Il est incontestable que les spermatozoaires peuvent séjourner dans les voies génitales profondes de la femme et y vivre tout aussi bien que dans les vésicules séminales de l'homme. Cependant il y a des limites pour d'aussi petits éléments ; du reste, il ne serait pas prudent de leur accorder une vitalité de trop longue durée, car on pourrait en abuser. N'est-il pas vrai qu'on croyait jusqu'à ce jour que la femelle du chevreuil qui entre en rut en juillet n'était réellement fécondée par les spermatozoaires que quatre mois après ? Il n'en est rien ; on sait aujourd'hui que la fécondation a lieu aussitôt, mais que, par une bizarrerie de la nature, l'ovule fécondé sommeille pendant quatre mois avant de

commencer son développement normal.

Il ne faudrait donc pas inférer de là que la femme qui a vu son mari le jour de son départ pût lui attribuer la paternité d'un enfant qui naîtrait un an après, ce serait vraiment trop commode. Non, les spermatozoaires, comme l'ovule, du reste, peuvent vivre deux ou trois jours dans les voies génitales de la femme et peuvent féconder l'œuf au passage, aussitôt que celui-ci sort de son alvéole, mais c'est tout ce qu'on peut raisonnablement lui accorder.

V

MARIAGE DES DEUX CELLULES



QUEL que soit l'un des trois modes de rencontre qu'ait choisi la nature pour mettre les deux éléments mâle et femelle en présence, nous allons dire ce qui se passe au moment de leur réunion ou plutôt de leur fusion en un seul élément, destiné cette fois à vivre et à se développer normalement.

Les deux éléments se font de véritables coquetteries : l'élément mâle ressemble à

notre coq de basse-cour frétillant autour de sa poule; il fait le tour de l'ovule lui faisant les salamalecs d'usage; l'ovule, de son côté, envoie au-devant du spermatozoaire de petits prolongements coniques, comme pour l'inviter à entrer. En effet, quoique la pellicule d'enveloppe soit d'une minceur excessive, elle paraît encore trop résistante pour être entamée par l'éperon que possède le spermatozoaire; aussi, le prolongement en doigt de gant qu'offre le cône envoyé par l'ovule au devant du spermatozoaire n'a d'autre but que d'amincir encore cette pellicule, comme on peut s'en rendre compte en appliquant son doigt sur le fragment d'un ballon d'enfant : plus on pousse, plus le caoutchouc devient mince et transparent; par conséquent, il ne faut pour ainsi dire que poser la pointe d'une aiguille à sa surface pour la perforer.



C'est du reste ce qui arrive. Sur ces invites répétées, le spermatozoaire se décide, donne son coup d'éperon et sa tête disparaît. A cet instant, le petit cône s'efface, mais le spermatozoaire est coupé en deux par ce retrait brusque, c'est-à-dire que la tête seule est entrée, alors que la queue reste à la porte.



Malgré cette amputation, comme le principal est entré dans la place, la queue disparaît; c'est du reste un élément devenu complètement inutile, car l'animalcule n'a plus besoin d'organe de locomotion puisque son chef est arrivé à destination.

Voyons maintenant ce qui se passe dans l'œuf :

Nous avons dit qu'au centre de l'œuf non fécondé se trouvait une petite tache blanche appelée *pronucléus femelle.* Aussitôt la tête du spermatozoaire entrée et la section de sa queue opérée, cette tête devient rayonnante, c'est une sorte de petite étoile qui vient éclairer la partie sombre de l'œuf par de vé-

ritables cloisonnements de lumière. C'est le rayon de soleil venant vivifier ce qui n'était alors que matière.

Cette étoile lumineuse se nomme *pronucléus mâle;* ces deux *pronucléi* sont distants l'un de l'autre de toute la longueur du rayon de l'œuf, c'est-à-dire que le pronucléus femelle reste exactement au centre pendant que le pronucléus mâle est à l'un des pôles.

Cependant, le pronucléus mâle ne tarde pas à se diriger vers le centre, alors que le pronucléus femelle ne bouge pas; bientôt les pronucléi sont en contact; mais, si d'un côté le pronucléus femelle n'a pas bougé pour aller à la rencontre du pronucléus mâle, il fournit à son tour sa somme de mouvement, car, au fur et à mesure que le pronucléus mâle vient se mettre en contact avec lui, il se déprime en cuvette pour recevoir le segment de la petite sphère mâle.

La dépression augmente progressivement

les éléments qui, jusqu'alors, étaient séparés et distincts, se fondent en un seul. Bientôt, le rayonnement du pronucléus mâle s'étend dans toutes les parties de l'œuf pour former les premiers linéaments du nouvel être, la vie est ébauchée! Elle n'a plus qu'à continuer ses étapes successives, l'enfant existe dès cet instant, il n'a plus qu'à se nourrir et à parcourir les diverses phases de son existence, phases dont nous n'avons pas à nous occuper ici.



VI

CONSÉQUENCES DE CES DIVERS ACTES AU POINT DE VUE DE LA STÉRILITÉ

On conçoit parfaitement que ce n'est pas pour faire un vain étalage d'érudition que nous avons décrit les mystérieuses phases du début de la vie ; nous aurions pu, dans ce cas, remonter plus haut, faire de l'*ovo-spermatogenèse*, remonter ainsi jusqu'à notre premier père et faire assister le lecteur au début de la création, tellement tous les points de la science se touchent, s'enchaînent et s'expliquent, mais tout autre est notre but; nous voulons rester dans notre cadre étroit de la stérilité dans les deux sexes, ce qui du reste est encore un

champ d'exploration assez vaste pour satisfaire notre ambition. Nous avons voulu remonter aux sources premières de la stérilité, car il est des cas qui ne s'expliquent pas si l'on ne remonte pas jusqu'à elles.

Rien n'est plus facile, en effet, que de dire à un monsieur quelconque : « Vous n'avez pas de testicules, vous n'aurez pas d'enfants », ou de dire à une dame : « Vous avez une matrice rudimentaire sans ouverture, vous n'avez pas vos règles, vous n'aurez pas de famille. » Ceci est absolument du ressort de M. de la Palisse et le médecin qui s'occupe d'une SPÉCIALITÉ doit porter plus loin ses investigations. Ceci nous conduit à dire ce que nous pensons de la *stérilité cachée*, de celle, en un mot, qui ne tombe pas directement sous nos sens par l'examen histologique des humeurs ou par les réactifs, quelle que soit leur sensibilité.

Et tout d'abord, passons en revue les chapitres précédents et arrêtons-nous aux possibilités qui peuvent s'opposer à la fécondation.

VII

DE L'OVULE AVANT SA FÉCONDATION

On conçoit qu'un élément aussi petit, car il ne mesure qu'un dixième de millimètre, soit facilement altérable et qu'il soit soumis à de nombreux accidents. Le surmenage génital en est un, il se passe là de tels orages qu'il faut vraiment que la nature ait une bien grande envie de se perpétuer et qu'elle prenne bien des précautions à notre insu pour que l'œuf soit respecté au milieu des tempêtes génitales.

Disons tout d'abord que la femme met habituellement vingt-huit jours entre la ponte de chaque œuf, qu'elle soit mariée ou non, mais c'est là une règle générale qui subit de trop nombreuses exceptions pour ne pas nous y arrêter un instant :

L'ovaire met vingt-huit jours pour mûrir l'œuf qui doit se détacher à sa date régulière, mais tel prunier qui doit donner ses fruits le 15 août les voit périr en juillet à cause du vent, des orages ou du secouement dont il est l'objet de la part d'un jeune fou qui le secoue, le secoue à branches que veux-tu; l'arbre n'en peut mais, les fruits sont perdus pour tous et pour lui. Bientôt, l'arbre ébranlé dans ses racines ne produit plus rien, il végète encore, mais reste stérile.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur la similitude. Il est une autre comparaison, que nous vou-

drions encore faire ; qu'il nous soit donc permis de nous servir d'une figure, c'est aussi clair et c'est plus chaste. L'ovule doit mettre vingt-huit jours pour arriver à maturité, mais si l'on hâte son éclosion par des excitants intermensuels, on a un fruit de serre chaude qui vient avant son heure, et, comme ses congénères, il est sans parfum, sans valeur et coûte fort cher, Il coûte ici l'irrégularité menstruelle qui en est la conséquence et finalement la stérilité.

Toute poule qui pond vite et avant son temps ne pond bientôt plus et ses œufs sont clairs.

Tous les rapports conjugaux qui se font avant la maturité de l'œuf sont non seulement stériles, mais hâtent la maturation de l'ovule qui tombe souvent dans un moment où le mari n'est plus là ; c'est faire de la besogne inutile. Il ne s'agit pas de partir matin, il faut arriver à l'heure.

Tout spasme trop ardent brise l'enveloppe de l'ovule et celui-ci est lancé en dehors des voies qu'il doit suivre pour être fécondé.

Il est une autre cause de stérilité qui porte sur la pellicule qui entoure l'ovule, celle-ci peut être trop fragile, trop délicate, c'est l'œuf sans coquille de nos basses-cours qui ne peut pas être couvé sans se déchirer ; dans ce cas, le phosphate de chaux est tout indiqué.

Faites, mesdames ! des enveloppes à vos œufs sous peine de devenir de nouvelles Perrettes.



Le contraire peut exister, l'enveloppe peut être trop résistante et les maris trop affaiblis. Vaincre ! tel est le but de l'homme ; or, le spermatozoaire étant l'image exacte de celui qui le produit, la tâche est souvent au-dessus des forces de celui qui n'a que sa

bonne volonté pour monnaie. Débilitez-vous, mesdames, par les alcalins et la diète, la porte cédera peut-être, même pour qui frappe doucement.

Ces diverses causes de stérilité pourraient être appelées assez justement *micro-organiques*, en raison même de la ténuité microscopique des éléments qui composent ce genre de stérilité dont personne n'a parlé jusqu'à ce jour, mais elles ne sont pas les seules qui restent cachées à toutes les investigations des examens ordinaires, et, sans parler ici des antipathies inconscientes, des répulsions d'éléments entre eux, des diverses tensions électriques ou magnétiques incompatibles dans ce milieu profond et inaccessible à nos recherches, nous devons dire qu'il reste encore les paralysies *ovo-tubaires*. Tantôt l'œuf sommeille dans son enveloppe, sa déhiscence ne se fait pas ou, lorsqu'elle se fait, l'œuf est altéré. D'autres fois, ce sont les franges de la trompe qui ne sont pas assez vigilantes pour saisir l'œuf lors de sa déhiscence et le laissent tomber dans le péri-

toine; d'autres fois, leurs mouvements de reptation se font mal ou imparfaitement, elles restent immobiles, elles sont pour ainsi dire inertes, comme frappées de névralgies; tantôt, elles sont le siège de refroidissements de nature rhumatismale. Ce sont donc là autant de traitements qu'il y a de causes.

La paresse fonctionnelle peut s'étendre à la trompe elle-même, les cils chargés de transporter l'œuf restent immobiles et celui-ci n'ayant pas d'autres moyens de locomotion, s'altère, fécondé ou non, l'œuf périt presque toujours lorsqu'il n'est pas dans son milieu et surtout lorsqu'il est gêné par défaut d'espace, alors que l'ovule est encore dans sa première phase de développement.

Toutes choses égales d'ailleurs : la mortalité n'a-t-elle pas pour loi la proportion inverse du développement de l'être ?



VIII

DE L'OVULE APRÈS SA FÉCONDATION

Ici encore, on conçoit facilement qu'il y ait des obstacles dans le développement normal de l'œuf. Il a été fécondé, le spermatozoaire a pu pénétrer, mais son corps est-il entré complètement ?

Nous avons dit qu'au moment de la pénétration du spermatozoaire dans l'œuf, il subissait l'amputation de sa queue devenue inutile, mais le corps est-il bien entier ? N'a-t-il pas laissé une portion de lui-même dans

l'ouverture si brusquement refermée ? Cela nous fait frémir en pensant aux mains de bébé amputées par nos portières de chemin de fer qu'on ferme si brutalement. Les spermatozoaires n'ont-ils pas quelquefois le même sort? Car, qu'on le veuille ou non, le spermatozoaire est un élément figuré, c'est-à-dire qu'il a des dimensions en longueur, en largeur et en grosseur; c'est un point, je le veux bien, mais il n'y a qu'en géométrie qu'on ne tient pas compte d'un point qu'on dit sans étendue ; mais en micrographie, c'est un être c'est un petit monsieur qui fait déjà des siennes, puisqu'il vient de remporter une victoire glorieuse sur ses condisciples de même... promotion !

N'insistons pas, c'est un jockey qui se casse la jambe après avoir dépassé le poteau. Ainsi éclopé, est-il logique qu'il pense à

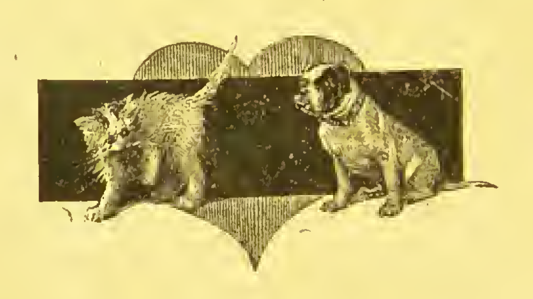
ses devoirs de créateur ? surtout lorsqu'on songe que personne n'est là pour lui faire une ligature. En outre, ainsi mutilé, peut-il faire sa combinaison ? est-il l'équivalent exact de cette autre cellule intacte à laquelle il devait se combiner ? Car enfin, la chimie des équivalents existe ; elle est mathématique, vous ne ferez jamais d'oxyde de carbone avec deux atomes de l'un et un atome de l'autre ; il faut rigoureusement l'équivalence complète et non des atomes tronqués pour faire un corps déterminé.

Du reste, la science n'est compréhensible qu'en faisant des rapprochements, des comparaisons, et l'hypothèse que nous donnons mérite qu'on en prenne note.

D'autre part, la pénétration du spermatozoaire est complète, il est bien dans son entier, les deux pronucléi sont en présence, mais leur fusion va-t-elle se faire ? Y a-t-il affinité suffisante de ces deux cellules pour se confondre en une seule, alors qu'elles viennent quelquefois de si loin pour se regarder en face de si près ? Car l'époux

peut venir du nord alors que l'épouse vient peut-être en droite ligne du midi ! Ces cellules pouvaient être, il y a six mois, aux antipodes l'une de l'autre, et, leur amour réciproque, au moment final, peut faire défaut.

Sans aller aussi loin, il peut y avoir des différences de races, sinon physiques, du moins morales. Chien et chat peuvent s'accorder dans la maison, voire même se faire des politesses, sans cependant prétendre à perpétuer leurs bons rapports par des résultats. L'affinité peut exister en apparence comme l'accord de certains ménages, mais lorsqu'on va au fond des choses, trop souvent on trouve chat d'un côté, chien de l'autre.



IX

A PROPOS DES SPERMATOZOAIRES

Du côté de l'époux, on peut aussi trouver beaucoup à dire, nous ne parlons pas, bien entendu, de ceux qui ont une semence absolument dépourvue de spermatozoaires, ceux-là sont classés dans la catégorie des invalides et nous en reparlerons dans un chapitre spécial ; nous voulons seulement nous occuper ici de ceux qui, en apparence, ont toutes les qualités désirables pour le micrographe ; de ceux, en un mot, qui ont

fait leurs preuves quant au nombre et quant à la *qualité visible*, mais non pas l'épreuve clinique au lit de l'épousée. C'est déjà quelque chose que d'avoir été reconnu apte au titre de mari, mais devenir père, c'est deux. Nous avons vu passer de brillants examens de microscope alors que la paternité se faisait attendre longtemps. La femme divorçait-elle ou manquait-elle un seul jour à la foi jurée, elle devenait mère aussitôt.

Nous avons parfois de ces confessions qui nous font voir une fois de plus combien il y a loin de l'apparence à la réalité. Qu'y a-t-il donc là, en dehors des causes citées plus haut et qui se rapportent au spermatozoaire lui-même ?

Il y a la différence qui existe entre un cheval de trait et un cheval de fonds, l'un va doucement et s'arrête au premier obstacle ; l'autre va vivement et franchit toutes les barrières, cependant tous deux sont vus s'agitant sous le microscope ! Cette figure est si vraie qu'on ne peut trouver comparaison meilleure : ici, ce sont de gros sper-

matozoaires au col court, au corps empâté, à la queue épaisse, aux allures lourdes ; là, ce sont d'agiles anguilles, aux formes nettes, à la tête fine, à la queue longue et légère, l'allure est vive, sautillante, décrivant avec aisance de fines arabesques et allant, allant toujours. Du côté du terrain même ressemblance ; ici, de larges routes plates, quelques rares monticules où le cheval souffle ou corne et s'arrête si la montée devient rude ; là, précipices soudains, monts abrupts, escarpements capricieux, défilés étroits, pics inaccessibles, mais tout est franchi, tout est tourné avec l'aisance de la chèvre, et sa désinvolture : telle est l'image qu'offrent certains utérus pour le coursier qui s'aventure dans ses parages.

On saisit aisément que là existe encore une stérilité relative dont le seul traitement logique est le divorce, mais le conseil est délicat et bien grave serait la responsabilité du médecin qui le conseillerait.

Il y aurait encore à citer l'absence de vigueur constitutionnelle de la part du

mari qui fournit bien à l'examen microscopique de beaux échantillons, mais qui sont souvent sujets à caution.

Il nous reste à parler de l'âge du spermatozoaire qui a bien aussi son influence dans la série des insuccès. Celui-ci peut se diviser en âge absolu et en âge relatif. Nous appellerons âge absolu, l'âge réel du mari, mais généralement il n'a aucune influence entre vingt et cinquante ans, car l'homme est dans toute sa vigueur, et, comme le spermatozoaire est sa vivante image, il a toute la force nécessaire pour remplir son but.

L'âge relatif est bien différent : tel homme est usé à trente ans, alors que tel autre est encore vert à soixante ; c'est une affaire de ressorts, de constitution ou d'abus, le sper-



matozoaire sera toujours fidèlement de l'âge que paraissent avoir les jambes du propriétaire. C'est donc à la course qu'on pourra juger si le mari doit déposer ses outils au grenier.

Il est encore un autre âge qui a son importance : c'est l'âge microscopique. Nous avons dit que la femme mettait vingt-huit jours pour former son œuf et l'amener à maturité; l'homme peut avoir un avantage de ce côté sur la femme, en ce sens, qu'il a une quantité prodigieuse de spermatozoaires alors qu'elle n'a qu'un œuf; nous voulons bien accorder que l'homme n'a pas besoin de vingt-huit jours pour reproduire les spermatozoaires qu'il perd en tirant sa poudre aux moineaux, mais il est prudent qu'il s'abstienne de tous rapports, au moins pendant huit jours, lorsqu'il se dispose à la paternité, et, dans les économies faites pendant ces huit jours, nous ne sommes pas certain que les nouveaux venus soient au nombre des élus, nous pensons plutôt que c'est quelque vieux solitaire, reliquat d'une

ancienne offrande à Vénus, qui gagne la palme dans ce nouveau combat.

Ici, le remède est tout tracé et le proverbe est vrai : « Il n'y a tel qu'un mari absent pour avoir beaucoup d'enfants. » Il est cependant prudent que l'absence ne soit pas trop prolongée, car nous citerions cet autre proverbe, Sagesse des nations : « Il ne faut pas tenter le diable. »



X

A PROPOS DES HUMEURS

Ici, encore la stérilité trouve de nombreux cas, nous ne parlerons pas seulement de l'acidité du vagin et de l'alcalinité de l'utérus, ce sont des liquides normaux qui sont appréciables par nos moyens d'investigation.

Mais ces humeurs s'étendent au delà des parties qui sont du domaine de notre observation, nous ne savons pas du tout ce qui se passe dans les trompes dont le canal est très peu perméable et où la condensation des humeurs nous fait songer aux fosses nasales obstruées, desséchées ou engluées à tel point que rien ne passe, ni pour l'aller du spermatozoaire, ni pour le retour de l'œuf.

Tous les médecins savent combien il est difficile de triompher de l'*ozène* ou *punais* en raison de la mauvaise disposition et de l'aplatissement des fosses nasales; les ulcérations qui s'y développent ne sont pas toujours l'expression d'une diathèse scrofuleuse ou syphilitique, il y a simplement rétention des humeurs dans un milieu chaud, où les trois conditions, pour qu'il y ait putréfaction, se trouvent réunies : *air*, *chaleur et humidité.*

Les trompes sont bien toujours humides et chaudes, mais le troisième facteur fait défaut, du moins à l'état normal, car la cavité utérine n'est que virtuelle; le vagin aussi n'a qu'une cavité virtuelle, ce sont les deux feuillets d'un livre très intimement accolés et cependant, combien de putridité s'y developpe parfois ! Du reste, les fœtus morts au sein de la mère nous donnent la clef de cette prodigieuse facilité qu'a l'air de pénétrer dans les parties les plus profondes et qui semblaient le mieux protégées contre ce troisième élément qui développe la septicémie. En effet, tant que l'œuf n'est pas

ouvert, il y a macération et non putréfaction ; aussitôt la plus petite ouverture dans son enveloppe, il se produit de la putréfaction et l'accoucheur est obligé d'intervenir vivement, alors que, dans le premier cas, il peut laisser plusieurs années le fœtus mort dans son enveloppe sans se préoccuper de ce qui s'y passe.

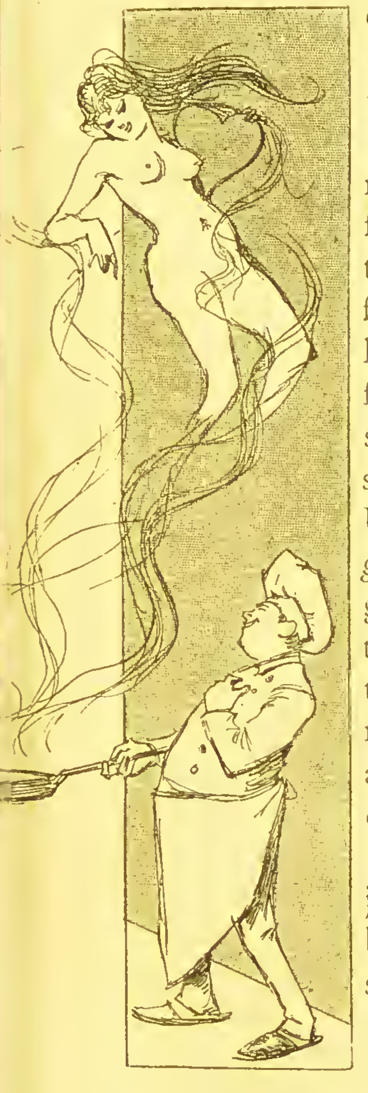
L'analogie peut donc nous conduire à penser que la trompe peut quelquefois, elle aussi, se trouver perméable à l'air extérieur ; il faut donc que nous tenions compte de ce facteur dans la stérilité, car toute matrice malade n'a plus sa cavité simplement virtuelle, elle l'a belle et bien réelle ; la métrite amène l'épaississement des parois utérines et une véritable cavité s'y forme, permettant à l'air d'y entrer, de se répandre dans les trompes, de déterminer de ces douleurs sourdes qui retentissent sur le péritoine et rendent la femme stérile.

Les douleurs qui précèdent les règles de huit jours n'ont pas d'autres causes, ou, du moins, nous n'en connaissons pas d'autres.

Voici probablement comment les choses se passent : les règles sont toujours précédées d'une congestion ovarique et d'une turgescence utérine; à ce moment la cavité utérine qui n'était que virtuelle devient réelle, c'est alors que, faisant l'office d'un siphon d'appel, l'air s'engouffre dans cette cavité, comme dans une poire en caoutchouc qu'on lâche après avoir fait coller ses parois : l'air pénètre d'autant plus vite que celles-ci sont plus épaisses ; mêmes phénomènes du côté de l'utérus ; de là des douleurs plus ou moins fortes en raison du degré de métrite ou d'épaississement des parois utérines, et par conséquent, de la quantité d'air qui a pu pénétrer dans les voies génitales profondes.

Cela est si vrai que, si l'on parvient à guérir la métrite parenchymateuse, les douleurs prémonitoires disparaissent aussitôt et la fécondation devient possible et presque la règle.

En dehors de la septicémie de ces divers milieux, n'est-il pas des qualités spéciales de ferments qui peuvent atteindre les



diverses phases de l'ovulation ou tuer les spermatozoaires ? Sans même parler des ferments, n'existe-t-il pas des femmes qui, à leurs époques, font tourner des sauces par leur seule présence ? Une odeur *sui generis* s'en dégage et va porter le trouble autour d'elles. Que ne doit-il pas alors se passer au dedans d'elles ?

On connaît aujourd'hui assez bien la composition chimique



des odeurs du corps : aisselles, pieds, vagin, etc. Ce sont autant des principes volatils provenant d'acide gras mariés à des bases; tels sont les caprylates et capronates de soude ou de potasse, les butyrates et les hircinates de même base, etc. Or, toutes ces odeurs ne sont pas sensibles au même degré chez toutes les femmes; il en est qui ont leur bouquet, comme les vins ; les uns agréables et attirants; les autres, indifférents ou neutres ; d'autres enfin, qui sont désagréables et repoussants, ce qui a fait dire au professeur Galopin que « l'amour commençait toujours par le nez ».

Mais à propos des parfums, n'est-il pas encore un proverbe qui dit que « des goûts et des couleurs il n'en faut pas médire », car telle odeur plaît à l'un qui déplaît à l'autre. Nos cellules embryogéniques auraient-elles donc les mêmes affinités et les mêmes répulsions que leur propriétaire ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que certaines odeurs, que nous ne pouvons pas définir, n'ayant pas d'unité de mesure olfactive

comme terme de comparaison, nous ont paru être la seule cause appréciable de la stérilité pour laquelle on nous consultait. Nous dirions même que cette odeur spéciale s'est présentée à nous dans un si grand nombre de cas que nous n'hésitons plus à la reconnaître entre mille ; c'est ainsi que nous l'avons provisoirement baptisée : *Rutinate d'ammoniaque*, nom conventionnel, il est vrai, mais qui nous paraît assez bien approprié au cas et à l'odeur du moment, car les femmes ne possèdent vraiment ce goût spécial qu'à l'époque du *Rut*.



XI

DES DIVERSES DIATHÈSES

Le mot diathèse, pris dans son sens général, veut dire : disposition spéciale, congénitale ou acquise des tissus, se manifestant par des troubles de nutrition ou de dénutrition, amenant à leur suite la production de tel ou tel ordre de produits morbides qui entretiennent la constitution dans un même état.

Les diathèses jouent donc un rôle consi-

dérable dans la stérilité, car si la dénutrition se fait mal, elle empoisonne les liquides de l'économie et ceux-ci étant appelés à former des solides, il en résulte un cercle vicieux duquel on sort difficilement.

L'hygiène la plus sévère, une alimentation spéciale, une médication appropriée peuvent tout au plus modifier à la longue un état constitutionnel diathésique.

Parmi les principales diathèses qui influencent gravement les lois de la reproduction, nous devons citer : la scrofule et la syphilis.

Ces deux affections constitutionnelles paraissent liées par une parenté très intime en ce que la syphilis est sûrement la mère de la scrofule, autrement dit : tout facteur syphilitique qui devient fécond dans la première période de la maladie engendre un produit destiné à l'avortement dans les quatre premiers mois, ou si par hasard l'enfant, corrigé par l'un des conjoints, arrive à terme, il est syphilitique lui-même; mais si l'enfant est conçu à la période

secondaire, il a encore quelques chances de naître syphilitique, mais s'il ne l'est pas, il est tout au moins atteint de scrofule.

Quant à la période tertiaire, la scrofule est la règle ; celle-ci paraît cependant s'atténuer si la syphilis a été bien soignée et si l'on est de plus en plus éloigné des premiers accidents.

Quoi qu'il en soit, les affections organiques constitutionnelles sont héréditaires et ne s'atténuent proportionnellement qu'avec le nombre des croisements.

L'on peut facilement se rendre compte de la durée et du retentissement de la syphilis à travers les descendances en se figurant le mariage d'un nègre avec une blanche et *vice versa*, en observant à quelle génération le sang noir aura disparu. Dans le cas qui nous occupe, le sang noir représenterait la syphilis; or, il est démontré que les mariages entre blancs et noirs, après un seul croisement, donnent une lignée qui est encore marquée à la 22e génération. Qu'on juge du temps qu'il faut pour éteindre

la scrofule, en admettant encore que les conjoints fussent toujours indemnes.

La scrofule et la syphilis sont donc des modificateurs puissants des humeurs, et partant, ils ont une puissante action sur l'ovulation, qu'elles altérent dans ses phases; sur les spermatozoaires qu'elles influencent d'une façon pernicieuse, et enfin sur la conception qu'elles entravent trop souvent.

Qu'il nous suffise de les signaler.

Une autre diathèse, aussi commune à elle seule que les deux autres — c'est nommer la tuberculose — modifie aussi profondément la semence humaine. Les jeunes filles se forment mal ou ne se forment pas du tout; le mariage, dans ce cas, est quelquefois prescrit comme remède, mais Dieu sait ce qu'on doit en attendre !

La stérilité n'est malheureusement pas le lot de celles qui sont formées, elles conçoivent même assez facilement, mais chaque grossesse fait faire un pas de géant à cette affection, et ces malheureuses femmes meurent finalement à la deuxième ou à la troi-

sième grossesse, laissant ainsi une semence fatale qui décime le tiers de la population.

Il en est de même pour l'homme. On dirait au contraire que cette affection prédispose à la fécondité, en développant en eux des appétits génésiques plus ardents jusqu'au jour où, épuisés, ils succombent à la peine, laissant, comme le trait du Parthe, le venin sur toute leur lignée.

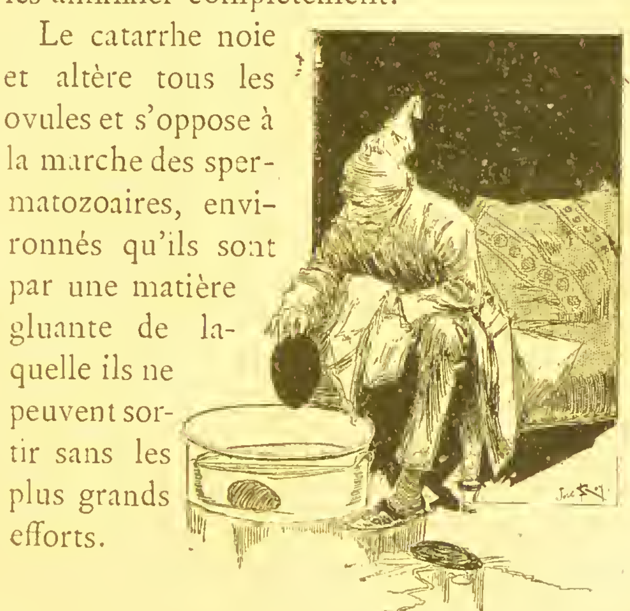
Il serait donc à souhaiter que la tuberculose fût une cause de stérilité, malheureusement il n'en est rien, et, tant que les dots seront les seuls appas du mariage, nous aurons de la tuberculose jusqu'à la consommation des siècles, ou plutôt jusqu'à la fin de l'humanité, car, au train dont marche la maladie, l'humanité n'ira pas loin, notre race disparaîtra pour faire place à une nouvelle espèce d'êtres.

D'autres diathèses ont aussi leur importance au point de vue de la stérilité, car si la scrofule, la syphilis et la tuberculose ne sont pas des facteurs suffisants pour entraver la reproduction de l'espèce au point de

vue de la quantité sinon de la qualité, les diathèses suivantes apportent un trouble profond dans la semence, au point de la rendre très souvent stérile; nommons les diathèses catarrhales, rhumatismales, arthritiques, uriques, herpétiques et nerveuses.

Tous ces états particuliers des humeurs apportent un contingent considérable de causes qui altèrent ou modifient tantôt l'œuf, tantôt les spermatozoaires au point de les annihiler complètement.

Le catarrhe noie et altère tous les ovules et s'oppose à la marche des spermatozoaires, environnés qu'ils sont par une matière gluante de laquelle ils ne peuvent sortir sans les plus grands efforts.

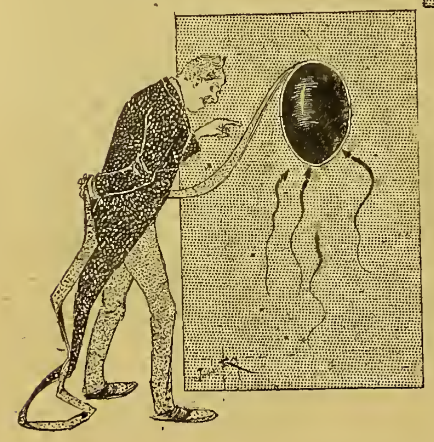




Le rhumatisme, même latent, paralyse le mouvement des franges de la trompe et l'œuf est perdu.



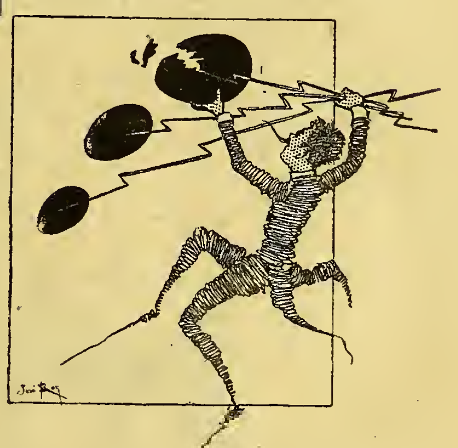
L'arthritisme paralyse les cils vibratiles des trompes, et l'ovule, même fécondé, meurt sur place.



La gravelle urique donne à l'œuf un épaississement, une sorte d'enveloppe cristalline, qui ne permet pas aux spermatozoaires de le pénétrer.



L'herpétisme, au contraire, altère la membrane de l'œuf en la dépolissant, la rendant par cela même trop fragile, d'où sa rupture avant sa fécondation.



Le nervosisme, à son tour, détermine des orages spasmodiques dont l'œuf est trop souvent la victime.

Les mêmes altérations portent des troubles semblables du côté de l'homme et sa semence reçoit toutes les atteintes du vice constitutionnel.

Que ne se passe-t-il pas, alors que les deux conjoints sont atteints, tantôt de vices identiques, tantôt de diathèses opposées qui

s'ajoutent, en multipliant les fâcheux effets de chacune ?

Il nous suffit de signaler ces trop nombreuses causes de stérilité pour que le médecin attentif apporte toute sa sollicitude de ce côté, car la médecine n'est pas désarmée, surtout lorsqu'elle prescrit une alimentation spéciale et une hygiène rationnelle.



DEUXIÈME PARTIE

STÉRILITÉ PATENTE

I

DIVISION DU SUJET



ous ne parlerons pas ici des monstruosités organiques qu'on rencontre quelquefois dans la pratique, cela n'intéresserait personne et rendrait notre texte obscur ; laissons ces anomalies aux traités spéciaux de tératologie avec leurs stériles descriptions. Qu'il nous suffise de dire ici

qu'il existe des hermaphrodites qui ne sont ni chair ni poisson, sorte de lapsus de la nature qui nous montre qu'elle-même est sujette à se tromper, consolant ainsi notre amour-propre de ce que Dieu lui-même fait des fautes, mais comme ces êtres ne peuvent se reproduire, l'erreur disparaît bien vite de la page du grand livre de l'humanité.

Sans que l'erreur soit toujours aussi complète, on rencontre encore assez souvent dans les sexes bien distincts, quant aux formes extérieures, des arrêts de développement qui remontent aux premiers mois de la vie fœtale ; c'est ainsi qu'on trouve des absences d'ovaires ou d'utérus chez la femme. Quelquefois cependant, ces organes sont indiqués par des ébauches ou des rudiments d'organes nous montrant ainsi que la nature avait parfaitement commencé son œuvre, mais qu'elle n'a pu la mener à bien. Ainsi font nombre d'artistes qui savent parfaitement ébaucher de grandes conceptions sans pouvoir les terminer ;

autre image qui nous montre que rien ici-bas, ou là-haut, n'est parfait.

Si le corps de la femme est sujet aux aberrations de la nature, on conçoit que l'homme ait sa part; on en trouve, en effet, sans testicules, sans verge, véritables ennuques avant la lettre, qui traînent de la sorte leur triste existence, ayant les luttes de la vie avec toutes ses misères, sans en avoir les consolatrices compensations.

On conçoit donc que notre livre ne s'adresse pas à ces infortunés et que nous ne fassions pas de descriptions inutiles à leur sujet; où il n'y a rien, la nature elle-même, cet autre roi tout-puissant, perd ses droits.

Nous diviserons donc cette partie de notre livre, traitant de la stérilité patente, de la façon la plus claire; nous parlerons d'abord de la femme : à toute reine tout honneur; nous terminerons par l'homme, qui est un peu moins sujet à se détraquer, ayant un clavier génital moins compliqué et surtout moins impressionnable.

Procédant de l'intangible au tangible, il est juste de commencer par les humeurs, car elles jouent un rôle considérable dans la stérilité, peut-être même le seul, car elles modifient les solides de telle sorte que toutes les stérilités mécaniques nous paraissent être tout d'abord sous leur dépendance, et celles-ci ne sont peut-être modifiables qu'en traitant celles-là. C'est ce que nous verrons bientôt.



II

DES HUMEURS NORMALES

La nature a ses bizarreries, mais elle doit avoir aussi ses raisons; ce sont ces raisons que le chercheur doit trouver sous peine de faire fausse route dans ses interprétations scientifiques.

Depuis longtemps, la physiologie nous a donné la clef des mystérieuses et multiples fonctions de la salive, ou plutôt des diverses salives qui se donnent rendez-vous dans l'acte de la mastication, chacune concourant pour sa part à l'un des besoins du bol alimentaire pour être utilement absorbé; c'est ainsi que l'une apporte son eau, une autre sa viscosité, une autre son ferment, et toutes, leurs bonnes raisons d'être pour

atteindre au but final, qui est la première digestion.

Nous allons essayer de faire comprendre à nos lecteurs quel est le rôle des humeurs dans la génération.

Qu'on se rassure tout d'abord sur le mot *humeur* qui n'est pas synonyme ici d'humeurs froides ou de produits morbides; le mot humeur sert à désigner des *sécrétions normales*, absolument indispensables au bon fonctionnement de tous nos appareils; c'est l'huile sans laquelle le meilleur rouage ne marche pas, c'est le vernis qui empêche les organes de se détruire. Cela dit, continuons.

Toutes les surfaces génitales sont enduites d'humeurs spéciales ayant toutes une fonction distincte en dehors de la loi générale qui veut que toutes les surfaces soient humides ; les unes sont visqueuses et servent aux glissements, les autres sont très fluides et servent aux transports; mais, en dehors de ces fonctions spéciales, elles ont des qualités physiologiques bien autrement

intéressantes : elles sont alcalines, acides ou neutres selon le but qu'elles ont à remplir, et l'on va voir que ce but est capital dans l'espèce.

Disons d'abord, pour les profanes, ce que sont les acides et les alcalis : l'acide a pour type le vinaigre et rougit un papier spécial qu'on nomme le *papier de tournesol.*

L'alcali a pour type la lessive et bleuit ce même papier.

Il est facile de faire chez soi cette petite expérience à l'aide de deux verres ; l'un rempli de vinaigre blanc ; l'autre, rempli d'une décoction de cendres. Si on trempe le papier dans le vinaigre, il en sort rouge ; si on trempe le papier dans la lessive, il en sort bleu.

On peut répéter cette expérience aussi longtemps qu'on voudra, avec ce même papier et on aura toujours le même résultat, sa sensibilité ne s'émoussant que lorsque les produits en expérience s'altèrent par le mélange. Veut-on s'en assurer ? Il suffit de verser ces deux verres dans un troisième

après une ou deux expériences isolées, le papier reste insensible parce que le mélange d'un acide avec un alcali produit une *neutralisation* de l'un et de l'autre produit primitif pour en donner un troisième qui est *neutre*.

Cette petite digression de chimie élémentaire était nécessaire pour bien faire comprendre le rôle que vont jouer les humeurs du vagin et de l'utérus dans l'acte de la conception, rôle capital s'il en fut, car, c'est au moment où les éléments de la vie sont encore à l'état microscopique qu'on doit craindre de les voir s'altérer et cette crainte est loin d'être chimérique si l'on tient compte de la ténuité de ces éléments et du milieu dans lequel ils vont tomber, milieu parfois si différent du leur et qui peut leur être fatal au premier contact.

Il est d'abord nécessaire, pour l'intelligence de ce qui va suivre, de faire une petite description anatomique : l'appareil génital, réduit à sa plus simple figure, est composé du vagin, couloir de 10 à 12 cen-

timètres de long, terminé par l'utérus ou matrice, qui proémine de 2 ou 3 centimètres par son col dans ce couloir qu'on



nomme quelquefois l'*antichambre de la vie*.

A l'entrée du vagin se trouve, de chaque

côté, dans l'épaisseur des lèvres, une glande dite de Bartholin, chargée de sécréter, à la première caresse, un liquide onctueux ayant pour mission de faciliter la pénétration de l'époux, sans froisser les parties de la femme; ce premier liquide est alcalin. Pourquoi ? nous le verrons bientôt.

Le vagin est ce vestibule qui conduit à l'utérus; sa disposition est appropriée au but qu'il doit remplir; il détermine par sa chaleur, par sa douce pression et par son électricité une excitation agréable qui, finalement, aboutit au spasme vénérien et à l'émission de la semence, d'une tout autre façon que ne le ferait l'onanisme.

Les humeurs sécrétées par le vagin sont toujours acides.

L'utérus, qui fait suite, est l'organe où le fœtus se développe du second jour à la fin de la gestation; son humeur est alcaline.

Arrêtons-nous un peu sur ces dispositions et simplifions autant que possible cette première étape de la vie : nous voyons un canal dont les deux extrémités

fournissent une liqueur alcaline, tandis que son milieu sécrète une liqueur acide.

Pourquoi cette différence ? Quelle nécessité la nature a-t-elle de se compliquer ou de se départir de sa simplicité ?

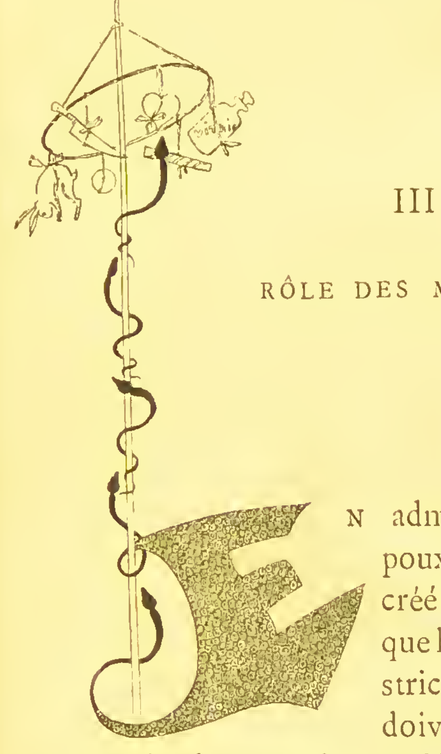
C'est que la nature ne fait rien sans but. Disons tout d'abord que les spermatozoaires se plaisent dans une liqueur alcaline et meurent dans une liqueur acide. Cela étant établi d'une façon irréfutable par tous les auteurs, on conçoit que le sperme du mâle soit alcalin, mais l'alcalinité a ses degrés ; la semence de l'homme peut donc varier entre une alcalinité presque nulle et une alcalinité exagérée ; or, le mieux est souvent l'ennemi du bien. Il faut que cette semence soit très exactement dosée dans son alcalinité pour ne pas dépasser le but qu'elle doit remplir.

D'autre part, le vagin est acide, mais à quel degré l'est-il ?

Tout cela, on le conçoit, peut avoir une grande influence dans l'acte final, car il y a là une question de saturation et d'équi-

valence qui a son importance : tel neutralisera l'acidité d'une femme alors que tel autre n'y arrivera pas s'il n'est aidé par des conseils d'hygiène s'adressant à la femme.





III

RÔLE DES MILIEUX

N admettant que l'époux soit exactement créé pour l'épouse, que les humeurs soient strictement ce qu'elles doivent être, quel sera le rôle de ce milieu acide, alors que les deux extrémités sont alcalines, ainsi que la semence qu'on y verse ?

Voyons d'abord une hypothèse qui nous semble logique :

Nous avons dit que le spermatozoaire se plaisait dans un milieu alcalin et mourait dans un milieu acide. Or, n'est-ce pas une incitation bien énergique que celle qui consiste à vous placer dans un milieu mortel où des flammes dévorantes vont vous faire perdre la vie si vous ne quittez la place au plus vite ; et, les spermatozoaires n'ont-ils pas là une excellente raison de se précipiter par le chemin le plus court vers l'orifice utérin où le salut leur est assuré ? N'est-ce pas là un instinct bien naturel de conservation, alors qu'ayant été versés accidentellement dans une fournaise, ils cherchent ailleurs un abri salutaire ?

Une autre hypothèse se présente encore à l'esprit pour expliquer ce rôle de l'acidité du vagin. On sait qu'une somme de chaleur est toujours engendrée dès qu'on met en contact un acide avec un alcali, à telle enseigne, qu'on peut faire cuire un œuf en cinq minutes en versant un verre d'acide dans un verre de potasse ; en outre, on sait que, lorsqu'on met deux corps hétérogènes

en contact, il se développe un courant électrique.

La chaleur d'une part, l'électricité de l'autre ne peuvent-elles pas jouer un rôle considérable dans l'activité des spermatozoaires alors que ceux-ci ont à fournir une course de longue haleine pour se rendre jusqu'à l'œuf.

Les fréquents insuccès que l'on constate en pratiquant la fécondation artificielle, qui semble d'abord si logique, ne sont-ils pas expliqués par cette dernière hypothèse alors qu'on procède à l'opération sans la faire précéder d'un rapprochement normal ?

On a aussi constaté que les spermatozoaires, en sortant des voies génitales de l'homme, ne possédaient qu'une vigueur relative, mais qu'aussitôt qu'ils pénétraient chez la femme, ils devenaient plus vigoureux. N'est-ce pas sous l'influence de la chaleur chimique développée, qu'ils acquièrent cette nouvelle vigueur ?

Quelques auteurs ont attribué cette sti-

mulation à la pureté plus parfaite et à l'alcalinité plus grande du mucus utérin. Mais nous pensons, avec quelque raison, qu'il n'est pas de milieu plus favorable que celui dans lequel on vient de naître.

Avancer le contraire, nous semble une hérésie.

Donc, nous pensons que, si les spermatozoaires paraissent plus vigoureux dès qu'ils abordent la terre promise, c'est qu'ils viennent d'être réveillés de leur douce quiétude par la nécessité d'entrer en lutte. N'est-ce pas, du reste, le commencement d'une sélection naturelle qui va définitivement donner la victoire au plus éveillé et au plus agile de toute la bande ?

Si la nature ne procédait pas ainsi pour se perpétuer et s'améliorer, trop souvent elle aurait à déplorer son indifférence et son laisser-faire. Non, comme les grands corps constitués, elle veut la lutte du concours, et finalement, elle veut faire un choix parmi les plus robustes qui ont fourni leurs preuves de noblesse. La vie n'est pas une

auberge dans laquelle on entre pour y vivre grassement sans travail ; la vie n'est faite que de luttes et de gigantesques efforts ; seuls les forts doivent y parvenir et s'y maintenir.



IV

DES HUMEURS ANORMALES

Nous venons de voir que les humeurs, même normales, pouvaient être une cause de stérilité, alors que l'alcalinité de la semence du mari et celle du mucus utérin ne suffisaient pas à neutraliser tout au moins l'acidité vaginale pour laisser aux spermatozoaires un milieu faiblement alcalin, condition indispensable pour y vivre. Mais si des humeurs normales peuvent détruire les spermatozoaires, à plus forte raison verrons-

nous la perte de ceux-ci assurée, en présence d'humeurs anormales.

D'abord, qu'entend-on par des humeurs anormales ?

Nous voulons autant que possible simplifier la classification de ces produits que les femmes connaissent sous le nom vulgaire de *flueurs blanches*, englobant dans ce terme tous les écoulements dont elles sont affectées.

Mais les flueurs blanches sont-elles une cause de stérilité ? Oui et non, cela dépend de la nature de celles-ci. On voit des femmes absolument perdues de flueurs blanches, qu'on pourrait suivre, pour ainsi dire, à la piste, et qui font des enfants tous les dix mois.

Il faut donc nous arrêter un instant sur ce point, en étudiant ces écoulements pour y apporter quelques lumières..

Les écoulements peuvent provenir de deux sources : ou de l'utérus ou du vagin ; les premiers sont alcalins, les seconds sont acides. On voit aussitôt que les uns sont

indifférents alors que les autres sont mortels puisqu'il faut toujours un milieu alcalin pour y faire vivre les spermatozoaires.

Donc, nous aurons deux catégories de flueurs blanches : l'une qui permet la vie, l'autre qui la tue.

Etudions les écoulements qui proviennent de l'utérus puisque ce sont les seuls qui soient intéressants dans l'espèce, car les écoulements du vagin sont pernicieux pour les spermatozoaires qui y séjournent quelque temps.



V

FLUEURS BLANCHES UTÉRINES

Nous avons dit dans un chapitre précédent que toutes les muqueuses en général sécrétaient un vernis humide qui servait à les lubrifier, à les protéger, ou qui facilitait le glissement des surfaces les unes sur les autres. L'utérus ne fait pas exception à la règle; c'est même un organe essentiellement sensible et qui s'enrhume avec une très grande facilité. Nous nous servons à dessein du mot *s'enrhumer*, car il rend parfaitement notre pensée et surtout la nature de l'écoulement avec sa forme, sa couleur et sa périodicité. De même qu'il

y a des gens qui ont toujours le mouchoir à la main, de même certaines femmes ont toujours une serviette ailleurs. Du reste, qu'on mette sous le microscope ou qu'on fasse l'analyse chimique de l'un et l'autre mucus, on les trouvera toujours identiques; donc il serait bien inutile de faire ici d'autres descriptions de ce flux si généralement connu de tout le monde. Ce qu'il y a de particulièrement remarquable, c'est que les femmes qui usent beaucoup de mouchoirs usent peu de serviettes, et *vice versa*, car la réciproque est vraie.

Cela étant admis, on conçoit qu'il y ait là une affaire de tempérament et que certaines personnes soient plus disposées à s'enrhumer que d'autres, sans qu'il soit absolument nécessaire, pour se bien porter, d'user de la serviette ou du mouchoir, mais il fallait constater cette disposition qui existe chez beaucoup de femmes et en tirer des conséquences au point de vue de la stérilité.

Toutes choses égales d'ailleurs, il vaut

mieux ne rien avoir que d'avoir même un rhume; or, si l'écoulement est léger ou même très abondant, pourvu qu'il soit clair et sans caractère inflammatoire, la fécondation ne sera que très faiblement entravée par celui-ci, mais si l'écoulement est floconneux, épais, visqueux, il devient alors un obstacle mécanique, car toute porte bouchée par un *sortant* empêche les *entrants* d'y passer; c'est clair, c'est logique. Or, il existe des flueurs blanches que nous nommons *discrètes* parce qu'elles ne se montrent pas à l'extérieur; il faut les aller chercher pour les voir, les arracher du col, pour ainsi dire, pour en débarrasser l'utérus comme certains nez ne se débarrassent de leurs humeurs qu'à l'aide d'efforts violents et répétés. On voit encore ici l'analogie frappante qui existe entre ces deux organes et la difficulté qu'aurait un priseur d'introduire un grain de tabac dans son nez alors qu'il l'a complètement bouché.

La stérilité ne tient donc pas tant à la quantité de flueurs blanches qu'à leur den-

sité. Il faut alors rechercher très attentivement les causes de cette stérilité si on veut en triompher et il suffit parfois de bien peu de chose [pour faire le bonheur d'une famille.



VI

QUALITÉ DES FLUEURS BLANCHES

Nous avons vu l'influence qu'exerce la densité des flueurs blanches sur la stérilité ; voyons maintenant la qualité de celles-ci.

Toute muqueuse qui sécrète juste la quantité de mucus nécessaire pour s'entretenir humide est dans un état normal de santé. Lorsqu'elle sécrète un excédent de ce mucus, c'est que cette muqueuse est irritée. Lorsque l'excédent de sécrétion est abondant, il y a catarrhe ; c'est-à-dire que la muqueuse se dépouille de son épithélium, ui se trouve décollé et entraîné, pour

laisser la surface interne de l'organe à vif et quelquefois saignante. On conçoit aisément que la qualité de l'écoulement soit profondément modifiée; il ne s'agit plus ici de densité, il s'agit de septicité. Or, un liquide qui tient en suspension des débris humains, que ces débris soient de simples cellules ou des lambeaux de membrane, ceux-ci ne tardent pas à se putréfier et à prendre une odeur ammoniacale qui dénote, sinon la putridité complète, du moins un commencement de décomposition. Dans cet état, on conçoit que si les spermatozoaires y sont transportés, ils y fassent triste figure.

On dira, pour combattre cette théorie, que beaucoup de femmes de la campagne, qui sont absolument brouillées avec les lois les plus élémentaires de la propreté, font des enfants à la douzaine.

Nous avons, en effet, constaté cette prolifique disposition chez celles-ci, on dirait même que le fumier est partout un engrais ; mais on peut expliquer cette faculté d'une

façon fort simple : cette malpropreté n'est pas une maladie, c'est une simple habitude, d'insouciance pour les unes, de préjugé pour les autres, qui veut que toute femme qui fait sa toilette intime est tout au moins une cocotte; mais, si nous voulons bien nous rappeler notre première hypothèse en parlant de l'acidité du vagin, nous verrons qu'ici encore les spermatozoaires sont incités à se sauver d'un tel milieu pour pénétrer dans un endroit plus propre, car si grande que soit la malpropreté d'une femme, celle-là s'arrête toujours à quelques centimètres des orifices naturels, jamais une paysanne n'aura la langue plus sale qu'une citadine, alors même qu'elle ne se laverait pas, il en est de même de l'intérieur de son utérus qui est absolument propre, car sa belle santé, sa sobriété et l'excellent air



de la campagne la prédisposent d'une façon admirable à la fabrication des enfants. Les gourmets seuls pourraient avoir à se plaindre de la mauvaise tenue du vestibule, mais certes, la cuisine est en parfait état.

Ce n'est donc pas du vagin que nous parlons, c'est de la *qualité* de l'écoulement provenant de l'utérus, ce qui est bien différent ; si cet écoulement a des qualités septiques, il tuera toujours les spermatozoaires qui s'y engageront, il faut donc avant tout traiter cette maladie ou cette prédisposition avant de songer à avoir des enfants.

Nous dirons pour conclure que les flueurs blanches sont peu de chose au point de vue de la quantité, mais qu'elles sont funestes lorsqu'elles sont modifiées dans leurs qualités.



VII

DES DIVERS ÉCOULEMENTS UTÉRINS



N dehors du catarrhe proprement dit, qui n'est qu'une exagération d'un acte physiologique, il existe des écoulements pathologiques qui ont de déplorables résultats au point de vue de la stérilité, nous voulons parler de ces écoulements purulents essentiellement toxiques pour les spermatozoaires et qui sont la manifestation d'une véritable maladie de l'utérus.

Sous l'influence d'un processus morbide, que nous décrirons bientôt, l'utérus s'enflamme, se congestionne, s'infiltre et sa muqueuse devient chagrinée, tomenteuse, fongueuse et saignante ; ce n'est plus seulement alors une exagération des sécrétions, c'est d'une véritable suppuration qu'il s'agit ; l'écoulement n'a plus le caractère bénin de l'albumine qu'on trouve dans les flueurs blanches ordinaires, c'est un véritable pus mal lié, grisâtre, sanieux, mordant, caustique, corrodant, rongeant et dénaturant tout ce qu'il touche, amenant à la vulve un prurit insupportable, une démangeaison qui fait le tourment des femmes. Celles-ci redoublent de propreté, mais hélas ! sans résultat, le mal n'est pas aux lèvres, il est profondément situé, et, ce n'est qu'en traitant l'utérus et sa muqueuse qu'on parvient à soulager et à guérir ces malheureuses, vouées, sans cela, au supplice le plus infernal, surtout en public, où elles n'ont pas la ressource de se gratter.

On conçoit aisément qu'en un tel milieu

toute fécondation devienne impossible, car le début de l'œuf dans l'utérus est une véritable greffe animale. Aussi, un chirurgien n'aura jamais la pensée de greffer un lambeau de muqueuse sur une plaie enflammée, érysipélateuse ou gangrenée avant d'avoir modifié cette plaie et guéri l'inflammation. Jamais ovule fécondé, alors même qu'il n'aurait pas été détruit par le contact d'un pus virulent, ne pourrait se greffer sur une muqueuse malade, il serait fatalement entraîné au dehors avec l'écoulement dans lequel il baigne.

Donc, la première de toutes les conditions pour qu'il y ait grossesse, c'est de s'occuper du terrain dans lequel l'œuf humain va séjourner neuf grands mois et y puiser sa nourriture. Si l'on ne tient pas compte du milieu dans lequel on sème, on s'expose sûrement à ne pas récolter la précieuse moisson !

Il est donc de la dernière importance lorsqu'on veut faire de la besogne utile, de s'enquérir tout d'abord de l'état des milieux

et de les bien traiter si l'on veut obtenir des résultats certains.

La nature a pris de trop grandes précautions pour assurer la reproduction de l'espèce, pour que, si l'on rencontre un cas de stérilité, celui-ci ne soit pas dû à un concours de circonstances défavorables.

Les animaux qui nous entourent nous donnent chaque jour d'excellentes leçons. N'ont-ils pas la merveilleuse faculté de se reproduire à chaque rapprochement ?

Nous devons croire que cette précieuse disposition n'est due qu'à l'intégrité parfaite des organes; et ce bon état n'est-il pas dû seulement à l'excellente hygiène qui préside aux rapports génitaux et à leur rareté ?



VIII

ÉCOULEMENTS VAGINAUX

Le vagin possède, comme toutes les muqueuses, la propriété de sécréter un mucus normal ; la présence de ce mucus, quoique acide, n'est pas une cause de stérilité lorsqu'il est naturel, au contraire, nous avons vu qu'il servait à stimuler les spermatozoaires en neutralisant l'alcalinité de la semence et en incitant ceux-ci à chercher un nouveau milieu alcalin et rentrer ainsi dans leur élément de prédilection.

Mais si la sécrétion devient exagérée, si la fermentation et la putridité s'en mêlent, cette sécrétion devient aussitôt une cause de stérilité en exagérant la réaction chimique qui se produit, ou bien en ne neutralisant pas suffisamment ce milieu acide, faisant ainsi mourir les spermatozoaires par une excitation trop grande ou trop prolongée.

En effet, la disposition anatomique du vagin se prête beaucoup à l'accumulation des matières étrangères par ses glandes de sécrétion et par ses nombreux replis; il faut donc nous arrêter un instant sur l'hygiène de ce couloir qui joue un grand rôle dans la fécondation de la femme.

Si vous pratiquez un examen au spéculum sur une paysanne quelques jours avant ses règles, vous êtes tout surpris de voir les valves de votre instrument se remplir d'une matière grasse, épaisse, caséeuse ou butyreuse ayant l'aspect du fromage fait ou du camembert coulant, avec une odeur surète assez désagréable. Si avec une spatule d'ivoire vous nettoyez le vagin, vous pouvez

facilement retirer de 12 à 15 grammes d'un magma jaunâtre ayant la densité du beurre; sa réaction au papier de tournesol est franchement acide, il est assez facilement soluble dans l'eau, plus encore dans la glycérine et dans le sang des règles.

Quelle est la leçon que nous donne la nature et comment s'en tire-t-elle avec ces éléments malpropres ?

On conçoit que 5 ou 6 grammes de sperme alcalin ne suffisent pas à neutraliser une telle masse acide, aussi la femme est-elle généralement stérile avant son époque menstruelle. Mais si les règles surviennent, le sang dissout et entraîne la plus grande partie de ce magma, la neutralisation de ce qui reste devient possible avec l'alcalinité du mucus fourni par les glandes de Bartholin d'une part, le mucus utérin ou le sperme de l'autre. Voilà comment se font les enfants à la campagne.

S'il faut une pluie d'orage pour laver le paysan, il faut une ondée sanguine pour désoblitérer la paysanne des sécrétions va-

ginales qui s'accumulent par indifférence dans ses premières voies génitales.

Comme conséquence de ce qui précède, la femme des villes a-t-elle plus de chances d'avoir des enfants, alors que des soins intimes de propreté vont jusqu'à l'excès, c'est-à-dire à l'irrigation complète et des lavages à grande eau *intus et extra* immédiatement avant les rapports ?

Evidemment non, car, d'une part, l'eau est le meilleur dissolvant des spermatozoaires, témoin le peu de fécondité des horizontales ; d'autre part, nous croyons l'acidité vaginale nécessaire pour la stimulation des spermatozoaires, au moment du combat qu'ils se livrent pour arriver premiers. Un juste milieu nous paraît donc rationnel et nous dirons que les femmes qui se livrent à leur toilette intime le matin ont plus de chance d'être fécondées que celles qui choisissent le soir ou le moment précis du sacrifice qu'on fait à Vénus.

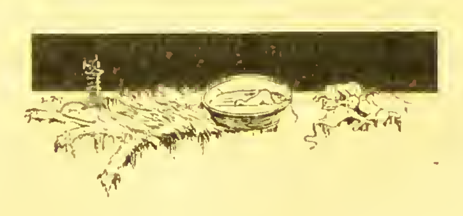
Nous reviendrons sur ce sujet d'hygiène.

Pour clore le chapitre des écoulements

vaginaux, nous venons de voir ce qui se passe normalement, mais si nous considérons le vagin dans ses diverses manifestations morbides, on comprendra qu'il soit le siège d'écoulements divers qui vont avoir sur la fécondation un rôle plus capital. Qu'il s'agisse de vaginisme ou bien de vaginite, on conçoit que la stérilité soit la règle.

Dans le premier cas, la douleur empêche la semence d'être projetée sur le point où il faut qu'elle aille; dans le second, le virus blennorrhagique devient un élément de destruction pour les spermatozoaires.

Sans aller aussi loin, on conçoit qu'il est des écoulements vaginaux qui sont la suite d'excès; d'inflammation ou de diathèses qui peuvent troubler profondément la vitalité des spermatozoaires en les rendant alors impropres à la procréation.



IX

DES SÉCRÉTIONS CHEZ L'HOMME

Nous avons dit que l'homme était beaucoup moins sujet que la femme aux troubles fonctionnels de son appareil génital ; en effet, il n'a ni flux menstruels ni leucorrhée ; il est toujours identique à lui-même, quel que soit le moment où on le prenne.

De ce côté, il a donc un avantage incontestable sur la femme, mais il est sujet à d'autres misères dont nous reparlerons ; somme toute, il a sa grande part dans les causes de stérilité qui frappent un ménage et, d'après certaines statistiques, ce serait lui qui serait le plus souvent sujet à caution.

Bornons-nous à parler ici de ses sécré-

tions et d'étudier le rôle de celles-ci dans l'acte de la procréation.

Si l'on se rappelle ce que nous avons dit de la bizarre fonction du couloir vaginal de la femme qui a deux sécrétions distinctes : l'une acide, l'autre alcaline, on retrouvera chez l'homme la même disposition et la même opposition bizarre de ces deux sécrétions; c'est le même plan naturel, c'est le même but poursuivi.

Nous n'avons pas besoin de dire ici l'analogie frappante qui existe entre les diverses parties de l'appareil génital des deux sexes ; on conçoit que ces organes soient faits l'un pour l'autre et qu'ils se complètent. On trouve partout la même similitude d'organes et de fonctions. Bornons-nous à mettre la verge en parallèle avec le vagin en parlant seulement des sécrétions qu'on y rencontre.

Si la femme s'humecte d'une sécrétion alcaline au premier contact charnel, c'est, avons-nous dit, dans le but de permettre l'intromission sans qu'elle coure le risque d'être blessée.

L'homme de son côté, dans ce premier contact, fournit aussi une sécrétion analogue, il lubrifie toute la longueur de son canal par une sécrétion alcaline provenant des glandes de Cowper et de Littre; vienne le spasme vénérien, et le sperme trouvera une voie toute préparée pour franchir facilement les 15 ou 16 centimètres qui le séparent du but qu'il doit parcourir. Cette sécrétion peut varier ici comme quantité et comme qualité, mais elle est toujours alcaline et essentiellement glissante, elle a pour analogue la sécrétion fournie par les glandes de Bartholin chez la femme.

L'acidité vaginale est aussi représentée chez l'homme par une assez large surface de muqueuse située au-dessous du prépuce.

En effet, la muqueuse préputiale

fournit une assez abondante quantité de mucus acide que la propreté seule fait disparaître en partie chez l'homme civilisé ; nous disons en partie, car quelques heures suffisent, après les soins les plus délicats, pour faire réapparaître une partie de l'acidité, qui préside, comme nous le pensons, à la réaction chimique nécessaire à la stimulation des spermatozoaires.

L'on ne connaît pas encore très bien le rôle que peut jouer la sécrétion prostatique au point de vue de la stérilité, mais qu'il nous suffise de rappeler ici que la prostate est un organe souvent malade, que ses sécrétions doivent participer de son état pathologique, du moins cela nous paraît rationnel, surtout lorsqu'on songe que la prostatorrhée est une maladie assez fréquente qui conduit à l'épuisement du sujet aussi sûrement que la spermatorrhée ; il y a donc là une question d'anatomie pathologique à étudier pour le chercheur, surtout au point de vue histologique.

X

ORIGINE ET TRAJET DU SPERME

Le sperme ne provient pas d'une source unique, comme les gens du monde pourraient se le figurer; une très petite partie de celui-ci prend naissance dans les testicules, il est vrai que c'est la plus essentielle, mais la plus grande partie est un liquide de sécrétion provenant de toutes les muqueuses qui revêtent l'ensemble des voies génitales.

Pour expliquer la stérilité de l'homme, il suffira de faire une petite description anatomique des voies génitales qui fournissent la semence.

Dans le testicule s'élaborent les spermatozoaires; ceux-ci sont reçus dans un petit réservoir situé entre le testicule et l'épi-

didyme ; de là, ils sont conduits à travers les méandres inextricables de l'épididyme jusqu'au canal déférent qui lui fait suite ; c'est alors qu'ils sont versés et emmagasinés dans les vésicules séminales jusqu'au moment de la copulation qui leur donne une autre mission : celle de féconder l'ovule.



A, testicule ; — B, épididyme ; — C, canal déférent ; — D, vésicule séminale ; — E, vessie.

Or, l'épididyme est un canal unique pelotonné et replié tant de fois sur lui-même, que lorsqu'on déroule ce petit fil creux, il ne mesure pas moins de 6 mètres et atteint souvent 10 mètres de longueur ; on juge par cette disposition et par la capillarité de l'ouverture d'un tel canal, combien celui-ci peut facilement s'oblitérer ou se boucher. Le moindre froissement, la plus petite contusion, la plus petite irritation

suffisent pour accoler les parois d'un tel canal microscopique et empêcher sa perméabilité; de là, une stérilité à peu près irrémédiable, car, quel serait l'audacieux qui oserait tenter une opération sur un canal qui n'admet pas même, dans sa cavité, le plus fin de tous les cheveux.

Il est vrai que la nature, dans son ineffable prévoyance, nous a doté de deux organes similaires et indépendants; lorsque l'un est oblitéré, l'autre fonctionne. Mais si la vue est composée de deux organes délicats, bien plus délicates sont les voies spermatiques : on peut être borgne et voir très clair, on peut même ne pas trop redouter la perte de l'autre œil, car c'est un organe assez résistant, mais si l'on songe à la délicatesse d'un canal perméable de 6 mètres de longueur, tenant si peu de place, on se demande s'il n'est pas imprudent de s'asseoir, alors que le bonheur de l'homme : *se reproduire !* tient à un fil aussi délicat et surtout exposé à tant de chocs ?



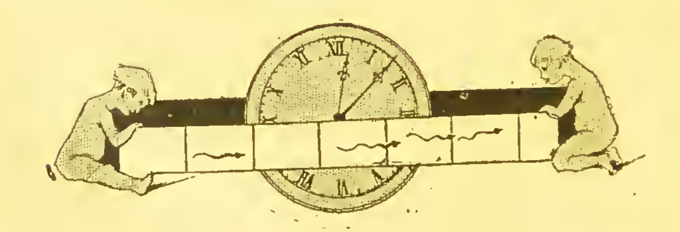
Le canal déférent qui fait suite à l'épidi

dyme ne mesure pas moins de quarante-cinq centimètres de longueur ; il est vrai que son canal devient déjà plus perméable, il admet assez facilement dans sa lumière une soie de sanglier, mais lorsqu'on songe qu'il suffit de marcher sur un tuyau à gaz pour éteindre sa flamme, on peut se demander si le moindre attouchement ne va pas fermer le canal qui apporte la précieuse semence ? Il est vrai que la nature prévoyante lui a fait une telle résistance de parois qu'il n'y a plus rien à craindre dès que la semence a franchi l'épididyme.

Enfin, la partie fécondante du sperme est versée dans la vésicule séminale, son réservoir naturel ; là, elle est abritée de tous les chocs et de toutes les atteintes ; elle est prête à donner la vie à la première bonne occasion qui se présentera, car on conçoit que si l'on gaspille cette précieuse semence, il faudra quelque temps pour la renouveler ; sa marche est lente et les étapes sont longues. Si de la coupe aux lèvres on dit qu'il y a loin, il est bon de rappeler

qu'entre le testicule et la vésicule séminale il n'y a pas moins de six mètres cinquante; qu'en outre, le voyageur n'a ni pieds ni voiture, qu'il fait tout au plus deux millimètres de trajet par minute, soit douze centimètres par heure, deux mètres quatre-vingt huit par jour ; les spermatozoaires ne mettront donc pas moins de deux jours et quart pour faire les six mètres cinquante qu'ils sont appelés à parcourir.

Nous savons bien que la sécrétion du sperme est accélérée par l'habitude du coït, par les désirs vénériens et même par toutes les excitations morales et physiques qui portent sur les organes génitaux, mais est-il prudent de surmener la nature ? N'est-il pas sage, au contraire, d'attendre que celle-ci ait réparé ses pertes ?



XI

NATURE DU SPERME

Nous venons de voir que les sécrétions testiculaires entraient pour une très faible part dans la composition du sperme, ce ne sont pour ainsi dire que les spermatozoaires qui sont sécrétés par ces glandes ; le milieu dans lequel ceux-ci nagent est formé par des éléments divers, sécrétés par les glandes du canal déférent, par les glandes de Cowper et de Littre, enfin par la prostate et par la vésicule elle-même.

De là, sa composition complexe et variable selon les sujets qui fournissent plus ou moins de mucus selon la prédisposition sécrétante de chaque portion ; de là, aussi, découlent des causes nombreuses de stérilité selon le milieu dans lequel sont baignés les spermatozoaires.

C'est l'histoire de l'eau dans laquelle on plonge des poissons. Toutes les eaux sont loin d'avoir la même valeur nutritive et respiratoire, il faut que les poissons y trouvent de l'air et des sels pour satisfaire à leur nutrition journalière sans laquelle ils dépérissent et meurent.

Pour donner une idée de la nature du sperme, nous dirons que les testicules donnent une très petite quantité de crème épaisse, jaunâtre, formée uniquement de spermatozoaires animés et de débris d'épithélium.

Le canal déférent et les vésicules séminales donnent, au contraire, un liquide séreux brunâtre assez abondant.

La prostate fournit une sécrétion d'une couleur blanche absolument laiteuse.

Enfin, les glandes de Cowper et de Littre fournissent un mucus oléagineux, visqueux qui donne au tout un aspect sirupeux.

De là, des spermes différents et qu'on reconnaît assez facilement à la première inspection, surtout lorsqu'il est examiné

quelques secondes après l'émission. Règle générale, le bon sperme est semi-épais, semi-transparent, jaunâtre, bien lié, d'une odeur qui rappelle la fleur du châtaignier et du chlore; il entre assez vite en déliquescence par le refroidissement. Tout sperme blanc ou bleuâtre, lactescent, à odeur fade, ne vaut rien. S'il est épais, grumeleux, gélatineux et tremblotant, il ne vaut pas mieux.

Le sperme entier varie aussi comme quantité. L'émission moyenne est d'environ 8 à 10 grammes; au-dessous ou au-dessus de ces chiffres, le sperme est sujet à caution.

La quantité peut varier de 1 à 20 grammes; quant à la densité de celui-ci, il y a des écarts de 1 à 1,7. On voit assez, par ces chiffres, qu'il peut y avoir là des causes efficientes de stérilité.



XII

QUALITÉ DU SPERME



UELLE que soit l'habitude qu'on a d'examiner la semence, à première vue, il est difficile de se prononcer sur sa valeur réelle, il faut de toute nécessité avoir recours au microscope; aidé de cet instrument, on a quelques-uns des éléments du problème et l'on peut presque se prononcer avec certitude.

Nous nous servons à dessein du mot

« presque », car en science il est difficile d'affirmer d'une façon absolue ; il y a de grandes probabilités pour que notre appréciation soit juste, mais encore devons-nous la subordonner à trop d'influences diverses pour affirmer nettement.

Comme nous savons qu'il y a beaucoup de gens du monde qui se servent du microscope, pour peu surtout que leur ménage soit stérile, disons en quelques mots comment on se sert de cet instrument et quelles sont les qualités d'un bon sperme.

Il faut d'abord se servir du même grossissement toujours, un grossissement moyen est préférable à tout autre, car l'image est plus nette, plus claire, le champ d'examen plus vaste et le nombre des spermatozoaires plus grand.

Si l'on n'a que sa propre semence à examiner, il est assez difficile de faire des comparaisons, mais disons de suite que les spermatozoaires d'un sperme moyen doivent occuper le quart environ de la surface examinée, les trois autres quarts

étant remplis par le liquide de support.

On voit par cette comparaison que le lac spermatique est riche en poissons et que la pêche peut y être fructueuse.

Il n'en est pas toujours ainsi; on rencontre des spermes qui n'offrent à l'observateur que quelques rares spécimens de l'élément fécondant; ici, la pêcheuse espère, mais ne prend rien.

Par opposition, on rencontre des spermes d'une telle richesse en spermatozoaires qu'on croirait voir une fourmilière en activité, tant le grouillement est excessif et la quantité prodigieuse.

Ce sont là des semences qui font peur, tant la vie déborde, qu'on craint la contagion, même à distance respectueuse.

N'est-il pas imprudent de passer près d'une fourmilière sans avoir ses pantalons bien fermés ?

On peut donc classer la semence par le nombre des spermatozoaires qu'on rencontre sous le champ du microscope, on aura ainsi les trois types suivants :



Faible. Moyen. Excellent.

On conçoit qu'il y ait une autre gamme que ces trois types ; nous les donnons seulement comme modèles ; se rapprocher du type riche, c'est avoir des atouts dans la main ; se rapprocher du type faible, c'est espérer dans l'aide ou la protection du bon Dieu.

Si la quantité a son importance, la qualité est bien autrement enviable pour le mari. Nous avons dit que la nature, pour perpétuer l'espèce dans les meilleures conditions possibles, avait organisé une sorte de *steeple-chase* des éléments fécondants et ne décernait la palme qu'au plus vigoureux. Or, pour atteindre

le but, il ne suffit pas de faire acte de présence, il faut encore jouer des coudes et, pour en jouer, il faut avoir du biceps ; la vigueur des spermatozoaires doit donc entrer pour une grande part dans l'appréciation d'une semence et c'est ici que le problème se complique, car nous n'avons que notre œil pour mesure et notre œil serait trompé si nous ne tenions pas rigoureusement compte : 1° du temps passé entre l'émission et l'examen ; 2° de la température ambiante ; 3° de la saison avec ses influences ; enfin de l'émotion de l'époux qui se trouve toujours dans des conditions anormales dès qu'il est en dehors de la chambre conjugale.

Comme règle générale, les spermatozoaires ont la vigueur de celui qui les fournit; quant à leur aspect, ils sont généralement grands, sveltes, déliés, vifs, sautillants chez les jeunes gens ; majestueux, replets, énergiques chez l'homme mûr ; petits, têtes grosses, queues déformées, immobiles ou battant de l'aile chez le vieillard..

Mais on conçoit qu'il est difficile pour un profane de faire un semblable examen, nous dirons même qu'il est nécessaire d'avoir une assez longue pratique du microscope pour donner un avis motivé sur la valeur d'une semence, car, répétons-le, ce n'est pas tant par le nombre qu'il faut juger la valeur d'un sperme que par la forme et la vigueur des éléments figurés qui le composent. Il est donc sage que l'homme du monde ne s'en rapporte pas à son instrument, mais qu'il s'adresse à son médecin pour cela.

Sous un micromètre, dans une chambre chauffée à 20 degrés centigrades, les spermatozoaires doivent franchir 3 millimètres en une minute au moment de l'émission. Quant à la durée de leur mobilité, cela dépendra toujours, toutes choses égales d'ailleurs, de la vigueur du sujet ; mais si l'on veut réveiller ou stimuler les spermatozoaires qu'on observe, alors qu'ils sont rendus immobiles par le froid, il suffit de passer, au-dessous du porte-objet, une

flamme d'alcool pour remonter leur température sans dépasser cependant 40 degrés car auquel cas, ils seraient cuits et la liqueur desséchée.



XIII

CE QUI TUE ET CE QUI FAIT VIVRE LES SPERMATOZOAIRES

On a beaucoup parlé de la dépopulation en France et l'on accuse de ce fait Malthus et ses prosélytes. Nous croyons à un autre facteur beaucoup plus funeste à l'espèce humaine que la doctrine malthusienne.

Ce facteur criminel, ce phylloxera des enfants, le croirait-on ?... c'est l'eau claire !

Oui, l'hygiène ! cette déesse de la santé, est la grande coupable, c'est l'ogresse qui mange nos enfants en herbe ?

C'est elle qui fait mourir... les infiniment petits, alors qu'elle est si salutaire aux grands ; c'est l'arme à deux tranchants, l'un qui supprime brusquement la vie, l'autre qui la donne plus longue et plus agréable.

Ce n'en est pas moins elle, la grande coupable, qui dépeuple notre belle terre de France à jets continus. Malthus n'est qu'un rêveur, un utopiste ; le vrai criminel c'est Eguiser avec son irrigateur.

On conçoit que nous ne faisons pas ici un procès de tendance à la propreté ; nous parlons seulement au point de vue de la stérilité et nous disons qu'une propreté trop complète ou plutôt trop profonde, nuit à la fécondation, il la faut plus superficielle et beaucoup plus éloignée du moment psychologique. Avis est donc donné aux jeunes femmes stériles sur l'influence de l'eau et du froid sur la semence, tous deux sont mortels aux infiniment petits.

L'eau est le meilleur dissolvant des spermatozoaires. Il suffit d'en mettre quelques gouttes dans un centimètre cube de semence pour faire disparaître ceux-ci ; on ne retrouve plus sous le microscope que les débris de leurs corps ou les quelques rudiments de leur configuration : en un mot ils sont dissous plus sûrement par l'eau que par toutes les tricheries malthusiennes auxquelles on pourrait se livrer. Nous devions jeter ce cri d'alarme, dans le but de mettre en garde les jeunes femmes qui désirent vivement la maternité, alors que, sans le savoir elles n'avaient souvent d'autres causes de stérilité que cet excès de propreté interne.

Le froid est un autre facteur de la stérilité, il ne dissocie pas comme l'eau, l'élément fécondant mais il le stupéfie, le paralyse et l'anéantit, ce qui revient finalement au même ; il faut donc s'en garer lorsqu'on veut atteindre son but.

Nous avons dit que l'acidité du vagin avait un rôle à jouer dans l'acte de la pré-

fécondation ; en effet, le mélange permanent du mucus utérin tombant au milieu d'un acide entretient un développement de chaleur propice qui élève la température du vagin de un ou deux degrés. Soustraire ce calorique nécessaire à la stimulation par un lavage à l'eau froide, c'est aller contre les vœux de la nature, car non seulement on abaisse la température de plusieurs degrés mais encore on enlève les éléments qui la développent.

Donc, l'eau doit être proscrite du vagin, tout au moins pendant les quelques heures qui précèdent les rapprochements, car si, d'une part, l'eau est un dissolvant, d'autre part, l'eau froide soustrait le calorique nécessaire à la vie. Donc ! pas de toilette intime avant ni après si l'on ne veut pas contrarier la nature dans sa cuisine la plus délicate, car si elle a voulu le poivre et le sel, voire même l'ail, c'est qu'elle pense que ces condiments sont nécessaires.

Ce qu'il y a de singulier et de vraiment remarquable, c'est que si l'eau fait périr les

spermatozoaires, il n'en est plus de même de l'urine, du lait, de la salive, du sérum et du sang qui sont presque des agents de conservation pour ces éléments. N'y a-t-il pas là comme le doigt de Dieu qui permet la vie au milieu d'éléments naturels, alors qu'il l'éteint lorsqu'on introduit un élément nouveau et étranger au sein de l'organisme.



XIV

LES SPERMATOZOAIRES SONT-ILS DES ÊTRES ANIMÉS OU SEULEMENT DE SIMPLES CELLULES?

Les savants se sont longtemps disputés et se disputent encore sur la question de savoir si le spermatozoaire est un animal ou une simple cellule ; Buffon dit oui, Robin dit non. C'ést là l'éternelle histoire de la science qui bataille sur les mots alors que tout le monde est d'accord sur la chose. Les uns veulent que ce soit des corpuscules ou vers spermatiques ayant même des sexes différents; en un mot, les uns y voient tout un monde de bonshommes sous enveloppe, ayant des goûts divers, des mœurs et des destinées différentes, alors que les autres ne voient là que des cellules à noyau avec des cils à plumets, remplissant, non

plus des fonctions, mais des éclosions par conjugaison.

Que ce soient des infusoires ou des cellules spéciales, peu nous importe; mais si Descartes a pu dire : « Je pense, donc je suis », le spermatozoaire pourrait dire avec non moins de raison : « Je remue, je me dirige où je veux, donc je suis un être animé. » En effet, lorsqu'on examine un spermatozoaire sous le microscope, on voit celui-ci doué d'un mouvement rapide se diriger selon sa fantaisie vers un but; rencontre-il un obstacle? il le tourne ou le surmonte selon qu'il le juge infranchissable ou peu sérieux.

C'est de l'instinct, dira-t-on! instinct tant qu'on voudra; il y a tant d'êtres sur terre ayant le titre d'homme qui n'ont pas d'autres raisons de se remuer, que la différence nous paraît subtile.

Donc, malgré les remarquables travaux qui se sont faits sur la spermatogénèse, malgré les excellentes raisons qui militent en faveur de la théorie cellulaire, nous n'en continuerons pas moins à voir dans le sper-

matozoaire un corpuscule animé, une molécule organique vivante, ayant eu, il est vrai, une cellule pour berceau mais ayant eu aussi un commencement d'existence libre, individuelle, instinctive ou intelligente, devant parcourir une carrière avec ses *aléa* et disparaître enfin de la scène du monde après y avoir joué un rôle illustre ou modeste.

L'homme n'a pas d'autre origine, il procède de deux cellules, on ne lui accorde pas moins le titre d'animal, qu'il mérite du reste... souvent.

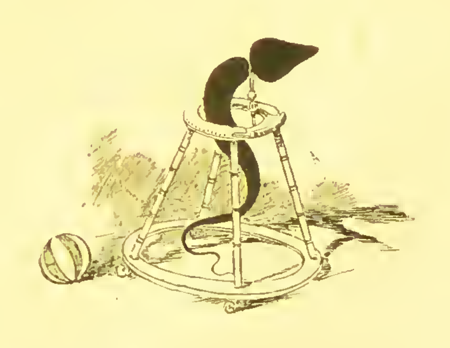
Si nous avons agité ici la question de savoir si le spermatozoaire était un animal ou une simple cellule, ce n'était pas dans le vain but d'ouvrir une discussion, encore moins de donner notre avis, mais il est certaines théories, qui expliquent mieux que d'autres certains faits d'observation qui sont du domaine de la pratique courante, et qui pourraient nous conduire dans une mauvaise voie si ces faits étaient mal interprétés.

Ainsi : admettant la *théorie de l'animalité*, je traite les spermatozoaires comme s'ils

étaient mes proches parents; j'évite pour eux les rhumes, les refroidissements, la trop vive lumière, la sécheresse, etc., etc.

Avec la *théorie cellulaire*, j'en prendrais plus à mon aise, je les traiterais un peu comme des pavés que je planterais et que j'arracherais sans tenir grand compte de leur sensibilité.

Or, lorsqu'on fait de la fécondation artificielle, il est prudent de traiter les spermatozoaires comme de jeunes frères en humanité; les traiter en cellules, même en cellules vibratiles, c'est s'exposer à des surprises désagréables et à des insuccès souvent mérités.



TROISIÈME PARTIE

STÉRILITÉ MÉCANIQUE

I

DIVISION DU SUJET



ANS la première partie de ce livre, nous avons étudié la stérilité latente ou cachée ; dans la seconde, nous avons traité de la stérilité patente ou visible, c'est-à-dire, celle que l'on reconnaît par l'analyse des liquides ou par l'examen microscopique ; nous avons donc suivi notre plan avec ordre, nous dirigeant de l'intangible vers la matière. Nous continuerons ainsi, abordant cette fois les organes dans leur ensemble.

Ce qui domine tout d'abord, dans cet ordre d'idées, c'est la *métrite*, cette maladie si fréquente et qui fait le fond de tous les troubles génitaux.

Nous décrirons cette maladie dans sa genèse, nous la suivrons pas à pas et nous arriverons ainsi à tous les désordres qu'on rencontre dans l'appareil génital, désordres qui ne sont que des modifications de cette première maladie.

Nous verrons ensuite les diverses déviations utérines, leurs conséquences au point de vue de la stérilité, mais disons de suite que toutes ces déviations, quelle que soit leur nature, ont toujours pour point de départ la métrite et que pour les guérir il faut dérouler l'écheveau dans l'ordre qu'il s'est enroulé, sans quoi on perd facilement le fil conducteur qui seul nous permet de remonter aux causes et à la guérison de leurs effets.

Nous continuerons à parler de la femme tout d'abord et nous terminerons par l'homme, comme nous l'avons fait jusqu'ici.

II

DE LA MÉTRITE

Qu'est-ce, d'abord, que la métrite? C'est tout simplement une inflammation de la matrice. Cette inflammation peut avoir des degrés depuis la plus simple rougeur jusqu'aux désordres les plus graves.

La matrice est un organe peu sensible qu'on peut presser, fouler, tordre, piquer, brûler même sans qu'une douleur bien nette soit accusée.

Notre peau est une enveloppe protectrice qui est, au contraire, douée d'une sensibilité exquise, elle est la gardienne qui veille pendant que les locataires sommeillent. La peau est absolument formée d'un

lacis de vaisseaux et de nerfs qui en font une véritable sensitive; la pique-t-on? qu'aussitôt, elle ressent très vivement la piqûre et transmet instantanément la douleur au cerveau, car tous les nerfs qui s'y donnent rendez-vous, proviennent de la moelle épinière.

Il n'en est pas de même de la matrice, organe interne, qui n'a pas pour mission de sentir les chocs extérieurs. Ses nerfs sont vagues, ils proviennent, non plus de la moelle, mais du grand sympathique qui ressent seulement les émotions morales et non pas les douleurs physiques; on est plus sûr d'impressionner la matrice par une offense que par un coup de poing; de là, la lenteur de ses impressions, mais aussi leur durée. Quiconque s'irrite vite se calme de même; la réciproque est aussi vraie.

La matrice est donc un organe qui sent très peu les impressions physiques, de là sa tolérance, mais aussi ses troubles profonds, car lorsqu'on ressent le mal, il est déjà bien tard pour en triompher.

Si la matrice possédait des nerfs de la moelle, elle ne se laisserait pas taquiner par des coups d'épingle sans se révolter. Ne possédant que des nerfs vagues, elle ressent seulement le lendemain le soufflet qu'elle a reçu la veille.

Maintenant qu'on connaît le genre d'impressionnabilité de cet organe, on sera moins surpris d'y voir naître des désordres lents mais sûrs, alors qu'on pourrait se demander comment les femmes qui sont si prudentes en matière de santé, n'y ont pas apporté bon ordre au début.

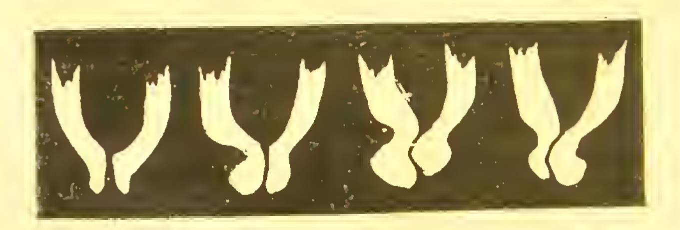
La métrite est donc une inflammation de la matrice, nous en verrons bientôt les causes; cette inflammation peut être passagère et disparaître sans laisser de traces, mais elle peut, comme pour tous les autres organes, persister plus ou moins longtemps ou passer à l'état chronique.

Les paupières peuvent devenir rouges sous l'influence d'une poussière qui pénètre dans l'œil; la poussière disparue, l'inflammation disparaît à son tour. Mais si cet œil est

exposé à recevoir de nouvelles poussières le lendemain et les jours suivants, le bord des paupières devient rouge, gonflé, tuméfié et finalement les granulations s'organisent et la cause peut cesser, que les yeux n'en restent pas moins rouges.

La matrice se comporte de même : une première irritation se passe facilement sans laisser de traces. Une deuxième survient-elle? celle-ci met plus de temps pour disparaître et finalement des érosions, des ulcérations, des granulations apparaissent et la métrite passe de l'état aigu à l'état chronique.

Par où débute l'inflammation? Généralement c'est par le col qui est plus directement exposé aux chocs; celui-ci se tuméfie, se déforme, prend tous les aspects, jusqu'à



ce que la maladie, gagnant de proche en proche, franchisse le segment inférieur à travers la zone d'insertion vaginale, pour gagner le corps de l'organe qui se prend partiellement ou tout entier, selon le degré d'inflammation. C'est alors qu'on a, non pas une métrite du col, mais une métrite complète. Celle-ci peut ne porter que sur la muqueuse qui tapisse sa cavité, on l'appelle alors métrite interne ou endométrite; d'autres fois, la métrite envahit le tissu tout entier : c'est alors qu'on a la métrite parenchymateuse, c'est-à-dire que la matrice peut doubler, tripler, décupler de volume et l'épaisseur de ses parois. C'est ainsi qu'on a, non pas seulement une maladie, mais une véritable infirmité, car, en dehors de l'inflammation qui est une cause de souffrance, il y a le poids et le volume qui écrasent et gênent les organes voisins, au point d'empêcher leurs fonctions; et, comme ce sont des organes essentiels (rectum et vessie) il en résulte une gêne considérable.

8.

III

CAUSES DE MÉTRITE

Nous avons dit dans un de nos précédents ouvrages[1] que la femme était exposée à de nombreuses causes de métrite, alors que la femelle des animaux ne l'était pas et nous résumions ces dispositions en trois causes principales, qui sont : *la station verticale, la menstruation* et *le régime conjugal.*

Nous allons faire ressortir pour chaque cas les inconvénients de ces trois causes principales, agissant séparément ou de concert pour provoquer la métrite et nous dirons quelles sont les précautions qu'il faut prendre pour diminuer, dans la mesure du possible, les troubles apportés par ces causes auxquelles les femmes ne peuvent guère se soustraire.

[1] *Traité pratique des maladies de l'appareil génital de la femme.* Adrien Delahaye et Lecrosnier, éditeurs, Paris, 1877.

IV

DE LA STATION VERTICALE



De toutes les femelles, seule la femme se tient debout; de plus, l'ouverture de sa vulve est en bas, sans soutien, sans protection d'aucune sorte.

Dans ces conditions, la matrice tend toujours à descendre, ses ligaments latéraux sont fatigués et se révoltent lorsqu'on ne les soumet pas à un repos raisonnable.

Ne voit-on pas, dans nos grands magasins de Paris, des jeunes filles et des jeunes

femmes rester seize heures par jour sur leurs jambes sans avoir jamais le droit de s'asseoir sous peine d'encourir le risque d'un renvoi ? C'est absolument révoltant. Cette station verticale a les plus déplorables résultats au point de vue de la stérilité et même de la santé; il serait humain qu'elles aient au moins le droit de se reposer quelquefois.

Mais le sort de la femme est si précaire avec nos institutions qu'elle est souvent obligée de gagner le pain du ménage, alors que sa constitution ne la dispose qu'admirablement pour la maternité, seul rôle qu'elle devrait remplir [1], et non pour faire un travail énervant qui consiste à piétiner sur place des journées entières, alors que le dimanche, seul jour de repos, est habituellement consacré par elle à courir prendre un peu d'air au dehors, mais dont ses jambes font toujours les frais.

Si nous ne craignions pas d'avancer ici un paradoxe, nous dirions que la position

[1] Voir à ce sujet notre *Livre des Mères*.

naturelle de la femme est d'être horizontale... le plus possible. Les Orientaux le savent si bien qu'ils n'ont même pas de siège pour la femme ; seul, le seigneur et maître s'asseoit quelquefois.

Mais si la femme est sujette aux abaissements et aux déviations utérines par le seul fait de la station debout, il faut avouer qu'elle fait bien tout ce qu'il faut pour augmenter ces désordres ; du matin au soir elle se sangle dans un corset qui refoule tous les organes vers le bas-ventre et ceux-ci augmentent de tout leur poids cette tendance à l'abaissement ; il se fait là une poussée continue qui oblige les organes à chercher une issue par les voies naturelles.

La coquetterie vient donc ajouter son contingent à la prédisposition naturelle. Joignez à cela, pour les unes : des

danses échevelées qui ne s'arrêtent qu'avec le souffle; pour d'autres, le travail forcé à la machine ou la montée interminable, non moins obligatoire de nos étages parisiens, alors qu'on va rendre des visites à ses bonnes amies du monde où l'on s'ennuie, ou même du monde où l'on s'amuse ; vous aurez là une cause toute naturelle de déviations et de descentes utérines avec cette aggravation que le col qui s'abaisse frotte sur des parties dures, car les os du bassin ne sont pas précisément des coussins bien élastiques ; et, si la marche nous donne des cors au pieds par le frottement répété de nos chaussures, nous connaissons bon nombre de femmes qui ont de véritables durillons du col de la matrice par le frottement incessant de celui-ci sur le bassin ou sur... toute autre chose ; c'est ce qu'on nomme le cal professionnel.

La femelle animale n'a pas cet inconvénient : son utérus tend, au contraire, à descendre vers le milieu du ventre et non pas vers la vulve, les intestins sont pour

elle de moelleux coussins toujours disposés à remplir leur office ; joignez à cela qu'elle n'a pas de corset, qu'elle ne danse pas, qu'elle ne rend aucune visite au cinquième et qu'elle se couche avec les poules.

On voit donc que la femme n'a pas précisément le beau rôle et que, pour devenir véritablement mère, il faudrait que de temps à autre elle devînt un peu femelle.



V

DE LA MENSTRUATION

La femelle n'a pas non plus de menstruation et c'est là un point capital pour sa santé utérine. La femme a chaque mois une congestion ovarique et utérine, sorte de fluxion, portant sur tous ses organes génitaux au point de troubler sa santé par un malaise qui va souvent jusqu'à l'angoisse; la matrice augmente de volume, sa muqueuse se déchire sous la poussée sanguine et le soulagement ne survient que sous l'influence de l'hémorrhagie.

Ce n'est pas impunément qu'un organe délicat, comme l'est celui-là, ressent chaque mois les mêmes troubles et les mêmes douleurs. Le moral de la femme n'est pas seulement atteint; il y a là encore des déformations qui peuvent engendrer de

fatales complications au point de vue de la stérilité; en effet, l'écoulement sanguin ne se fait pas toujours d'une façon fort régulière, l'utérus ne débite pas toujours la même quantité de sang; il y a des à-coups suivis de rémissions et le col n'est pas toujours perméable ou suffisamment dilaté pour débiter le sang que l'utérus fournit, il en résulte une coagulation de celui-ci dans sa cavité.

Or, comme le sang, alors qu'il était fluide, ne pouvait pas s'écouler, à plus forte raison ne s'écoulera-t-il pas lorsqu'il sera coagulé; de là, des poussées formidables; de là, des douleurs lombaires déchirantes qui ressemblent aux douleurs de l'accouchement; car il faut de toute nécessité que ces caillots sortent par une ouverture filiforme qui ne s'agrandit que sous l'effort de la poussée.

Aussi, voit-on ces malheureuses femmes perdre leur sang en deux temps : au premier temps, elles perdent le sérum ou partie liquide du sang; au second temps, elles

accouchent véritablement d'un caillot noirâtre plus ou moins putréfié.

Cette façon de perdre les règles s'appelle *dysménorrhée*, mais c'est encore là une façon relativement heureuse et sans de trop graves conséquences pour la santé, si ce n'est au point de vue de la stérilité, car, neuf fois sur dix, l'œuf est expulsé sous l'influence de semblables efforts; aussi toute femme dysménorrhéique est-elle fatalement vouée à la stérilité.

Mais les choses ne se passent pas toujours aussi simplement : sous une poussée hémorrhagique de l'utérus, si le sang ne trouve pas un passage suffisant à travers le col, un caillot s'organise dans la cavité utérine, celui-ci fait la boule de neige et grossit, distend l'utérus jusqu'à sa tolérance élastique où il s'arrête ; le sang reflue alors par les trompes, se répand dans le péritoine et forme des hémorrhagies rétro-utérines avec toutes leurs conséquences funestes.

Si les désordres ne vont pas aussi loin, si le sang ne reflue pas par les trompes, le

caillot est tellement gros qu'il ne passera pas en une fois par le col ; de là des poussées douloureuses qui le morcelleront, mais aussi qui altéreront la muqueuse utérine en la rendant caduque ; de là, des dysménorrhées membraneuses qui font le tourment des femmes et qui leur font redouter avec tant de frayeur un si cruel moment.

Avec un tel état congestif, que peut bien devenir un ovule, qu'il soit fécondé ou non, si ce n'est de partir sans succès ?

La femelle des animaux, heureusement pour elle, n'a pas à passer par de si cruelles épreuves.



VI

DU RÉGIME CONJUGAL

Si la position verticale et la menstruation sont deux causes efficientes de stérilité pour la femme, on ne peut que la plaindre, car ces deux causes ne sont pas sous la dépendance de sa volonté, elle ne peut par conséquent pas s'y soustraire ; c'est donc un mal obligatoire dont elle doit supporter les conséquences tout en cherchant à les pallier dans la mesure du possible. Mais en est-il de même du régime conjugal qui est directement sous sa dépendance et auquel elle peut se soustraire dès l'instant qu'il est une cause de trouble pour sa santé ?

Et cependant, de toutes les causes de stérilité, il n'en est pas de plus certaines et de plus fréquentes que celle-là[1]. L'appareil génital de la femme est un ensemble

[1] Voir notre livre sur l'*Hygiène conjugale*.

d'organes délicats très impressionnables aux émotions ; y toucher, c'est bien ; insister, c'est aller au-devant d'un échec. On pourrait dire avec le poète, à propos des rapports conjugaux : « Glissez, mortels, n'appuyez pas. » C'est qu'en effet, la conception se fait par surprise, et tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise, mais ne s'emplit pas.

L'œuf, nous l'avons dit, met vingt-huit jours pour arriver à sa maturité ; l'exposer aux orages, aux tempêtes, c'est hâter la chute du fruit en pure perte, mais la perte de l'œuf ne serait encore rien, car le mois suivant apportera sa nouvelle récolte ; ce qu'il faut craindre par-dessus tout, c'est d'altérer le moule où se fait la conception ; ce n'est pas sans raison que nos pères ont appelé l'utérus : *matrice*, car c'est bien là une véritable matrice ou moule servant à fabriquer l'espèce humaine ; fausser le moule, c'est renoncer à la fabrication pour toujours ; nous allons en donner la preuve dans le chapitre suivant.

VII

MÉTRITE DE LA LUNE DE MIEL

UNE jeune fille a dix-huit ans, elle est saine, sa constitution est robuste, elles est mûre pour le mariage, tout indique qu'elle va faire une admirable mère de famille ; en un mot elle remplit toutes les conditions idéales qui sont rêvées pour la reproduction.

Le grand jour du mariage arrive avec ses fatigues et ses surexcitations ; la jeune femme sort le lendemain du gynécée avec les yeux cernés, les traits tirés, la marche incertaine alors que la veille, jeune fille, elle était si florissante de santé, de fraîcheur et de beauté calme. Que s'est-il passé ?

Jetons un voile discret sur cette nuit de noce où la fougue, l'emportement de la

jeunesse et l'amour ont fait les frais ; cette première journée de ménage se solde par une écrasante fatigue : les jours de tempête vont se suivre jusqu'à parfait épuisement de part et d'autre ; c'est ce qu'on a coutume d'appeler la *lune de miel*.

Que peut-il bien résulter d'un semblable régime au point de vue de la reproduction ? Hélas ! rien de bon ; toutes les statistiques s'accordent à démontrer que les trois premiers mois du ménage sont stériles, car, à part quelques exceptions qui confirment la règle, exceptions qui naissent quelquefois de la raison, d'un tempérament froid ou d'une déception, les enfants ne naissent que dans la période de repos, alors que la fougue est passée.

Mais cette période de tempête ne se passe pas toujours impunément pour la femme, ses organes n'étaient pas préparés comme ceux de l'homme, par l'entraînement, à subir un semblable régime ; des déchirures se sont faites, un canal étroit a été forcé, violenté, contusionné ; le col utérin a été

martelé, écrasé, déformé; le tout s'est fait sans répit, sans retenue, sans prudence. Bientôt la jeune femme s'alite, prise d'une petite fièvre lente avec frisson ; le médecin n'est pas appelé, car ne croit-on pas à un malaise naturel et légitime, à une grossesse probable ? Puis la pudeur aidant, on ne s'inquiète pas, mais la métrite s'établit avec son inséparable cortège : inflammation, congestions, exfoliation et sécrétions morbides ; on s'alarme enfin, c'est alors que le médecin est appelé, quand il l'est, et alors il ne peut constater qu'une métrite avec toutes ses conséquences funestes pour l'avenir de la maternité; le moule est déformé, le col tuméfié, son canal oblitéré et le mucus utérin modifié par le catarrhe.

Bienheureuses encore sont celles qui n'ont qu'une métrite légère, car cette maladie n'est pas au-dessus des ressources de l'art, on peut encore en triompher par des soins sans trop compromettre l'avenir, mais ce n'est plus l'organe vierge qui est si apte à la reproduction, qu'on s'étonne tou-

jours de voir une femme sortir d'un lit sans être fécondée, tellement la nature a pris de précautions pour assurer son but.

Or, il ne faut pas se le dissimuler, toute matrice soignée, même avec la plus grande prudence, perd une grande partie de ses aptitudes à la procréation.

Celles qui, moins heureuses, ont eu des troubles plus graves qu'une simple métrite ont beaucoup de probabilités pour rester stériles alors qu'elles ne perdent pas la vie au milieu des accidents aigüs qui sont la suite, trop souvent funeste, des abus qui se passent pendant cette fameuse lune de miel qui trop souvent devient une lune rousse.

Nous pourrions dire, sous forme d'aphorisme, que la stérilité d'une femme est en raison directe du surmenage qu'elle éprouve dans ses quinze premiers jours de ménage.

VIII

DES FAUSSES COUCHES

Il existe un proverbe qui dit : qu'une fausse couche amène une couche. Cela est vrai quelquefois, mais on pourrait dire avec plus de raison : qu'une fausse couche empêche toute autre couche.

Nous allons le démontrer.

Il est certain qu'une fausse couche indique l'aptitude à la fécondation, c'est une preuve que le mari comme la femme sont aptes à procréer, et que, ce qu'ils ont pu faire une fois, ils pourront le renouveler, et, qu'en prenant des précautions, on aura plus de chances de mener la grossesse à bonne fin.

Voilà ce que prouve la fausse couche, mais c'est tout.

Voyons ce qui se passe véritablement en pratique.

Qu'est-ce qui prédispose à la fausse couche ?

Trois cas peuvent se présenter :

1° C'est la faute de la femme ;

2° C'est la faute du mari ;

3° C'est la faute de tous deux.

Dans le premier cas, le terrain est mauvais, l'utérus est malade, l'œuf ne peut pas se fixer, il y a endométrite et, si la constitution ne se modifie pas, il y a gros à parier que toutes les nouvelles grossesses auront le même sort que la première.

Donc, la première fausse couche, loin d'être considérée comme un signe favo rable, doit être redoutée, car elle prouve que la couveuse casse ses œufs.

Dans le deuxième cas, c'est le mari qui en est cause.

Voyons ce qui se passe de ce côté : sa constitution peut être délicate, ses spermatozoaires peuvent manquer de vitalité, sa semence peut être altérée par une maladie diathésique, et, la part qu'il apporte dans l'élaboration de l'enfant venant à faire

défaut, l'œuf meurt et disparaît dans une fausse couche. Y a-t-il là de quoi réjouir le ménage ? Evidemment non.

Donc, la fausse couche est un mauvais présage.

Dans le troisième cas, c'est la faute des deux époux. Que se passe-t-il ici ? Les deux cas ci-dessus peuvent se présenter réunis, le mari et la femme peuvent être malades à la fois, ce qui ajoute nécessairement de la gravité aux prévisions de l'avenir; mais la cause la plus commune, celle qu'on rencontre journellement, alors que le mari et la femme se portent à merveille, c'est le surmenage conjugal.

Toute femelle animale refuse le mâle dès l'instant qu'elle est fécondée, le repos utérin est nécessaire pour que l'évolution normale de l'œuf se fasse bien.

Or, que font les époux au début du mariage ? Ils se livrent la plupart du temps à des ébats dont rougiraient les moineaux, et la réputation de ceux-ci ne passe pas précisément pour être des plus chastes.

Sous le fallacieux prétexte de faire une oreille oubliée, un pied manqué, on arrive ainsi à défaire son œuvre, alors qu'un peu de repos aurait si bien fait l'affaire du nouveau venu.

Combien de fœtus périssent ainsi par trop de zèle de la part des époux!

Considérons maintenant ce qui se passe du côté de l'utérus après une fausse couche et nous verrons qu'il y a tout à craindre pour l'avenir.

Dès qu'une femme est enceinte, la muqueuse utérine, qu'on nomme pour cela même *la caduque*, se détache progressivement du tissu sur lequel elle était intimement accolée, elle forme une enveloppe protectrice de l'œuf, mais son décollement ne se fait pas du jour au lendemain, ce n'est qu'au moment de l'expulsion du fœtus qu'elle se détache complètement. Or, si l'œuf vient à être expulsé à six semaines ou à deux mois, il y a beaucoup de probabilités pour que l'enveloppe laisse des reliquats dans l'utérus et ceux-ci vont être la source

d'un putrilage qui va déterminer des accidents du côté de l'utérus, sain jusqu'alors.

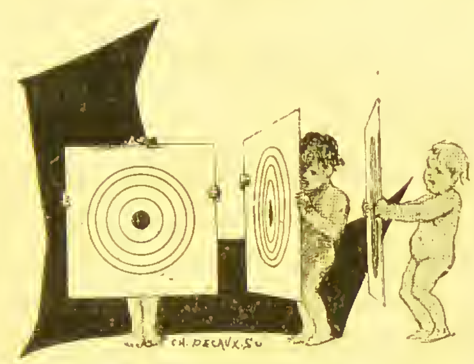
Donc, la fausse couche, loin d'être un symptôme favorable d'une couche prochaine, doit être considérée comme un accident très grave et compromettant sérieusement les aptitudes procréatrices de la femme.

Du reste, tous les jours on nous tient ce langage en venant nous consulter : « Ma femme avait une excellente santé avant de faire une fausse couche ; depuis lors, elle a des malaises inexplicables, et ce qui nous désole le plus, c'est qu'elle ne devient plus enceinte. »

En effet, toute fausse couche altère gravement la santé d'une femme, et si son état général finit par triompher et prendre le dessus, la santé utérine reste très souvent compromise, et comme rien ne se greffe sur une surface altérée et malade, la stérilité en résulte, c'est logique.

IX

DES DÉVIATIONS UTÉRINES



ORSQU'UNE cible est placée de face, on peut espérer faire mouche, sinon à tout coup, du moins quelquefois; mais lorsque celle-ci est de trois quarts, les chances deviennent moins grandes; elles deviennent nulles lorsque la cible est de profil.

Il n'est pas absolument nécessaire d'être ingénieur d'un polygone pour comprendre cela; on a beau rectifier son tir, changer la position des tireurs, il est rare qu'on mette dans le mille... à moins d'un ricochet sur

lequel on ne doit pas compter... en ménage.

Or, les déviations utérines, quel que soit leur nom, se trouvent dans la situation de cette cible ; il n'est si habile pointeur qui s'engage à faire mouche dans ces cas ; on doit tout attendre de l'orthopédie utérine et ne pas compter sur le temps ou sur un miracle, ceux-ci, du reste, n'étant plus à l'ordre du jour.

Qu'il y ait antéversion ou rétroversion ou même latéroversion, c'est toujours un organe déplacé qui doit rentrer dans l'ordre établi par la nature pour reprendre ses fonctions. Attendre qu'il se replace de son propre mouvement, c'est attendre qu'un verre renversé se remette, de lui-même, sur ses pieds. Bien mieux, l'organisme s'habitue vite à ces déplacements, on peut dire ici que « quiconque quitte sa place la perd » ; car le vide n'existe pas dans le corps humain, tout organe déplacé est aussitôt remplacé par un autre qui vient occuper la place laissée vacante ; c'est en langage vulgaire un « ôte-toi de là que je m'y mette » ;

l'intestin, la vessie, le rectum sont voisins, et la moindre déviation est rendue permanente par la facilité qu'ont ces organes à se déplacer ; il faut alors, non seulement triompher du poids de l'organe dévié, mais encore de toute la masse viscérale qui a pris la place qu'occupait l'utérus et ce n'est pas toujours facile, même avec les redresseurs les plus doux et les mieux compris.

La version n'est pas encore la déviation la plus redoutable au point de vue de la stérilité, car si la balle suit une trajectoire déterminée, toujours la même, le spermatozoaire peut encore s'insinuer dans un col oblique et arriver à son but par un chemin détourné ; ce qu'il y a de pire, c'est la *flexion;* qu'elle soit antérieure ou postérieure, peu importe, l'utérus est replié sur le col avec un angle variable ; or, si l'on vient à plier un tube de caoutchouc à 90°, on voit que non seulement les liquides ne passent pas, mais les gaz même ne peuvent circuler, à plus forte raison les spermatozoaires qui seront arrêtés dans leur course.

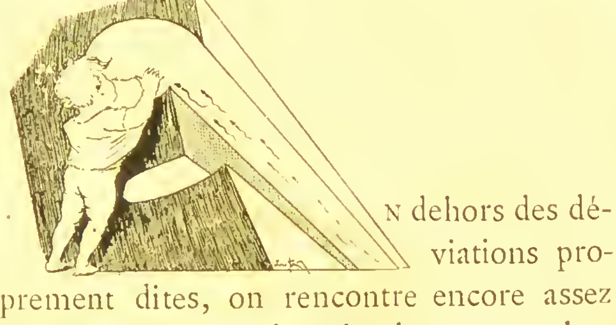
La stérilité sera donc la conséquence obligée d'une flexion du col.

Mais on pourrait objecter que, malgré cette flexion, les règles s'écoulent bien ou presque bien et qu'alors le même chemin peut être librement parcouru par la semence Il n'en est rien, les règles passent, c'est vrai, car l'organe se contracte avec une poussée naturelle de dedans au dehors, mais l'énergie des spermatozoaires ne suffit pas à briser l'obstacle du coude utérin, ils usent leur force en pure perte et meurent sans triompher.



X

DES OBSTACLES MÉCANIQUES



N dehors des déviations proprement dites, on rencontre encore assez fréquemment des obstacles de nature pathologique contre lesquels les spermatozoaires ne peuvent pas lutter, tels sont par exemple les granulations du col, les œufs de Naboth, les polypes du col et du corps utérin, les fibromes, les fibro-myomes, en un mot, toutes les productions qui font obstacle à l'entrée de la semence, et le nombre en est

grand. C'est au médecin à débarrasser au plus tôt les voies génitales de tous ces corps étrangers qui jouent le rôle de tampon, et la chirurgie utérine possède de puissants moyens d'action contre ces divers cas.

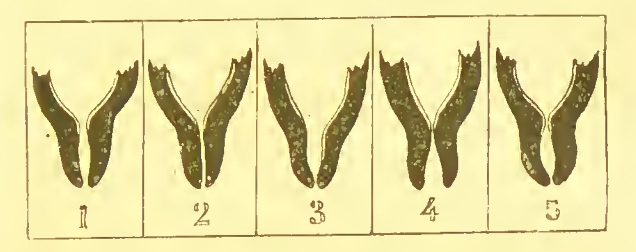
Mais il est un obstacle mécanique qu'on rencontre plus souvent que tous les autres réunis, nous voulons parler de l'atrésie du col qui affecte les différentes formes et sur lesquelles il est bon de nous arrêter un instant.

L'atrésie ou étroitesse du col utérin peut être congénitale ou acquise; lorsqu'elle est congénitale, il suffit de dilater le canal d'une façon permanente; lorsqu'elle est acquise, il faut d'abord supprimer l'inflammation qui la cause et dilater ensuite.

Au chapitre « *Traitement* », nous dirons quelles sont les meilleures méthodes pour obtenir cette dilatation et comment on la rend permanente.

L'atrésie peut porter sur toute l'étendue du canal cervical ou ne porter que sur ses extrémités. Le dessin va nous faire

comprendre la situation des ces divers obstacles :



1. Col normal perméable dans toute son étendue ;
2. Col trop étroit, disposant à la dyménorrhée ;
3. Col dont l'orifice externe seul est étranglé ;
4. Col dout l'orifice interne seul est étranglé
5. Col portant un étranglement aux deux orifices.

Nous avons dû donner dans ces dessins une ouverture visible pour bien faire saisir le point sur lequel portait le rétrécissement, mais dans la réalité, ces diamètres n'existent pas toujours, surtout si l'on sait que le col est doué d'une contractilité très énergique, que celle-ci est souvent spasmodique et ne laisse rien passer à travers ses anneaux rétrécis : qu'il existe en outre, à chaque extrémité du canal, une sorte de sphincter doué d'une grande puissance de contraction venant fermer hermétiquement ces

ouvertures, et l'on aura ainsi une idée vraie de ce qui se passe dans ces rétrécissements et le rôle qu'ils jouent dans la stérilité.

Il faudra donc, pour triompher de certains rétrécissements, non seulement les dilater progressivement, mais encore vaincre le spasme des sphincters par un excès de dilatation brusque, comme on le fait pour les fissures anales, ou prescrire les antispasmodiques selon la rigidité de l'organe ou la prédisposition nerveuse du sujet.

Cette atrésie du col est tellement fréquente que nous avons vu des femmes ayant eu un ou plusieurs enfants en être atteintes plus fréquemment que les vierges ; l'orifice externe devient fibreux et se bouche complètement, le col est lisse, brillant nacré, tendu, c'est à peine si l'on trouve au centre un orifice capable d'y recevoir une aiguille à tricoter ; il y a eu là un travail de réparation tellement actif que toutes les déchirures classiques qui suivent l'accouchement ont disparu pour ne laisser que du tissu cicatriciel d'une grande rigidité.; à telle

enseigne, que si l'on dilate brusquement le col en produisant des déchirures artificielles huit jours après, le travail de réparation a comblé la dilatation ; il faut alors recourir à de nouveaux moyens chirurgicaux pour triompher de ces cas rebelles à presque tous les traitements ; c'est ce que nous appelons : l'atrésie cicatricielle des accouchées.



XI

STÉRILITÉ MÉCANIQUE CHEZ L'HOMME

Pour être moins compliqué que chez la femme, l'appareil génital de l'homme n'est pas moins susceptible de s'altérer et même de s'altérer d'une façon plus grave, en ce que la femme peut encore recevoir des soins efficaces alors que l'homme a peu de chances de recouvrer des fonctions perdues.

De même que la métrite est la maladie type chez la femme, la grande cause qui rend l'homme stérile, c'est l'*orchite*.

Nous devons dire cependant que, pour qu'il y ait stérilité complète, il faut que l'orchite ait été double, c'est-à-dire qu'elle ait frappé les deux testicules à la fois ou séparément, autrement dit, que ces organes aient été atteints tous deux lors d'une même blennorrhagie ou qu'ils le soient en deux fois.

Nous avons dit combien était long le trajet épididymaire et combien était étroit son canal; or, l'orchite est le siège d'une telle inflammation qu'on concoit aisément qu'il se passe là un travail adhésif qui bouche hermétiquement le trajet du sperme en formant une barrière infranchissable entre le testicule et la vésicule séminale, qui est comme on le sait, le réservoir naturel du sperme prêt à entrer en fonction.

Voici comment arrive cette cruelle stérilité, qui fait le désespoir de tant d'hommes : il est rare que l'homme ne soit pas exposé à contracter une blennorrhagie dans sa jeunesse, c'est du reste une maladie qui court les rues et qu'on gagne avec la plus grande facilité, sans qu'on soit pour cela un coureur d'aventures. Cette maladie n'est rien en elle-même, c'est un écoulement plus ou moins douloureux dont la durée varie avec la virulence du contage et la prédisposition du sujet contaminé.

Neuf fois sur dix, la blennorrhagie passe sans laisser aucune trace, elle n'est comptée

dans l'existence de l'homme que comme péché mignon. En effet, la blennorrhagie ne laisse pas de tares constitutionnelles, mais il est vrai qu'elle ne met pas son possesseur à l'abri d'une récidive, au contraire, on dirait même qu'il possède une plus grande disposition à contracter une nouvelle maladie ; nous ajouterons que nous avons connu nombre de sujets qui l'avaient à l'état permanent, non pas seulement à l'état chronique, ce qui constitue la goutte militaire, mais à l'état aigu, bien aigu, sans se préoccuper davantage de cet écoulement qui semble naturel à certaine nature lymphatique. De là, on le conçoit, une effrayante propagation du mal, pour peu que le contaminé soit quelque peu érotique et changeant dans ses bonnes fortunes.

Mais si la blennorrhagie n'est pas grave en tant que maladie, elle est souvent le point de départ de la stérilité qui nous occupe.

Comme nous n'avons pas à faire ici la monographie de cette maladie, nous n'en décrirons pas les phases et les variétés,

mais il faut qu'on sache ce que c'est que l'orchite, puisque cette affection est à peu près la seule qui cause la stérilité chez l'homme.



XII

DE L'ORCHITE

Un jeune homme bien portant jusqu'alors, très apte à procréer jusque-là, attrape un beau jour une blennorrhagie, vulgairement appelée chaude-pisse ; il s'alarme aussitôt, consulte ses amis d'abord, le pharmacien ensuite, quelquefois un médecin soi-disant spécialiste, dont il trouve l'adresse dans les colonnes Rambuteau et dont la réputation sent son origine ; il se soigne

à la diable, veut aller vite, tarit l'écoulement en deux jours et se trouve satisfait.

Le lendemain, il sent une légère douleur dans l'un des testicules, il n'y prend pas trop garde, il continue à vaquer à ses occupations, heureux d'être débarrassé de son écoulement; le soir, il se sent plus fatigué, la nuit est agitée, le testicule devient plus douloureux, la fièvre s'allume, le testicule gonfle, devient rouge, tuméfié et l'orchite est franchement établie. Il garde le lit, consulte cette fois son médecin qui le soigne de son mieux par les grands bains, les émollients, les dérivatifs, etc. Mais l'inflammation dure de huit à neuf jours avec des douleurs extrêmes, de la fièvre et de l'abattement; tout à coup la scène change, le testicule se dégonfle et passe par toutes les phases d'une terminaison heureuse, mais

c'est un testicule perdu pour toujours quant à ses fonctions, il n'y a pas à se faire la moindre illusion à son sujet.

D'autres fois; les choses ne se passent pas de la même façon : le testicule primitivement malade, semble mieux aller, il vient de céder une partie de son inflammation à son voisin, le premier testicule se guérit pendant que le deuxième prend pour lui tout le processus morbide; l'évolution inflammatoire suit son cours et, après huit jours de maladie tout s'amende et le malade marche vers sa guérison, il s'en félicite, et, pour un peu battrait des mains. Mais ! et c'est ici le cas de dire : « Mais » c'est un homme à la mer, du moins en tant que procréateur. Il peut être rangé dans la catégorie des eunuques; il pourra peut-être encore faire des victimes, mais jamais d'enfants; c'est un homme qui n'est plus à craindre, si ce n'est des jeunes filles qui se marient dans le but le plus louable qu'il soit : celui d'être mère.

Or, avant de passer devant le magistrat

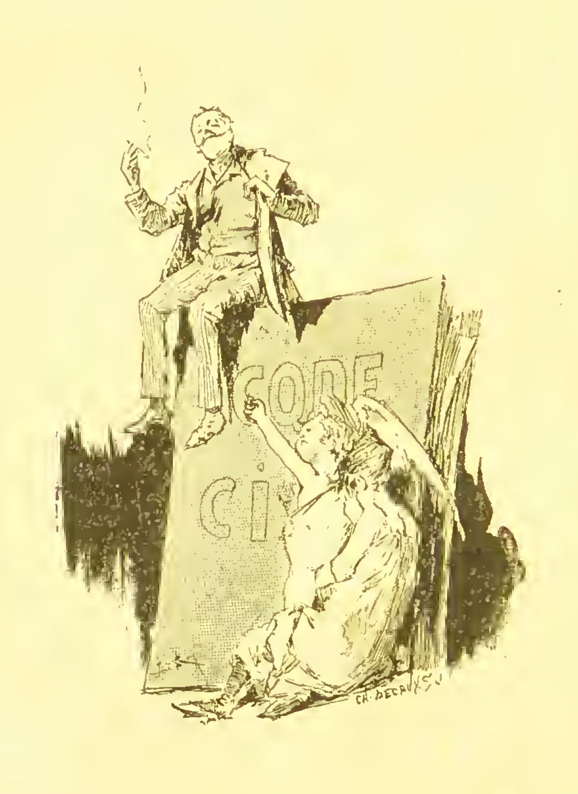
de l'état civil, on demande à l'homme son acte de naissance, le consentement de ses parents, pour peu on lui demanderait un certificat de vaccine, mais jamais on ne lui demande un certificat constatant qu'il jouit de la plénitude des attributs de son sexe ; et, comme le nombre de ces castrats est dans la proportion de un sur dix, il en résulte qu'une jeune fille sur dix est trompée sur la qualité de l'époux qu'elle prend. Cela nous semble monstrueux, alors qu'il serait si facile d'éviter ces désagréables surprises, d'autant plus que ces réformés du mariage se consoleraient facilement de leur échec par la plus-value qu'ils recontreraient sur la place, à titre de consolateurs inoffensifs.

Voilà donc une jeune fille qui croit, d'après la coupe des vêtements de son futur, qu'elle va se marier à un homme, et qui ne trouve..... qu'un postulant à la chapelle Sixtine.

Et ce cas n'est pas inscrit dans le Code ! il n'est pas reconnu comme vice rédhibi-

toire ! il n'est pas une cause de divorce immédiat !

C'est à croire que les hommes ont fait les lois à leur seul profit.



XIII

DES AUTRES ACCIDENTS CAUSANT LA STÉRILITÉ CHEZ L'HOMME

Il faut bien qu'on sache que si l'orchite est une cause de stérilité acquise et qui dépend de la conduite de l'homme, il est d'autres causes qui ne dépendent pas de sa volonté; il en est victime, c'est tout.

La plus fréquente de ces affections est la cryptorchidie ou absence complète de testicules, soit que ceux-ci manquent complètement et qu'on n'en trouve aucune trace, même dans l'abdomen (anorchidie), soit qu'ils se soient arrêtés dans leur descente ou leur évolution et qu'on les retrouve dans le ventre ou dans le canal inguinal.

Dans tous les cas, il y a stérilité dès que les testicules ne sont pas à leur place dans

le scrotum ; l'organe alors est mou, flasque, dégénéré et ne possède aucun spermatozoaire ; ce sont des rudiments d'organe montrant l'intention mais non le fait de faire un homme.

Un seul testicule peut rester en route et l'autre descendre dans le scrotum, dans ce cas, le testicule descendu peut suffire et même prendre de telles proportions qu'il compense l'autre ; mais, souvent, celui qui n'a qu'un testicule (monorchidie) n'a pas la consolation des borgnes, il est bel et bien stérile malgré la présence d'un volumineux testicule qui promettait cependant une belle compensation par son volume.

D'autres fois, on trouve deux testicules parfaitement à leur place, mais ils sont si petits, si rudimentaires qu'ils sont sans aucune valeur (atrophie) ; ils ne sont là qu'à titre d'ornementation délicate et mièvre. Cela peut suffire en architecture mais non pas en construction.

Enfin, il existe des cas où les testicules sont d'un volume normal, mais complète-

ment privés de leurs fonctions; l'épithélium génital est frappé de déchéance et ne fabrique pas de spermatozoaires; ce sont des armes défensives contre la malignité publique, jamais elles ne deviennent offensives pour le public féminin; l'ornementation est complète, mais ce n'est qu'un trompe-l'œil.



Une autre catégorie d'éclopés, génitalement parlant, est celle qui concerne tous ces pauvres diables qui sont atteints d'hypospadisme, c'est-à-dire qui sont percés de travers et n'urinent pas comme tout le monde; tantôt le méat urinaire s'ouvre à un centimètre

de l'extrémité de la verge, tantôt il s'ouvre entre les deux testicules; dans ce cas, ils sont obligés de s'accroupir pour vider leur vessie ou n'osent entrer dans un urinoir public qu'armés d'une gouttière en caoutchouc qu'ils portent précieusement sur eux comme un étui à lunettes; c'est assez mal commode pour uriner, mais c'est tout à fait désobligeant pour remplir ses devoirs conjugaux.

Les hypospades sont la plupart du temps des victimes nées d'une aberration de la nature, c'est ce qu'on peut appeler « le bec-de-lièvre » de la verge, on ne montre pas ses dents, il est vrai, mais on urine sur ses bottes, ce qui ne vaut guère mieux assurément.

Ces vices de conformation sont encore assez fréquents, cependant on peut devenir hypospade sans l'être de naissance. Il suffit d'avoir un furoncle sur le trajet du canal pour qu'il se forme une fistule intéressant toute la peau et le tissu cellulaire qui forme le plancher du canal urinaire; et, lorsque la

fistule est établie, on a beaucoup de chances de la garder.

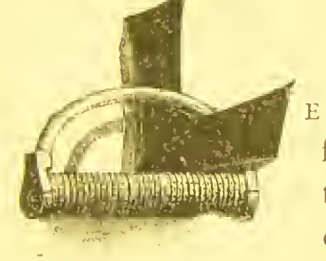
Il existe évidemment d'autres anomalies des organes génitaux apportant des troubles ou des obstacles dans l'émission de la semence, mais décrire toutes ces infirmités nous répugne et celles-ci sortent, du reste, de notre cadre. Nous renvoyons nos lecteurs aux divers traités de tératologie.

QUATRIÈME PARTIE

STÉRILITÉ CONSTITUTIONNELLE

I

DES TEMPÉRAMENTS



E corps humain est formé de trente-quatre tissus différents, chacun d'eux a un caractère propre qui le différencie du voisin ; la proportion de ces tissus entre eux varie à l'infini, d'où il résulte des combinaisons sans fin.

Qu'on se figure par la pensée, un cadenas à secret, formé de 34 viroles différentes, chacune de celles-ci ayant un nombre consi-

dérable de chiffres, dont chaque molécule du corps humain représenterait les unités ; on aura ainsi une idée du nombre incalculable de combinaisons qu'on peut s'ingénier à faire ; les grains de sable de la mer seraient, certes, moins nombreux.

Par cette image, on conçoit la diversité des êtres, on pressent la différence des natures, on entrevoit la multiplicité des tempéraments, la variabilité des constitutions, la différence des caractères.

On sait que dans une forêt, il n'existe pas deux feuilles qui soient absolument semblables ; il n'existe pas non plus dans le monde entier deux êtres qui soient identiquement les mêmes, chacun est différencié de son voisin par des atomes en plus ou en moins.

La personnalité est faite d'un assemblage de chiffres moléculaires ; et le tempérament n'est que la synthèse d'éléments groupés dont la résultante fait l'individu.

L'élaboration de l'enfant n'est en dernière analyse que la confection d'un ragoût : tant de sel, tant de poivre, tant d'épices, etc. ;

c'est, en un mot, de la cuisine bourgeoise au premier chef.

Si nous parlons ici des tempéraments,



c'est que ceux-ci jouent un rôle marqué dans cette cuisine qu'on fait à deux : trop d'épices d'un côté, un manque de sel de l'autre, ne font pas toujours l'affaire du plat qu'on mitonne. Les ardeurs sont souvent des coups de feu qui font brûler le rôti ; par contre l'indifférence est un réfrigérant qui fait parfois tourner la sauce. Il faut un juste

milieu en tout, les extrêmes n'ont jamais rien fait de bon.

Ne sait-on pas que les hystériques sont stériles ? les frigides impuissants ?

Il existe une loi physique qui dit : « Les contraires s'attirent, les semblables se repoussent. » Cela n'est pas seulement vrai pour l'électricité, c'est vrai pour toutes choses : deux tempéraments ardents n'ont jamais pu engendrer quoi que ce soit, pas plus que deux indifférents. Un enfant ne sort pas plus d'un éclair que d'un morceau de glace ; la bonne cuisine n'est souvent qu'une affaire de température.

Donc ! jeunes ménages qui n'avez pas d'enfants réfléchissez, d'abord à la besogne que vous faites ; demandez-vous, alors que vous avez d'excellents œufs frais, une huile d'olive irréprochable, pourquoi votre mayonnaise tourne toujours ! Je me sers à dessein de cette image qui rend bien ma pensée, car survient un troisième larron qui réussit votre sauce à merveille, et Dieu sait ! souvent l'huile est de qualité bien inférieure !...

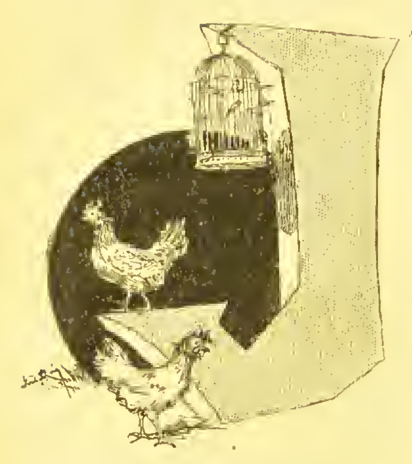
Ici encore, c'est une affaire de température aidée d'un tour de main.

On me dira que le plus bête des Auvergnats réussit parfaitement sa cuisine ; j'en conviens volontiers, mais comme ce n'est pas avec son esprit qu'on fait des enfants, il faut chercher ailleurs la cause de notre insuccès ; ce n'est quelquefois qu'une affaire d'orientation de la lune.



II

INFLUENCE DES RACES



J'AIME beaucoup les animaux et je me rappelle que, lorsque j'étais à la campagne, je mettais tous mes soins dans l'élevage de ceux-ci.

Or, mes goûts, mes inclinations m'ont toujours porté vers le beau, je n'aime pas ce qui est commun, je suis artiste par tempérament; je me passe volontiers des choses lorsque je ne puis pas y mettre le prix, mais lorsque j'achète, je veux qu'on me

donne ce qu'il y a de mieux dans la maison.

Si je fais cette profession de foi, c'est moins pour en tirer vanité que pour vous exposer l'allégorie suivante :

Je m'étais procuré à prix d'or de superbes poules au plumage argenté avec collerette et huppes noires, les pattes étaient roses et les ongles nacrés ; c'était, en un mot des poules de race à deux louis la pièce. J'avais aussi deux superbes serins hollandais qui faisaient l'admiration de mon voisinage : on m'en retenait des petits.

Amère dérision du sort ! mes poules ne pondaient pas, mes serins ne chantaient pas Sur ma plainte au marchand, celui-ci me répondit : « On ne peut pas tout avoir, monsieur, vous avez le plumage, vous n'aurez pas le ramage. » J'avais, en effet, de fort belles poules, mais je ne mangeais pas d'œufs ; j'avais de forts beaux serins, mais ils ne couvaient pas ou pondaient des œufs clairs. En un mot, j'avais la satisfaction des yeux, rarement autre chose.

Depuis lors, devenu par expérience plus pratique, je n'ai que des poules de ferme au plumage rouillé... mais elles pondent; je n'ai que de vulgaires canaris jaunes, mais ils chantent et font des petits. Tout ce peuple de gueux pullule à vous en faire perdre la tête, il sort des couvées de partout, je mange œufs et poulets, je donne des oiseaux à qui en veut, et il m'en reste toujours !



Consolez-vous, lectrices distinguées, belles âmes de haute lignée, nobles dames au cœur sensible, vous êtes de la race des fées,

vous ensorcelez, mais vous ne pondez pas souvent, ou si vous pondez, vos œufs sont clairs comme vos jolis yeux, ils sont frais mais n'éclosent pas.

Consolez-vous aussi, chers lecteurs qui descendez des Croisés, l'origine de votre race remonte trop haut pour qu'elle ne s'éteigne pas : les vieilles souches ne donnent plus que de grêle rameaux ; les troncs recouverts par les siècles ne donnent plus que de la mousse ; consolez-vous, car on dit qu'au jeu de l'amour un muletier vaut trois rois.

Consolez-vous aussi, ô vous ! les hommes de génie ! pendant que vous avez l'esprit dans les nuées, pendant que vous créez de sublimes et grandes choses, pendant que vous peuplez la terre de vos chefs-d'œuvre, votre semence s'atrophie ; votre épithélium cérébrale donne de trop beaux échantillons de vous-même pour que votre épithélium génital fournisse sa part. Pendant que le flambeau de votre esprit éclaire le monde, la modeste flamme de votre... matière s'éteint.

Si les gens d'esprit supérieur ne se multiplient pas entre eux, qu'ils se consolent, car l'espèce humaine n'a aucune tendance à devenir meilleure par des à-coups ; les arbres géants donnent trop d'ombre autour d'eux pour qu'il y pousse même des pygmées.

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois
Et que les grands esprits, d'ailleurs très estimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs semblables.

(DESTOUCHES.)



III

LIMITES D'AGE



Il est certain que pendant toute la période menstruelle la femme peut avoir des enfants en raison de cet adage qui dit que : « Tout arbre qui porte des fleurs doit porter des fruits. » Mais tous les jours, dans nos jardins, nous avons sous les yeux l'exemple du contraire; sur quelques vieux arbres aimés, les fleurs apparaissent encore, saluant le printemps de leurs corolles parfumées,

mais, hélas! à la moindre brise du matin les fleurs s'étiolent, tombent, ne laissant après elles aucun fruit sur la tige; c'est un dernier adieu que nos vieux arbres nous adressent, c'est le baiser du départ, c'est le chant du cygne.

La femme rayonne de toute sa vigueur de dix-huit à trente ans; c'est pendant cette période de douze ans qu'elle rapporte ses plus beaux fruits, quelquefois même en dépit de la bise et des gelées; malgré vents et marées, elle enfante et porte ses fruits à maturité. Mais viennent ces fils d'argent qui émaillent ses beaux cheveux d'un si triste présage, et bientôt son aptitude à la maternité diminue pour s'éteindre, malgré les fleurs qu'elle montre encore, comme un dernier témoignage de sa jeunesse qui passe, de son sexe qui s'envole à tire-d'aile.

Est-ce à dire qu'il faille renoncer à la maternité après trente ans? Non certes! Nous avons de trop nombreux exemples tous les jours de l'aptitude qu'ont les femmes de nous donner de beaux et de vigou-

reux enfants après cet âge; on dirait même que ces fruits tardifs sont plus parfaits, plus complets, plus mûrs en venant au monde, et par cela même, plus aptes à saisir, à comprendre, à s'assimiler les connaissances générales de la vie.

Mais il est des limites qu'on ne saurait dépasser; il arrive que l'enfant vient au monde tellement âgé, tellement raisonnable, qu'on a des envies de le saluer du mot de Proud'hon : « Si jeune et déjà fils de ministre. » Il faut que toute chose vienne à son temps, les fruits tardifs ne se gardent pas.

Or, on vient parfois nous demander l'impossible, l'on vient souvent nous consulter après quinze ans de ménage, la femme a quelquefois dépassé la quarantaine et l'on désire avoir des enfants.

Pouvons-nous raisonnablement accepter une telle mission? Devons-nous seulement essayer une tentative?

Nous savons bien que la nature répond parfois d'une façon remarquable à qui sait l'aider, mais pouvons-nous faire des miracles?

La situation est celle-ci : si la femme n'est pas devenue mère entre dix-huit et trente ans, c'est que des causes génitales s'opposaient à la maternité. Après trente ans, ces causes ne peuvent que s'aggraver par la chronicité, car il n'en est pas qui s'amendent en vieillissant; en outre, l'aptitude à la maternité décroît en raison directe de l'âge. Donc, il résulte ceci pour le médecin : il est aux prises avec une double difficulté, combattre la cause première d'abord, lutter ensuite contre l'inaptitude qui augmente chaque jour. Il est même à remarquer qu'on lui donne d'autant moins de temps qu'on est plus pressé ; on sent les années s'envoler à tire-d'aile, et les jours de retard semblent de longs mois pour ceux qui espèrent.

Devons-nous donc fixer une limite d'âge absolue et décréter qu'au delà, il faut, comme aux portes de l'enfer, abandonner l'espérance ?

Nous ne le croyons pas, mais du moins, nous devons prévenir nos clients des échecs

possibles et même probables ; ceux-ci sont même d'autant plus à craindre qu'on s'éloigne de trente ans et qu'on se rapproche de quarante. Au delà de cet âge, il faut rarement espérer, car c'est semer dans une terre refroidie où rien ne pousse.

Nous devons ajouter qu'il est cependant des femmes jeunes encore après trente-cinq ans et qui ont conservé toutes leurs aptitudes créatrices ; ce sont celles surtout qui se sont réglées tard et qui n'ont jamais été fatiguées par des abus génitaux ; celles-là sont, pour ainsi dire, vierges encore ; le terrain n'a pas été épuisé ; l'ovaire est encore dans toute son activité de ponte. Celles-là doivent encore espérer ; bien plus, elles doivent même espérer.

Mais à côté de ces femmes merveilleusement conservées à quarante ans et plus, combien n'en voit-on pas d'usées à vingt-cinq ! La ponte des ovules s'est faite chez elles par zone, par groupe, l'ovaire est flétri, ratatiné, atrophié, vidé, alors qu'elles ont encore la jeunesse des yeux, la fraîcheur du

teint. On pourrait dire que ces femmes ont deux pôles : l'un qui a été constamment exposé au soleil brûlant des tropiques où la maturité des fruits s'est hâtée, alors que l'autre pôle est resté dans les glaces sibériennes avec toute sa fraîcheur et son arrêt de développement.

Telle femme a cinquante ans par le bas, alors qu'elle n'en a que vingt par la tête. Ne voyons-nous pas, nous autres médecins, de ces femmes finies d'un côté, alors qu'elles commencent à peine de l'autre ? Chez celles-là, la maternité leur est invariablement refusée.

Quant à l'homme, il n'est pour lui aucune limite d'âge, il a le privilège de n'avoir, génitalement parlant, que l'âge qu'il paraît ; son énergie extérieure est le meilleur criterium de sa puissance procréatrice, et pour peu qu'il ne gaspille pas ses forces à tous les vents, il est apte à se perpétuer dans de bonnes conditions pendant fort longtemps.

Nous devons dire cependant que ses apti-

titudes diminuent sensiblement après cinquante ans, et, à ce sujet, citons sans commentaire le mot de Dubois à Napoléon Ier qui, à propos de ses généraux qu'il voulait marier, lui demandait : « Eh bien ! Dubois ! Est-ce qu'à cinquante ans, un homme peut encore avoir des enfants ? — Certainement, sire ! — Et à soixante ans ? — Quelquefois ! — Et à soixante-dix ? — Oh ! toujours ! »



IV

DES CONTRASTES



ontraria contrariis curantur. C'est, en effet, une loi naturelle et bien humaine que celle-ci ; nous aimons les contrastes, c'est pour eux que nous vivons, c'est par eux que nous mourons.

Toute lumière appelle une ombre, toute teinte demande sa couleur complémentaire : l'une fait valoir l'autre, et la puissance du coloris est d'autant plus grande que le

contraste entre les deux tons est plus grand.

Les bruns aiment les blondes, les grands aiment les petits, les vieux aiment les jeunes ; les gens supérieurs aiment à s'entourer de sots ; les jolies têtes adorent les monstres ; les gras recherchent les maigres, les causeurs ceux qui écoutent ; les forts aiment les faibles, les puissants aiment les humbles et le loup la brebis.

Et qu'on remarque bien que la réciproque existe toujours, la brebis peut être exceptée, et encore... !

Nous passerions en revue toute la gamme des qualificatifs que nous trouverions toujours la vérité de cette maxime. D'où il résulte que le meilleur condiment de l'amour, c'est le contraste.

Les conditions et qualités moyennes seules sont aptes à se satisfaire mutuellement.

Que pouvons-nous tirer de cette loi d'affinité des constrastes au point de vue de la fécondation ?

C'est que les races ont peu de propension à sortir de leur type régulier. Arrive-t-on

par des croisements à forcer la main à la nature en produisant des variétés plus ou moins éloignées du type primitif, qu'aussitôt, progressivement, insensiblement, les variétés créées disparaissent et reprennent les caractères du type commun en se rapprochant de plus en plus de celui-ci.

Il y a là une loi d'atavisme bien connue et contre laquelle nous ne pouvons que nous incliner.

Nous avons même remarqué que plus on s'éloignait du type commun, plus grandes étaient les chances de stérilité : l'homme trop grand ne se reproduit pas, le géant est stérile, le nain l'est aussi. Dans un même ordre d'idées, tout ce qui s'éloigne du juste milieu, soit par l'âge, la couleur, la santé, la forme, la constitution, l'esprit même a moins de chances de se reproduire si on ne recherche pas le contraste.

Si nous aimons le contraste, c'est par une loi naturelle ; nous voulons instinctivement nous rapprocher du type régulier de notre race en procréant un être mixte, cor-

rigeant ainsi nos excès par les excès con traires.

Sommes-nous trop grand, nous aimons à prendre une femme trop petite de façon à ramener la taille à son état normal; c'est instinctif; nous la prendrons d'autant plus petite et plus délicate que nous serons plus grand et plus robuste; c'est ce qu'on peut nommer l'affinité des contrastes. Et, quelle que soit l'exagération qui nous concerne, qu'il s'agisse de la couleur de nos cheveux, de notre âge, de notre constitution, de nos défauts, nous cherchons toujours à nous corriger par le croisement des qualités contraires.

L'homme âgé qui veut sûrement se reproduire ne le pourra qu'autant qu'il prendra une très jeune femme; on dirait même que la semence endormie du vieillard ne se réveille qu'au contact d'une jeune chair.

Nous croyons même que la réciproque existe et que toute femme mûre ne devient absolument mère qu'à la condition de prendre un jeune époux; la vigueur de la

semence triomphe ici du terrain refroidi.

Nous ne voulons cependant pas prêcher ici en faveur de l'immoralité de ces unions, qu'on dit mal assorties, car nous ne faisons que constater une loi des contraires qui existe; et, lorsque, pour des raisons de famille, de nom ou de fortune, on tient à avoir des enfants, il est bon, tout au moins, qu'on sache quelles sont les meilleures conditions qu'on doive rechercher pour les obtenir.



V

LOIS DE REPRODUCTION

1° Plus un être occupe le bas de l'échelle animale, plus il est apte à se multiplier.

2° Dans une même espèce, plus la misère est grande, plus elle produit.

3° La quantité des produits est en raison inverse de leur qualité.

4° Plus grande est la natalité d'un pays, plus courte est sa longévité moyenne.

5° Si dans un individu on ne considère que les cellules, plus celles-ci seront nobles, moins elles se reproduiront.

6° Toute dépense cérébrale enlève dix fois son équivalent de dépenses génitales.

Si ces lois n'ont jamais été formulées, elles sont cependant bien connues de tout le monde. Depuis longtemps les statistiques démontrent clairement que plus un pays est pauvre, plus il est peuplé et plus il fournit de sujets à l'émigration; tels sont l'Irlande, l'Italie et l'Allemagne.

Si nous prenons la ville de Paris pour exemple, nous trouvons dans les trois arrondissements suivants, VIIIe, Xe et XVIIIe, qui représentent assez bien les trois classes de la société, une natalité inversement proportionnelle à sa richesse :

VIIIe arr. Quartier riche : rapport des naissances aux mariages, 1,9.

Xe arr. Quartier bourgeois : rapport des naissances aux mariages, 4,1.

XVIIIe arr. Quartier pauvre : rapport des naissances aux mariages, 6,5.

D'où l'on est en droit de conclure que plus la misère est grande, plus la population est prolifique.

On invoquera peut-être d'autres raisons que la misère; on dira que si les riches n'ont pas d'enfants, c'est qu'ils n'en veulent pas et qu'ils font tout ce qu'il faut pour n'en pas avoir, tandis que l'ouvrier va carrément au but et ne triche jamais.

Nous autres médecins, nous savons le contraire; nous ne rencontrons la stérilité que dans les classes riches, nous savons tous les efforts qui sont faits de ce côté pour obtenir des enfants. Nous savons aussi que le plus grand nombre des ouvriers mariés sont Malthusiens et font tout ce qu'ils peuvent pour ne pas augmenter leurs charges; ils ont cependant des enfants, malgré les précautions les mieux prises. D'où il faut conclure que c'est une affaire de terrain. Ne voyons-nous pas, en culture, les horticulteurs rendre les fleurs stériles par l'engrais? ils transforment à volonté les étamines et les pistils en pétales; les fleurs deviennent

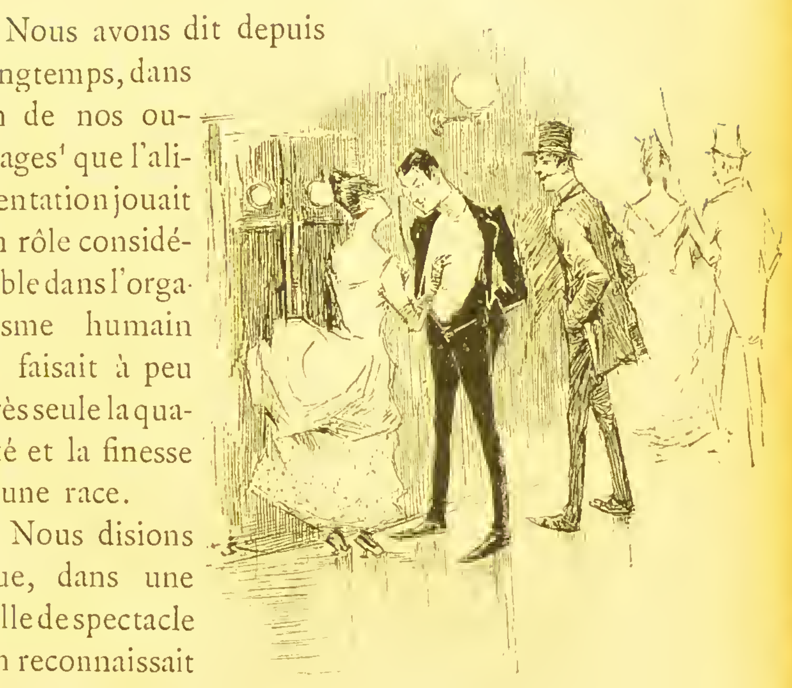
doubles, c'est vrai, mais aux dépens de leur reproduction. Veut-on leur redonner leur fécondité ? il suffit de les remettre en pleine terre : livrées à elles-mêmes, les corolles disparaissent, mais étamines et pistils reprennent leurs fonctions.

La vache normande devient stérile au milieu des gras pâturages de sa Normandie où elle engraisse ; la vache bretonne, au contraire, produit beaucoup, alors qu'elle n'a qu'une maigre nourriture au milieu des landes incultes de sa Bretagne. D'où nous devons conclure que le genre d'alimentation peut avoir une grande influence sur la stérilité et que nous devons quelques conseils à ce sujet.



VI

DU RÉGIME ALIMENTAIRE



Nous avons dit depuis longtemps, dans un de nos ouvrages[1] que l'alimentation jouait un rôle considérable dans l'organisme humain et faisait à peu près seule la qualité et la finesse d'une race.

Nous disions que, dans une salle de spectacle on reconnaissait

[1] *Le Magnétisme à la recherche d'une position sociale*, 1886. Dentu, éditeur.

12.

parfaitement ceux qui étaient à leur place de ceux qui, par faveur, avaient obtenu un billet, les plaçant momentanément en dehors de leur sphère sociale. En effet, en dehors de l'élégance du costume, en dehors des manières distinguées que donne l'habitude du monde, il est une nuance du teint, une finesse de chair qui font qu'on reconnaît au premier coup d'œil un gentilhomme chez lui, d'un lourdaud en rupture de boutique.

En effet, nous pourrions, à ce sujet, formuler la loi suivante : Les matériaux de construction ne peuvent bâtir des édifices solides qu'en raison directe de leur résistance.

Or, toute substance alimentaire de choix ne l'est pas seulement par le coup d'œil et la saveur, elle l'est aussi par ses qualités de résistance et de durée. De là, des réparations durables, des entretiens sérieux, des fortifiants qui résistent aux attaques du temps ; d'où il résulte : une constitution plus solide, quoique plus fine ; une énergie plus grande, quoique de forme plus délicate ; une longévité plus étendue, malgré les orages qui

assaillent la vie de l'homme du monde.

Nous avons dit dans le précédent chapitre que la quantité des produits était en raison inverse de leur qualité. En effet, si les riches se reproduisent moins, ils ont, en revanche, une longévité plus grande : la moyenne de la vie est de quarante-sept ans pour la riche Normandie, alors qu'elle n'est que de trente ans pour la pauvre Bretagne.

D'où il suit que si l'homme du monde fait moins d'enfants, il a plus de chances de les conserver, car, outre que ceux-ci procèdent de matériaux plus résistants, ils ont encore l'hygiène pour les préserver et une saine nourriture pour les développer.

On entrevoit d'ici le rôle que joue l'alimentation de choix dans la reproduction : elle diminue la quantité, alors qu'elle donne la qualité et la résistance. Il s'ensuit que si la stérilité a pour seule cause un régime alimentaire trop riche, il faut réformer celui-ci ou le modifier dans sa quantité tout au moins ; il faut sortir de table avec la faim et prendre un exercice salutaire ; en



un mot, suivre l'avis donné par le professeur Behier à l'un de ses riches clients qui se plaignait de son embonpoint :

« Vivez avec trois francs, monsieur le marquis, mais gagnez-les. »

Si l'on veut se rendre compte de l'influence de la nourriture sur la reproduction, qu'on prenne douze lapins, qu'on en mette six dans une cage et six dans une autre ; qu'on nourrisse les six premiers à profusion avec de l'avoine, du pain, du son, des pommes de terre et les herbes qu'ils aiment ;



qu'on nourrisse les six autres avec parcimonie, on verra, après six mois de ce régime, que les premiers lapins ne se reproduisent plus, alors que les derniers pullulent à faire craquer la cage.

Comment expliquer cette influence de la nutrition ?

Nous pensons que c'est une affaire de saturation. Mettez un peu de sel dans un verre d'eau, il se dissoudra ; mettez-en beaucoup, l'excès se précipitera au fond du verre sans se dissoudre.

Alimentez une femme jusqu'à saturation, elle sera sans appétit, sans désir, sans soif charnelle ; elle sera saturée de partout, aucun point de son économie n'appellera à son secours ; cette femme n'aura aucune tendance à s'assimiler des cellules étrangères, sa nature les repoussera par instinct, quelle que soit la voie qu'on choisisse pour lui offrir cette assimilation ; en un mot, il n'y a pas d'endosmose pour cause de saturation.

Si nous prenons, au contraire, une malheureuse dont la misère physiologique est

manifeste, elle absorbera comme une éponge sèche tout ce qu'on lui présentera : qu'on lui frictionne la peau avec un corps gras, qu'on lui donne un lavement alimentaire, qu'on lui donne une nourriture grossière, peu importe, tout s'assimilera, tout fera corps avec elle, et, si vous lui faites la charité d'une cellule spermatique, elle la recevra comme une manne céleste et l'assimilera.

C'est ainsi que se font les enfants chez les malheureux : il y a toujours place pour un repas fût-il offert par des voies détournées.



VII

DE L'OBÉSITÉ



D'APRÈS ce que nous venons de dire, on conçoit le mécanisme de la stérilité : l'économie n'a aucune tendance à s'assimiler quoi que ce soit ; la richesse des tissus est trop grande pour qu'elle profite d'une aumône, surtout lorsqu'elle est offerte par les voies détournées d'une assimilation normale.

Mais ce n'est ici qu'une affaire d'indifférence physiologique. On peut encore saisir un moment propice d'appétit pour que l'of-

frande soit la bienvenue ; le corps a des crises de désassimilation dont on peut profiter, une maladie passagère, une simple indisposition suffisent quelquefois pour redonner à la femme toute son aptitude à concevoir. On voit chaque jour de ces grossesses survenir après une maladie dont la diète d'une part et la désassimilation de l'autre ont fait tous les frais de traitement.

Or, ici la nature nous montre la voie à suivre pour obtenir un succès ; c'est à nous à l'aider dans le même sens ; nous ne pouvons pas, il est vrai, provoquer impunément la maladie ; mais puisque nous savons ce qui se passe dans l'économie au moment de cette crise, nous pouvons provoquer artificiellement la diète et hâter la désassimilation par des prescriptions dont nous avons les recettes et dont nous reparlerons au chapitre *Traitement*.

Il est un autre état constitutionnel beaucoup plus grave que la saturation simple : nous voulons parler de la sursaturation graisseuse qui conduit à l'obésité. Ici, ce

n'est plus seulement de l'indifférence physiologique qu'il s'agit, il y a là une inaptitude complète d'assimilation par la voie externe; la graisse envahit tous les tissus, les recouvre d'une couche isolante sur laquelle rien ne se greffe; l'ovaire est recouvert d'un panicule graisseux qui l'étouffe, ses fonctions physiologiques sont ralenties ou abolies; l'ovule lui-même est infiltré dans ses enveloppes, il n'envoie plus ses prolongements en doigt de gant au-devant du spermatozoaire et celui-ci ne peut plus l'entamer par son éperon; c'est une cible où tous les dards s'émoussent et rebondissent.

L'obésité pourrait donc trouver sa place dans la stérilité mécanique, car en dehors de l'ovaire ou de l'ovule, tous les organes génitaux sont plus ou moins infiltrés, déplacés dans leurs rapports; l'utérus est perdu au milieu du bassin, car ce n'est plus avec un spéculum ordinaire qu'on peut l'atteindre, il faut un verre de lampe de grande taille pour y parvenir, et l'on se demande ce que peut bien faire le mari en pareille

occurrence, car il ne suffit pas qu'il ait de la bonne volonté, il faut encore qu'il ait des arguments à longue portée, et pour peu que le mari soit obèse lui-même, on voit d'ici la triste figure que ces organes peuvent faire lorsqu'ils sont mis en rapport. Cela devient de l'amour platonique au premier chef, et, entre mari et femme, il faudrait, pour le moins un téléphone pour se transmettre des politesses.

Nous devons dire cependant que l'obésité n'est pas un obstacle absolu de stérilité, car nous connaissons, dans notre clientèle deux cas pour le moins où l'obésité est à ce point développée, que c'est à croire qu'on a soufflé de la baudruche à pleine peau, tellement celle-ci est luisante et tendue : malgré cela, elles ont pu concevoir et nourrir, l'une trois, l'autre cinq enfants dans d'excellentes conditions. Mais, vraiment, nous ne nous expliquons pas comment les choses ont pu se passer ; il faut croire qu'il y a des grâces d'état et des accommodements, même avec l'impossible.

Je ne sais vraiment lequel complimenter le plus de la femme qui conçoit dans un tel état de graisse ou du mari qui ensemence un tel terrain ; c'est à se faire offrir le prix Montyon pour cause de dévouement.

VIII

DE LA MAIGREUR



ous avons dit que toute chose exagérée n'avait aucune tendance à se reproduire; l'extrême maigreur ne fait pas exception, surtout si cette maigreur ne provient pas d'un défaut alimentaire, car dans ce cas, l'aptitude à la reproduction existe et se trouve même exagérée. Mais nous voulons parler de cette maigreur constitutionnelle qui résiste à tous les régimes les mieux compris.

On rencontre, en effet, dans les deux

sexes, de ces êtres parcheminés qui boivent, mangent et fonctionnent dans d'excellentes conditions et qui n'en restent pas moins toute leur vie à l'état de vieux cuir.

Sur de telles natures, rien ne prend, tout glisse, tout passe sans laisser de traces.

Pour ces êtres desséchés, les sucs de la digestion sont encore des éléments trop figurés pour être absorbés, rien ne pénètre dans leurs membranes filtrantes, tout glisse sur l'intestin sans entrer dans l'économie et les rares éléments très fluides, très subtils qui passent, sont brûlés sur place sans profit pour la masse. Aussi, ces natures exceptionnelles se créent pour ainsi dire d'autres lois d'assimilation que le commun des mortels : les poumons, la peau acquièrent d'autres fonctions, qui permettent la vie ; le tout marche, fonctionne, plie et ne se rompt pas, en vertu de lois providentielles.

On remarque même que ces êtres exceptionnels parviennent à la plus extrême vieillesse sans maladie ; en effet, l'économie

n'est jamais encombrée par des produits de désassimilation, le tissu cellulaire, les muscles se parcheminent et deviennent d'autant plus résistants qu'ils sont plus secs.

On conçoit facilement que la reproduction soit impossible dans de telles conditions ; du reste, les femmes sont peu réglées, elles ne voient que quelques gouttes d'un sang poisseux qui tache à peine le linge ; les ovules eux-mêmes doivent être de vieilles cosses ne renfermant aucune semence ; en renfermeraient-elles qu'aucun spermatozoaire ne pourrait les ouvrir sans être armé d'une dague d'acier bien trempé.

L'homme sec, que nous appellerons l'homme silex, n'a pas plus d'aptitude à se reproduire que la femme ; sa semence est réduite à l'état de colle forte condensé par l'étuve ; les quelques rares spermatozoaires qu'on y voit font tous leurs efforts pour sortir de cette glu sans pouvoir y parvenir, et ceux-ci meurent attachés au rivage qui les a vus naître sans pouvoir franchir le fameux Rubicon.

IX

DE LA TAILLE



OUTES proportions gardées, on a remarqué que les grandes femmes accouchaient plus difficilement que les petites, cela tient surtout à un défaut d'énergie dans leur nature ; on dirait qu'il n'y a qu'une somme déterminée de vigueur pour chaque être, tant pis si les leviers sont éloignés du centre d'action, les effets utiles en sont amoindris d'autant.

Au point de vue de la stérilité, la grande femme a plus d'apathie que la petite ; elle est molle, indifférente, froide ; elle attend le Messie plutôt que d'aller à sa recherche. D'autre part, la route est plus longue de Paris à Versailles que de Paris aux Batignolles ; or, comme la fécondation débute toujours par une course, plus la piste sera longue, plus rares seront les coureurs qui arriveront au but.

Donc ! Hippodrome plus vaste, moins abordable, moins entraînant, course plus longue, obstacles plus nombreux, terrain plus mou, plus glissant, moins bien délimité, plus sujet aux fondrières ; au total un terrain sur lequel les coureurs ont beaucoup de chances de se perdre ou de rester en route.

Voilà pour la grande femme. Quant à la géante, elle ne se reproduit jamais, son hippodrome dépasse la mesure de ce qui est concevable, un coureur, quelque vigoureux qu'il soit, n'atteindrait jamais au but,

il lui faudrait une locomotive pour en faire le tour et encore faudrait-il créer des stations.

Quant à l'homme, c'est autre chose ! Un médecin-major qui permute de l'infanterie légère dans la grosse cavalerie reste stupéfait lorsqu'il passe sa première visite de santé ; il commence par essuyer le verre de ses lunettes tellement il voit peu de chose ; il croit à une mystification du premier soldat et lui dit : « C'est tout ce que vous avez à me montrer ? » ; mais s'il passe au deuxième et aux suivants, il voit que c'est toujours le même organe rudimentaire, petit, disproportionné à la taille. Après sa visite, le médecin pourrait formuler cette loi :

« Les organes de la reproduction sont inversement proportionnels à la taille des sujets. Les exceptions à cette règle sont toujours indiquées par l'ampleur du nez. »

N'est-ce pas une excellente preuve de

l'utilité des contrastes que nous donne la nature ? A grande femme, petit homme, et *vice versa*.



X

RÊVERIES SOLITAIRES

Le plus puissant facteur de la stérilité est peut-être encore l'onanisme dans les deux sexes.

Si nous plaçons l'onanisme dans le groupe de la stérilité constitutionnelle, c'est que nous pensons que cette funeste habitude est un puissant modificateur de l'organisme et, comme tel, rentre dans ce groupe. En effet, qu'il s'agisse de l'instruction, des habitudes, des vertus ou des vices, il faut toujours remonter à la jeunesse du sujet pour en reconnaître toute la profondeur. On pourrait même formuler cette loi : les vices ou les vertus ont des racines d'au-

tant plus profondes dans l'organisme que l'époque de leur développement se rapproche le plus de la naissance.

Nous avons dit dans un de nos ouvrages[1] comment les enfants contractaient la funeste habitude de l'onanisme dès l'âge le plus tendre, alors qu'ils n'avaient pas été dépravés par l'exemple ou les conseils de leurs petits camarades; nous disions et nous répétons ici que c'est souvent un manque de propreté des parties génitales qui engendre ce vice honteux.

Les enfants sont souvent atteints d'un prurit local qui les porte à se frotter, à se gratter pour se soustraire très naturellement à la démangeaison ; de là, un chatouillement plus ou moins agréable se manifeste, une habitude s'établit ; celle-ci dégénère bientôt en un vice qu'on peut difficilement réprimer, alors qu'au début il eût suffi de quelques bains ou d'un lavage journalier

[1] *Traité d'hygiène.* Adrien Delahaye et Lecrosnier, éditeurs. Paris, 1880.

pour le faire disparaître, car la matière sébacée est seule cause du prurit.

Chez les fillettes particulièrement, il se développe en raison même de la grande surface des muqueuses, une vulvite, simple d'abord; celle-ci ne tarde pas, si l'on n'y prend garde, à dégénérer en vulvite purulente. Non seulement l'écoulement affaiblit l'enfant, mais encore cette affection acquiert des propriétés virulentes extrêmes, car si l'on examine le pus au microscope, on reconnaît parfaitement la présence du gonococcus. Or, le gonococcus est très contagieux, il l'est dix fois plus que l'acarus de la gale; on conçoit donc combien il est important de traiter ces vulvites purulentes qui peuvent contaminer toute une famille lorsque des soins de propreté ne sont donnés qu'avec une seule et unique éponge.

La vulvite purulente n'est pas seulement dangereuse localement, elle l'est encore par des phénomènes de métastase bien connus; on voit s'établir des rhumatismes

gonorrhéïques qui déterminent des accidents redoutables et de fort longue durée.

Nous venons de sortir bien involontairement de notre sujet, mais nous devions pousser ce cri d'alarme en insistant sur la propreté génitale des enfants ; cela rentre dans le cadre de notre chapitre.

Donc, que l'onanisme soit le fait de la malpropreté ou qu'il soit le fait du libertinage, il devient fatal au point de vue de la stérilité dans les conditions suivantes :

La jeune fille se règle, ses organes se développent, les fonctions ovulaires s'établissent, et l'habitude de la fillette qui n'était alors relativement qu'anodine, prend tout à coup des proportions de gravité telles, que tout son être participe à ces funestes ébranlements, compromettant ainsi sa santé pour toujours.

D'autre part, ses ovules se flétrissent, la ponte en est hâtée et l'ovaire se dessèche.

Vient-on à marier une jeune fille après quelques années d'un semblable régime, que

celle-ci est flétrie, vidée, épuisée et complètement inapte à la maternité.

Quant au jeune homme, le tableau que nous en ferons ne sera pas moins sombre. La facilité qu'il a de se livrer à son vice l'épuise bientôt, sa constitution en est profondément ébranlée, et, si l'épithélium génital fournit encore des spermatozoaires,



la sensibilité spéciale s'émousse, le ressort uréthral s'affaiblit, la spermatorrhée s'établit et la frigidité en devient la conséquence fatale.

Qu'on marie un tel monsieur dans ces conditions, on aura un être veule, sans énergie, lâche, hypocrite, qui remplira peut-être ses devoirs pendant quelques jours, mais, re-

connaissant bientôt que la réalité qu'il tient est loin de valoir le rêve qu'il a eu, reprendra ses habitudes solitaires et coupables à côté de sa femme qui n'aura que la corvée du ménage sans en avoir les bénéfices. Et, alors même que le mari, par raison ou par devoir, voudrait reprendre ses fonctions d'époux il ne le pourra plus, la frigidité sera définitivement son lot et sa punition.

XI

SODÔME ET LESBOS

Il nous en coûte beaucoup de traiter de pareils vices, nous ne voulons même qu'effleurer le sujet sans descendre dans les détails de ce bourbier infect. Qu'il nous suffise de dire ici l'influence qu'ont ces pratiques de honteux libertinage sur la stérilité, seul point de vue qui nous occupe.

Tout homme dépravé, qu'il soit pédéraste ou sodomiste, actif ou passif, est un être dégradé qui n'a qu'une pensée : assouvir sa passion honteuse sans se soucier des lois naturelles. Il en résulte que la femme, pour lui, est un être qui n'existe pas, qui ne lui dit rien, qui est sans charmes, sans saveur, sans stimulant. Or,

comme l'érection est une affaire d'imagination, de griserie cérébrale, il arrive que le malheureux reste dans un état complet de frigidité près de la femme la plus charmante et la plus attrayante.



Plaignons ces misérables névrosés dont les sens génésiques sont frappés de cette aberration et disons de suite que, si ces libertins viennent parfois à se marier dans un but quelconque, ils sont et restent stériles malgré la valeur de leur semence, car si quelquefois, sous l'influence du sou-

venir ou d'une rêverie d'orgie masculine, ils entrent en érection et s'ils veulent alors dans un but légitime se rapprocher de leur femme, ils ne peuvent mener l'acte à bonne fin, tant la réalité les refroidit et fait tomber progressivement l'éclair de leur ardeur.

C'est du reste bien heureux que de pareils monstres ne puissent pas se perpétuer, l'espèce même n'en est pas assez rare.

D'autres névroses doivent aussi rentrer dans le chapitre des causes constitutionnelles de la stérilité. Ces névroses sont : le priapisme et le satyriasisme.

Le priapisme n'est autre chose qu'une érection continuelle, douloureuse, fatigante, déterminée par des oxyures de l'anus, une cystite ou un prurit de l'urèthre ; quelquefois c'est une altération de la prostate ou un simple calcul vésical. Ce qu'il y a de remarquable dans cet état, c'est que le malheureux qui en est atteint n'a aucun désir de rapprochements ; tout acte vénérien lui est pénible, douloureux, énervant ; il n'arrive pas au spasme final ; c'est ainsi qu'il reste stérile.

Quant au satyriasique, c'est autre chose : il a des désirs constants, ceux-ci restent inassouvis quel que soit le nombre des rapports qu'il a; et, chose particulièrement remarquable, il ne se fatigue pas, il ne détruit pas sa santé physique, le moral seul est atteint; il arrive progressivement à la folie après avoir tué, sous ses lubriques transports, trois ou quatre femmes légitimes, sans compter la monnaie courante des voisines ; c'est ce qu'on nomme vulgairement un *Barbe-Bleue* en chambre; il tue, mais ne produit pas.

Voici maintenant le tableau un peu moins sombre de la Lesbienne. Si son vice n'est pas moins contre nature, il est tout au moins plus excusable. D'après nos mœurs, la femme doit rester sinon chaste, du moins sage jusqu'à son mariage; toute faute commise peut avoir pour elle les plus graves conséquences; aussi se garde-t-elle d'en commettre, à moins que Cupidon ne soit bien tentant et qu'il promette d'être peu compromettant pour l'avenir.

Or, Cupidon ne tient pas toujours ce

qu'il promet, il empoisonne quelquefois ses flèches d'une rosée que l'on ne trouve pas dans les bois, d'où il résulte des piqûres très préjudiciables à la bonne réputation des jeunes filles; de là une méfiance légitime à son endroit.

Pour obvier à ce danger, la jeune fille qui n'est pas plus en bois que les jeunes gens de son âge, rêve de plaisirs permis.

Est-elle blonde? elle s'éprend volontiers d'une amie brune dont le duvet lui rappelle le sexe fort. Est-elle brune? elle recherche la grâce vaporeuse de la blonde qui représente à ses yeux le sexe délicat et frêle de la poupée. Ce sont d'abord des caresses innocentes qui ne dépassent pas la nuque, on s'embrasse bientôt à pleine bouche avec des

frissonnements qui vous secouent la moelle; et, si imprudemment ces deux amies viennent à partager le même lit, ce qui arrive souvent pendant les vacances, il en résulte bientôt de voluptueux transports et des satisfactions génésiques qui passeront bientôt en habitudes.

Ce qu'il y a de remarquable et de particulièrement dangereux dans ces rapports entre Lesbiennes, c'est que la volupté est tellement développée chez elles que, lorsqu'elles arrivent au mariage, elles retrouvent rarement près du mari les éblouissants transports qu'elles ont eus jeunes filles; il en résulte des désappointements et des désillusions dont l'époux supporte inévitablement les contre-coups. *Mlle Giraud, ma femme*, n'est pas une rêverie de poète, c'est bel et bien une réalité vivante en chair et en os qu'on rencontre trop souvent dans les sentiers du mariage.

Avec de telles passions désordonnées, une femme est bientôt usée au point de vue de l'ovulation, et, si elle se marie dans ces

conditions, il est fort rare qu'elle devienne mère, car ce n'est pas le mari qui décroche les œufs quand il en reste encore, c'est l'amie.

CINQUIÈME PARTIE

TRAITEMENT

I

ÉTAT GÉNÉRAL DE LA SANTÉ

Les êtres les plus épouvantablement malades peuvent avoir des enfants, la santé générale n'ayant rien à faire avec le degré d'aptitude à la procréation.

On voit chaque jour des phtisiques à la dernière période engendrer des enfants alors même que mari et femme sont tous deux fort malades. Il en est de même pour toutes les autres maladies générales; seules, les maladies localisées à l'utérus sont des obstacles à la fécondation.

Mais comme l'enfant est le fruit de deux

facteurs et qu'il participe de leurs qualités ou de leurs défauts, il s'ensuit que, procréer un enfant en état de maladie, c'est transmettre à celui-ci tous les germes morbides dont les facteurs sont atteints.

Or, comme la vitalité d'un enfant est en raison directe de ses forces, que sa probabilité de vivre repose directement sur sa bonne constitution, il en résulte que, si l'on veut créer un enfant pour le garder, il faut le garantir contre les chances de mort en lui donnant la plus grande somme possible de résistance. Pour cela, il faut que les parents au moment même de la conception, soient tous deux dans les conditions les meilleures pour arriver à ce but.

Que faut-il faire pour cela? S'interroger tout simplement et se demander si, à aucune époque de la vie, on s'est trouvé mieux que dans le moment présent. Et si c'est oui, employer tous les moyens dont dispose l'hygiène ou la médecine pour retrouver cet excellent état de santé avant de commencer l'œuvre de la rédemption.

Nous n'entrerons pas ici dans les moyens les plus propres à rendre la santé, c'est affaire au médecin de prescrire ce qui convient à chacun, nous ne voulons pas faire de généralité; ce qui est préférable, c'est de s'adresser à son médecin habituel, qui saura mieux que personne ce qui peut convenir.

Disons, toutefois, que la femme qui a une tendance à l'embonpoint fera bien de rester sur son appétit, de faire beaucoup d'exercice au grand air, de se purger légèrement à l'aide du sulfate de soude ou avec de l'huile de ricin et de prendre à chacun de ses repas, gros comme un pois d'iodure de potassium cristallisé, qu'elle fera fondre dans un verre d'eau rougie. Elle pourra suivre ce régime avec avantage pendant quelques mois si elle est stérile; dans le cas contraire, il n'y a rien à faire qu'à porter à terme sa grossesse et à nourrir soi-même son enfant.

II

MENSTRUATION IRRÉGULIÈRE

TOUTE montre qui n'est pas réglée est un caillou dans la poche. Les femmes sont comme les montres, elles ne doivent ni retarder ni avancer sous peine de ne pas marquer l'heure de la maternité. Toute montre mal réglée est portée chez l'horloger; qu'on en fasse autant de la femme si l'on veut rétablir sa santé; la porter serait peut-être excessif, mais il faut tout au moins la contraindre à y aller lorsqu'elle ne comprend pas l'avantage qu'elle peut en tirer pour son avenir.

Il y a des femmes qui sont réglées deux fois par mois avec une petite et une grande époque alternées; il en est d'autres qui

avancent beaucoup et qui sont dans le sang pendant une grande partie de leur mois; d'autres retardent et voient peu; d'autres encore sont sujettes à de véritables hémorrhagies; en un mot, il y a des femmes qui sont toujours malades du côté de l'utérus, peu ou prou, selon qu'elles tiennent d'une mère malade de ce côté, car les affections utérines sont fort souvent d'origine congénitale.

Tous ces désordres sont du ressort de la médecine qui s'enquiert des causes et qui les trouve toujours, sinon dans un désordre local, tout au moins dans un état constitutionnel.

Nous ne voulons pas empiéter sur le domaine du médecin de la famille; du reste il nous faudrait faire tout un livre pour répondre sur chaque cas. Qu'il nous suffise de retenir ici trois types d'irrégularité qui sont les plus fréquents au point de vue de la stérilité.

Ces trois types sont :

1° La dysménorrhée ou règles douloureuses;

2° Les époques toujours précédées d'une crise;

3° Les règles intermittentes.

La dysménorrhée est très fréquente chez les jeunes filles, c'est une grave probabilité de stérilité; donc, tout futur qui n'est pas reçu par sa promise à l'époque critique, doit la tenir pour suspecte s'il tient à avoir des enfants, car le mariage ne guérit pas ces sortes de maladies, excepté, toutefois, lorsque l'hymen imperforé en est seule cause, mais c'est rare.

La dysménorrhée peut être névralgique, congestive ou mécanique; un traitement spécial doit être institué pour chaque cas, seulement il faut qu'on sache que la guérison est difficile en raison de la disposition constitutionnelle du sujet.

Dans le deuxième cas, l'époque des règles est toujours précédée par un malaise fort pénible qui se manifeste huit jours avant : par une pesanteur du bas-ventre, des douleurs de reins, des poussées gravatives de l'utérus, des courbatures des cuisses,

une mauvaise humeur, etc., symptômes fâcheux qu'on ne rencontre guère qu'après une fausse couche ou après une pelvimétrite. Tout rentre ensuite dans le calme et huit jours après, les règles apparaissent normalement et sans douleurs.

Ce qu'il y a de grave dans ce cas au point de vue de la stérilité, c'est que cette crise prémonitoire détruit l'ovule par une déhiscence anticipée.

Il faut, dans des cas semblables, donner, la veille du jour prévu, un peu de sulfate de quinine (dix à quinze centigrammes) avec un milligramme d'aconitine; enfin quelques lavements d'hydrate de chloral et de bromure de potassium pour conjurer la crise.

Dans le troisième cas, où les règles sont intermittentes, celles-ci paraissent trois jours normalement, puis s'arrêtent brusquement pendant deux jours pour reparaître ensuite pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures, quelquefois avec pertes blanches dans l'intervalle.

Il sera utile, dans ce cas, de donner des

bains de pieds sinapisés et quelques capsules d'apiol le troisième jour pour que la congestion utérine se continue sans interruption, mais on doit craindre la chute de l'ovule en pure perte ; il sera utile de traiter dans ce cas la congestion utérine dans l'intervalle des règles.

Lorsqu'il y aura catarrhe pendant l'interruption menstruelle, l'iodure de fer est indiqué ; ou un anticatarrhal quelconque.

Il faut bien qu'on sache que tous ces malaises locaux, sont difficiles à traiter. Il en est de cela comme de la sueur des pieds, c'est une prédisposition du sujet, et leur suppression brusque entraîne souvent des dangers plus sérieux que l'indisposition elle-même n'en comporte ; c'est au médecin d'agir avec tact et surtout avec prudence.

III

AMÉNORRHÉE

Il y a deux sortes d'aménorrhée ou absence de règles : dans le premier cas, nous décrirons l'aménorrhée congénitale, c'est-à-dire celle qui a pour cause des organes rudimentaires, mal venus ou complètement absents. C'est ainsi qu'on trouve des femmes sans utérus et sans ovaires, alors que rien dans leur extérieur n'en faisait soupçonner l'absence, si ce n'est peut-être dans les allures un peu plus masculines, dans une voix dont le timbre est un peu plus bas que d'habitude, dans des seins moins développés, et, enfin, la lèvre supérieure est souvent ombragée d'un

duvet assez apparent. Nous devons dire cependant que toutes celles qui portent ce dernier signe ne sont pas toujours malformées, au contraire, mais elles sont souvent stériles.

On rencontre chez quelques déshéritées de la nature des ovaires normaux, mais l'utérus fait complètement défaut, ou n'est marqué que par la présence d'un noyau charnu ; le contraire n'existe pas, c'est-à-dire qu'avec un utérus normal il y a toujours des ovaires, bien que ceux-ci puissent s'atrophier ou dégénérer par la suite ; mais, dans ce cas, l'atrophie des ovaires retentit sur l'utérus.

On comprend qu'avec des organes absents, les fonctions ne se fassent pas ; en effet, les règles n'étant que l'expression d'une fluxion ovarique, celles-ci ne s'établissent qu'autant que l'ovaire jouit de ses attributions, c'est logique. Mais comme la muqueuse utérine fournit seule le sang des règles, il en résulte que lorsque cet organe est absent, la menstruation n'est indiquée

que par la fluxion des ovaires, mais, en réalité, le sang ne s'écoule pas ; de là, des malaises mensuels qui marquent l'époque de la formation, jusqu'au jour où des règles supplémentaires apparaissent dans quelque point de l'économie ; ou bien, la nature s'arrange de cet état anormal et en prend son parti, sans d'autres troubles pour la santé générale que les malaises du début.

D'autres fois, on rencontre des femmes ayant un utérus et des ovaires normaux, mais les trompes de Fallope, qui sont le trait d'union de ces organes et leur seul canal de communication, sont restées ou sont devenues imperméables ; dans ce cas, les troubles menstruels sont indiqués par des maux de reins, des douleurs hypogastriques, des pesanteurs pelviennes et des brisements portant sur les membres inférieurs, surtout sur le devant des cuisses ; dans ce cas encore, les règles ne s'établissent pas et la femme reste stérile.

Voilà à peu près tout ce qu'on remarque dans ce cas d'aménorrhée congénitale.

Quant au traitement, on conçoit qu'il n'en existe pas ; on peut parer tout au plus aux effets désastreux qui se manifestent, mais la cause reste en l'état.

Quant au deuxième genre d'aménorrhée, il est tout fonctionnel, les organes existent dans toute leur intégrité ; seules les fonctions ne se font pas ou ne se font plus, car il peut arriver que les règles ne s'établissent pas à l'époque normale de la puberté, ou qu'elles aient paru et qu'elles se soient arrêtées brusquement.

Donc, le médecin peut se trouver en face de ces trois situations :

1° La jeune femme a quinze ou seize ans, elle est bien constituée, son développement extérieur est à peu près normal, ses seins sont développés et son pubis couvert, cependant les règles ne s'établissent pas.

Si la santé est excellente, il n'a qu'à attendre un effort de la nature, c'est une menstruation retardée, voilà tout : mais si l'apparence extérieure est satisfaisante, si la jeune fille a tous les dehors d'une femme,

il peut arriver que son intérieur ne soit encore que celui d'une enfant; sa voix et son caractère doivent du reste l'indiquer.

Mais, si malgré l'apparence extérieure, la santé est variable ou mauvaise, si les époques sont surtout marquées par un malaise ou des troubles sérieux, il faut intervenir aussitôt pour aider la nature; c'est alors qu'il faudra instituer un traitement, variable selon les cas : on fera de la gymnastique, de l'hydrothérapie, des frictions aromatiques : au besoin on appliquera des ventouses scarifiées sur les reins, des sangsues sur le col, à la vulve ou aux cuisses ; on donnera des toniques, des amers, du quinquina, etc. Si la menstruation est indiquée par une leucorrhée qu'on nomme, dans ce cas, *menstrues blanches* on aura recours au fer et à l'arsenic.

2° Dans cette nouvelle forme d'aménorrhée, les règles se sont établies à l'époque normale, mais elles se sont supprimées brusquement, soit sous l'influence d'impressions morales, soit sous l'influence

d'impressions physiques; dans ce cas il est bon d'agir aussitôt en faisant cesser la cause qui a produit l'arrêt ou en dissipant ses effets.

Les vives émotions, les grands chagrins, de simples contrariétés peuvent amener ces désordres, il faudra donc, tout d'abord s'enquérir des causes, les supprimer si elles sont du domaine de la suggestion et traiter les effets par les antispasmodiques : valériane, bromures alcalins, éther, électricité, galvanisme, magnétisme, massage et frictions.

Si l'arrêt brusque a été déterminé par le froid, on le reconnaîtra facilement par les symptômes suivants: fièvre, peau chaude, pouls fréquent, soif vive, nausées, congestion du cerveau, crises hystériformes, etc.

Le traitement consistera, dans ce cas en pédiluves, bains de siège chauds, boissons aromatiques chaudes, purgatifs légers et enfin on stimulera les fonctions utérines par l'apiol, la strychnine, l'aloès en lavement ou tout autre emménagogue selon

les indications ; à la rigueur on peut recourir aux injections utérines excitantes : teinture d'iode ou même ammoniacale.

Si l'arrêt brusque des règles a été déterminé par l'éclosion d'une maladie aiguë, il faut d'abord traiter celle-ci en ayant soin de ne pas prendre l'effet pour la cause.

Nous devons encore mentionner un arrêt brusque des règles par influence *psychique*. Cette forme est certes la moins dangereuse pour le corps sinon pour l'esprit ; c'est ainsi, qu'à la suite d'une faute commise, la première surtout, une jeune fille peut être persuadée qu'elle est enceinte, sa terreur lui supprimera ses règles, bien qu'elle ne soit réellement pas grosse. D'autres fois, c'est le contraire qui arrive, une jeune femme atteinte de la folie de la maternité peut absolument croire à une grossesse, ne pas avoir ses règles de ce fait, tant sa conviction est qu'elle est enceinte, bien qu'elle ne le soit pas. Nous avons vu de nombreux exemples de ces deux variétés d'aménorrhée psychique que nous devions signaler.

3° L'aménorrhée peut être progressive. Dans ce cas la jeune fille a été réglée à son heure, elle a même eu ses règles normalement pendant une période variable de quatre à cinq ans et plus, puis un beau jour, elle remarque qu'elle perd sensiblement moins et finalement ses règles s'arrêtent.

Cette forme d'aménorrhée est de toutes la plus grave en ce qu'elle préjuge d'un état alarmant de la constitution; presque toujours c'est l'annonce de la phtisie, quelquefois son dernier terme.

Il faut, dans ce cas, traiter tout d'abord l'état général par un régime convenable et mettre tout en œuvre pour lutter contre la maladie. Si les règles reparaissent, ce serait là un symptôme favorable, mais il faudrait néanmoins rester attentif en surveillant l'ennemi qui sommeille, car trop souvent, c'est pour prendre de nouvelles forces et porter de nouveaux coups que le génie du mal semble s'arrêter.

IV

FLUEURS BLANCHES

NEUF femmes sur dix ont des flueurs blanches, surtout dans les grandes villes, mais la quantité en est variable avec chaque sujet. Il est même des flueurs blanches qui sont la santé de celles qui les ont, il faut donc savoir les respecter. On peut parfaitement devenir enceinte avec de la leucorrhée, surtout lorsque celle-ci est fluide et sans âcreté; en outre, l'écoulement est souvent intermittent. Son arrivée procure toujours un soulagement, celui-là doit surtout être respecté, du moins, on

doit diriger le traitement en modifiant la constitution elle-même, afin de tarir l'écoulement à la longue; brusquer la guérison, c'est fermer la porte d'un égout en s'empoisonnant de gaîté de cœur.

Nous voyons chaque jour des femmes nous demandant le service de les débarrasser de leurs flueurs blanches. Si nous nous rendons à ce vœu, après avoir épuisé la liste des excellentes raisons que nous invoquons toujours en faveur de leur conservation, nous ne tardons pas à voir revenir ces mêmes femmes avec des bourdonnements d'oreilles, des vertiges, des crampes d'estomac, des névralgies, des douleurs rhumatismales, etc.; leur rendons-nous leur écoulement? aussitôt tous ces malaises cessent comme par enchantement; elles sont persuadées, cette fois, que cette leucorrhée est salutaire et qu'elle est le gage de leur belle santé.

Il faut donc que le médecin soit prudent lorsqu'il s'agit d'écoulements anciens et pour ainsi dire constitutionnels, il doit mo-

difier l'organisme, tonifier la constitution avant d'entreprendre un traitement local.

Le traitement général variera selon la diathèse en cause, soit à l'aide de l'iodure de fer, de l'arsenic, des iodures alcalins, de la térébenthine, des balsamiques, des résines, des toniques ou des amers. En un mot, le médecin n'est pas désarmé devant ces cas, surtout lorsqu'on lui donnera le temps matériel pour conduire une cure à bonne fin.

Quant au traitement local, rien n'est préférable à la teinture d'iode en injection intra-utérine ; deux ou trois injections suffiront dans la plupart des cas pour tarir un écoulement. On peut commencer par des injections légèrement iodées-iodurées pour tâter la tolérance utérine ; mais en général, la teinture d'iode pure, bien maniée, est sans danger, surtout lorsqu'elle est récente et composée avec de l'alcool de choix.

Nous devons rappeler ici que la teinture d'iode, ayant plus de huit jours de date, devient caustique par la présence de l'acide iodique qui s'y forme progressivement avec

le temps ; qu'en outre, il est des pharmaciens peu scrupuleux qui composent leur teinture d'iode avec des alcools inférieurs lorsque ce n'est pas avec de l'esprit de bois. Il est donc prudent de faire soi-même sa teinture d'iode au moment de s'en servir, on évite ainsi bien des désagréments et souvent des crises fort douloureuses et fort longues.

Ces injections iodées doivent être faites à huit jours d'intervalle l'une de l'autre ; il est rare que l'écoulement ne soit pas tari à la deuxième ou à la troisième. Cinq ou six grammes suffisent pour chaque injection.

Il est bien entendu que ces injections doivent toujours être faites par le médecin et la patiente ne doit quitter son cabinet que deux heures au moins après l'injection. Il est du reste préférable de faire faire cette petite opération chez soi. Dans ce cas, le médecin ne doit se retirer que lorsque toute crise est conjurée. C'est à ce prix seulement qu'on se débarrasse d'une leucorrhée toujours fatigante et toujours épuisante.

En dehors des soins du médecin, toute femme atteinte de leucorrhée se trouvera bien des injections qu'elle prendra, soit avec un peu de permanganate de potasse, soit encore avec une cuillerée de résorcinol pour un litre d'eau; la propreté intime jouant un rôle considérable dans la santé des organes génitaux.



V

ULCÉRATIONS ET ENGORGEMENT DU COL

On s'étonne de la fréquence des maladies utérines, on croit même qu'elles augmentent dans des proportions considérables. Nous n'en croyons rien; elles ont existé de tout temps, mais elles passaient inaperçues, car nous n'avions aucun moyen de les reconnaître ou de les constater avant l'application du speculum; et quantité de femmes mouraient d'épuisement sous la rubrique d'une maladie quelconque qui les emportait, alors que la véritable cause était une maladie utérine.

Nous avons dit depuis longtemps que la

femme, seule parmi toutes les femelles, était sujette à trois facteurs qui assaillaient d'une façon permanente sa santé générale; ces trois facteurs sont : la station verticale, la menstruation et le régime conjugal.

Nous avons donné les raisons de ces trois causes et leurs déplorables effets dans les chapitres précédents ; nous n'y reviendrons pas ; nous parlerons ici du traitement.

Si l'on prenait au hasard dix femmes qui passent dans la rue et qu'on les examine attentivement au speculum, six au moins resteraient en traitement.

Cette proportion n'est-elle pas effrayante ?

Bien plus, sur dix femmes qui se plaignent d'une maladie quelconque : névralgies, gastrite, céphalalgie, etc., dix resteraient en traitement, car tous ces troubles ne proviennent que d'une cause unique : l'utérus malade.

Lorsqu'on examine une femme au speculum, au lieu d'apercevoir un col sain, de couleur normale, de volume déterminé, on rencontre dans la plupart des cas le pour-

tour de l'orifice ramolli, ulcéré, rouge sur une étendue variable ; le col tout entier au lieu d'être régulièrement conique et arrondi est hypertrophié ; il prend la forme d'une massue ou d'un battant de cloche et sa coloration a toutes les teintes de l'inflammation ou d'un tissu malsain.

Le col peut être seul malade en raison des chocs répétés qu'il subit, dans ce cas, seul il doit être traité ; mais dans la majorité des cas, il n'est que l'expression visible d'un mal plus profond siégeant à l'utérus ; c'est alors qu'il faut traiter l'organe entier par des moyens appropriés.

Les meilleures cautérisations du col, lorsqu'il y a des ulcérations, doivent se faire avec l'acide azotique fumant, à la condition d'être rapidement pratiquées et fortement irriguées aussitôt après ; ces cautérisations doivent être faites deux fois par semaine pour en tirer tout l'avantage possible à l'aide du speculum Fergusson.

Pour les rougeurs et pour les ulcérations superficielles, on peut se contenter de cau-

tériser légèrement à l'aide de la teinture d'iode.

Nous faisons toujours nos lavages et nos irrigations avec de l'eau tenant en dissolution un gramme de permanganate de potasse par litre d'eau ; ces lavages répondent à tous les besoins d'un bon nettoyage antiseptique.

Disons que depuis longtemps nous avons abandonné les cautérisations au nitrate d'argent qui sont mal supportées et qui déterminent trop souvent des hémorrhagies locales ; l'acide azotique pur et la teinture d'iode suffisent généralement pour les cas les plus sérieux ; le nitrate acide de mercure trouve cependant quelquefois son indication mais rarement le fer rouge.

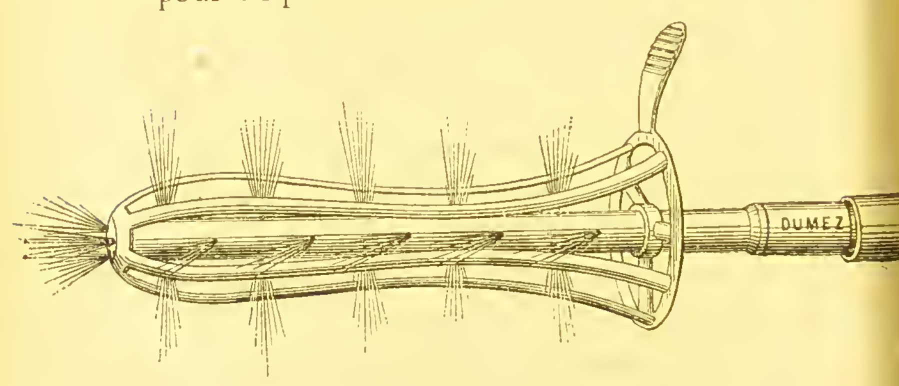
Quant aux engorgements passifs du col nous en triomphons assez facilement par l'application d'un tampon de ouate imbibé de glycérine et d'aloès au dixième : on conserve ce tampon pendant douze heures, il détermine une abondante sécrétion qui décongestionne d'autant l'organe ; c'est ce que nous nommons *notre purgatif utérin*, car il a

été prescrit et appliqué par nous le premier.

Lorsqu'il y a congestion avec inflammation, nous nous trouvons très bien des *sachets-cataplasmes* de Mme Lachapelle.

On peut encore retirer de sérieux avantages des grands bains émollients qu'on prend à l'aide d'un *speculum irrigateur*.

En un mot, la thérapeutique utérine a fait de tels progrès dans ces dernières années qu'on peut espérer guérir tous les cas qui se présentent, le cancer excepté, et encore le guérit-on souvent par l'hystérectomie, mais cela sortirait de notre cadre, pour en parler utilement.



VI

DE LA MÉTRITE

La grande maladie type, celle qu'on rencontre le plus souvent et qui cause tant de stérilités, c'est incontestablement la *métrite*. Nous avons dit quelles étaient les causes les plus actives de la métrite, nous n'y reviendrons pas. Le meilleur de tous les traitements, c'est encore le repos utérin, car sans repos tous les traitements échouent, quels qu'ils soient; tandis que par le repos seul, quantité de veuves se sont guéries de métrites qui jusque-là avaient résisté à tous les traitements les mieux conçus et les plus logiques.

La métrite présente, il est vrai, elle aussi, ses degrés ; c'est pour cette raison que nous ne pouvons parler ici que des généralités ; c'est au spécialiste à traiter chaque cas par des moyens appropriés.

Les moyens généraux de traitement sont: le repos génital, les cataplasmes *intùs* et *intrà* les grands bains généraux et locaux, les purgations utérines et enfin les cautérisations et le raclage de la cavité lorsque les moyens simples ne se sont pas montrés suffisants. C'est avec la plus grande prudence qu'on doit traiter un organe aussi sensible que l'utérus mais nous croyons devoir dire cependant, que c'est avec la plus grande fermeté qu'on doit instituer un traitement actif lorsqu'on a jugé celui-ci indispensable, car dans quelques cas, les demi-mesures restent inefficaces, ou complètement illusoires.

Enfin, le traitement local pourra devenir beaucoup plus efficace, lorsqu'une médication rationnelle s'adressera à l'état général ; il est même urgent d'améliorer le terrain avant toute intervention locale, car c'est

avec ces principes de médecine générale qu'on fait toujours d'excellente besogne ; ne soyons pas seulement de simples pédicures soyons avant tout médecins ; il est bon de couper les cors, mais inspectons d'abord la chaussure vicieuse qui les donne.

Il sera quelquefois utile de prescrire une cure hydro-minérale dans une station favorable, c'est ainsi que nous avons tiré les meilleurs résultats d'une prescription aux eaux thermales d'Argelès-Gazost qui sont comme l'on sait, sulfo-iodo-bromurées.

En dehors des affections déterminées par les excès génitaux, il est des métrites chroniques qui ne sont dues qu'à une prolifération des éléments anatomiques de la muqueuse ou du tissu sous-jacent.

Ces proliférations portent tantôt sur l'élément muqueux, tantôt sur l'élément fibreux ; de là des polypes et des fibromes.

Lorsque ceux-ci n'ont pas pris des proportions exagérées, telles que l'intervention chirurgicale soit jugée nécessaire et même indispensable, on en triomphe assez facile-

ment à l'aide d'une injection pratiquée avec de la vaseline liquide-iodurée au 10e ; ou même avec de l'eau iodée iodurée.

Sous l'influence de l'iodure de potassium, les proliférations se flétrissent et disparaissent assez rapidement.



VII

ATRÉSIE DU COL

UNE des causes les plus fréquentes de la stérilité, c'est l'imperméabilité du col; son canal est parfois tellement étroit, tellement long, tellement flexueux que la semence ne peut cheminer dans son parcours, tant elle est arrêtée au passage; par conséquent, ses éléments meurent sur place sans bénéfice pour la fécondation.

Que faire dans ce cas? On pratique la dilatation purement et simplement.

Nous allons donner ici la description de la méthode qui nous est personnelle et démontrer qu'elle est la seule logique, la seule efficace, parce que seule, elle est permanente.

Voyons d'abord les autres méthodes et leurs résultats :

Le débridement au bistouri n'est pas sans danger, on doit craindre l'hémorrhagie, puis la cicatrisation se fait ensuite par première intention, et huit jours après un tel débridement la guérison a lieu, les choses sont revenues dans leur état primitif, peut-être même avec un tissu cicatriciel en plus, c'est-à-dire, un tissu plus dur, moins élastique, moins perméable; on n'a donc rien gagné.

Le débridement par le thermo-cautère a de précieux avantages sur le bistouri : il ne détermine pas d'hémorrhagie, la plaie ne se ferme pas par première intention, on ne craint pas la septicémie, mais le résultat est finalement le même, la cicatrisation pour être plus longue n'en est pas moins parfaite ; la plaie bourgeonne, se comble, et après quinze jours, le col est non moins étroit, ayant de plus un tissu moins souple qu'avant l'opération.

Reste la dilatation par la laminaire ou

par l'éponge préparée, c'est encore là le meilleur moyen, sinon le plus simple; mais donne-t-il toujours d'heureux résultats ?

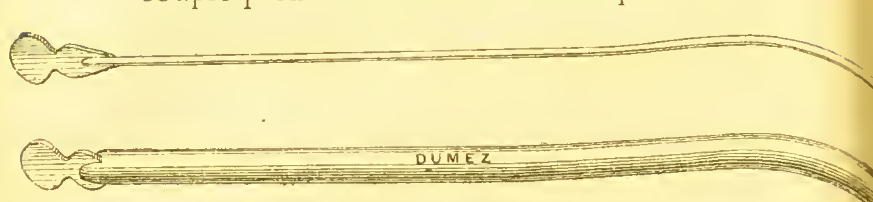
Nous avons pendant longtemps pratiqué la dilatation par ces procédés, nous devons dire que nous l'avons abandonnée en raison même du peu de temps que durait celle-ci ; or, comme on ne peut pas admettre que les époux profiteront immédiatement des bénéfices d'une dilatation qui n'est que temporaire, il en résultait qu'il fallait souvent recommencer et que la femme ne s'y prêtait pas toujours, en raison de la douleur ressentie.

Voici notre méthode de dilatation qui réunit toutes les conditions de sécurité et de durée :

Frappé par les merveilleux résultats que donnaient les sondes métalliques de Béniqué dans les rétrécissements de l'urèthre chez l'homme, nous avons prié notre fabricant d'instruments de nous préparer un jeu de sondes Béniqué pour le but que nous nous proposions. Il a simplement fallu les rac-

courcir et leur donner la courbure de l'hystéromètre ordinaire.

Chacune de ces sondes, dont voici le modèle porte un numéro depuis 1 jusqu'à 50; elles sont en étain, c'est-à-dire, en métal souple prenant toutes les formes qu'on veut



Sondes dilatatrices au tiers de grandeur.

lui donner, facile à tenir propre; l'étain a l'avantage d'être gras, onctueux par lui-même, ce qui est une précieuse qualité.

La plus petite de ces sondes mesure un millimètre de diamètre et passe de la sorte dans le col le plus étroit; la plus grosse a un centimètre, ce qui lui donne trois centimètres de circonférence. Entre le n° 1 et le n° 50 elles sont régulièrement progressives; on voit qu'elles répondent à toutes les exigences et que la dernière est largement suffisante pour le but qu'on veut atteindre.

Ce qu'il y a de vraiment avantageux, dans ce procédé, c'est que la dilatation est lente, progressive, et que tout ce qu'on a gagné reste acquis d'une façon définitive. Nous pourrions même établir en loi : que la dilatation a une durée d'autant plus grande qu'elle a été amenée plus lentement.

Nous avons, en effet, revu des cavités dilatées depuis deux ans par ce procédé, et celles-ci avaient conservé leur dilatation régulière et définitive; on pourra donc être certain du succès lorsque la stérilité ne tiendra qu'à cette cause.

Ces dilatations progressives doivent être pratiquées tous les deux jours en se bornant à trois sondes par séance pour éviter toute révolte de l'utérus. Nous trempons nos sondes dans un mélange de vaseline boriquée, d'extrait de belladone et de cocaïne pour répondre à toutes les indications de la pratique. Nous n'avons jamais eu d'insuccès ni d'accidents.

VIII

DES DÉVIATIONS UTÉRINES

C'EST ici que gît la pierre d'achoppement de la médication utérine ; autant vaudrait entreprendre le redressement d'un bossu après plusieurs années de gibbosité ; nous ne comprenons même pas qu'il soit venu à la pensée d'un médecin de tenter le redressement d'un tel organe, alors que les tuteurs qu'on lui oppose ne sont pas sans danger, bien qu'ils ne soient, à proprement parler, que des engins illusoires pour les redressements permanents.

Nous admettons cependant qu'on peut considérablement soulager une femme en lui faisant porter une ceinture hypogas-

trique bien faite, lorsqu'elle a une antéversion et que le fond de l'utérus dépasse la symphyse pubienne, mais ce n'est qu'un moyen de contention comme le bandage herniaire, et non un moyen de guérison. On fait donc là de l'orthopédie utérine, mais non de la thérapeutique ; c'est ainsi qu'un anneau d'Hodge est utile dans la rétroversion et un pessaire de Gariel dans le prolapsus, mais entre soutenir et guérir il y a une différence qu'il est difficile de franchir, et ces deux termes ne sont pas synonymes.

Nous admettons donc qu'on fasse de l'orthopédie, nous connaissons même des moyens fort ingénieux qui combattent non seulement la déviation, la gêne ou la douleur qu'elle cause, mais c'est tout.

Le seul moyen véritablement efficace pour la guérison des déviations, c'est encore et ce sera toujours la grossesse lorsqu'on pourra l'obtenir. C'est au médecin à prescrire le décubitus qui convient dans ces sortes de cas et dans les moments surtout

où la grossesse devient possible, c'est-à-dire, immédiatement avant ou après les règles. C'est ainsi qu'on prescrira la plénitude de la vessie dans l'antéversion, la position *genu pectoris* dans la rétroversion, le décubitus latéral sur le côté opposé à la latéroversion, etc.

Tous ces moyens sont rationnels, mais tenter le redressement par les hystérophores mécaniques, par l'électricité ou par des opérations sanglantes, c'est ajouter sûrement une métrite à une déviation, car moins on touche à l'utérus, plus apte il est à être fécondé.

Une exception peut être faite cependant, dans certains cas bien déterminés de rétroversion chronique avec adhérences. Ici l'utérus est tellement enclavé dans la courbure sacrée du petit bassin, qu'il devient une gêne considérable pour le passage des matières fécales, l'utérus écrase le rectum et celui-ci s'emplit au-dessus de l'obstacle ; il faut, par tous les moyens, rompre ces adhérences et libérer l'utérus retenu

prisonnier sous un arc osseux qui ne se prête à aucune compromission ; tenter la grossesse dans ce dernier cas, comme moyen de guérison, c'est bénévolement s'exposer à une fausse couche avec de sérieux dangers pour la vie de la patiente.



IX

OBLITÉRATION DES TROMPES OU SALPINGITE

Les trompes de Fallope, organes symétriques, sont deux canaux reliant les ovaires à l'utérus.

Ces trompes ont de 10 à 12 centimètres de longueur; c'est par elles que passent les spermatozoaires qui se rendent au-devant de l'œuf pour le féconder. (Voir page 9.) C'est aussi par leur canal que l'œuf fécondé chemine pour se rendre dans l'utérus et s'y fixer pendant neuf mois.

On conçoit donc combien il est important que ce canal soit perméable dans toute sa longueur, car la moindre oblitération arrête, soit le spermatozoaire allant de l'uté-

rus à l'ovaire, soit l'ovule allant de l'ovaire à l'utérus.

Ce canal, à l'état normal, n'a pas un millimètre de diamètre ; c'est dire combien il est susceptible de s'oblitérer lorsqu'il est malade ou simplement congestionné ; or, cet organe est singulièrement compromis par le voisinage de deux organes des plus sensibles : l'ovaire d'un côté, qui se congestionne tous les mois et devient turgescent chaque fois que la femme est excitée ; de l'autre par l'utérus sur lequel il s'implante ; celui-ci est sujet à tant de surmenages avec nos mœurs génitales, qu'on conçoit combien la trompe de Fallope peut avoir de raisons ou de causes déterminantes pour devenir le siège d'une inflammation.

En dehors de ces deux voisins fort irritables, c'est un canal ayant une fonction ; il possède une muqueuse à cils vibratiles avec glandes, il fournit des sécrétions, en un mot, il se comporte comme tous les autres tissus de l'économie ; il est susceptible de se congestionner, de s'enflammer et

d'être le siège des désordres les plus divers.

Ce canal a, de plus, mille raisons de s'irriter. N'est-il pas le tombeau naturel des spermatozoaires et des ovules qui s'y engagent sans pouvoir le franchir ? Tout spermatozoaire qui n'est pas utilisé meurt où il s'est engagé ; tout ovule, fécondé ou non, trouve souvent là le terme de son existence. Or, si microscopiques que soient ces éléments, ils n'en existent pas moins ; ce sont là des agents septiques qui peuvent altérer le milieu où ils s'arrêtent ; ce sont des ferments qui engendrent des troubles ou des altérations dont les conséquences peuvent être graves au point de vue de la stérilité. Nous croyons même que les causes les plus nombreuses de stérilité ont pour siège les trompes de Fallope, en raison même de leur ténuité, de leur longueur, de leur voisinage et de leurs multiples fonctions.

Si l'oblitération du canal déférent est pour l'homme le siège le plus fréquent de sa stérilité, le canal de Fallope n'est pas un moindre écueil pour la stérilité de la

femme; c'est là qu'il faut chercher la cause de toutes les stérilités qui ne s'expliquent pas; c'est donc là que nous devons apporter toute notre attention, et celle-ci doit être d'autant plus grande qu'il est plus difficile de porter un bon diagnostic en raison de la délicatesse de l'organe et de son siège profond.

Nous nous apercevons facilement de l'oblitération des canaux déférents chez l'homme par l'absence de spermatozoaires dans la semence, mais malheureusement nous n'avons pas la même facilité de nous assurer de l'absence de l'ovule par un examen direct; c'est en étudiant les phénomènes de l'ovulation naturelle que nous arriverons à poser notre diagnostic, et, c'est par exclusion des autres maladies que nous nous ferons une conviction.

Quant au traitement, nous aurons quelque action dans les affections aiguës de la trompe, nous en aurons peu dans ses affections chroniques.

Nous pouvons cependant poser en prin-

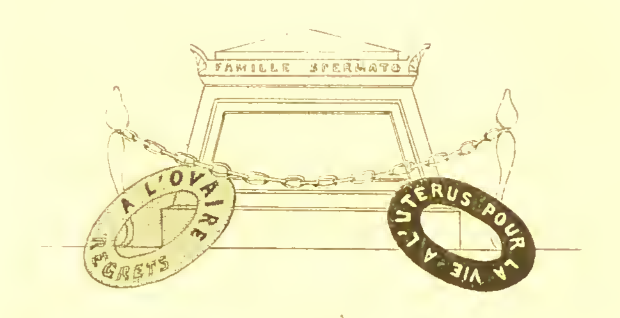
cipe que dans les affections aiguës, tous les agents antiphlogistiques nous seront d'un grand secours : sangsues, ventouses scarifiées, eaux alcalines, grands bains et bains de siège, pédiluves, cataplasmes *intùs* et *extra*, purgatifs légers.

Dans les affections chroniques, nous aurons quelque action avec les révulsifs, les iodures alcalins, le calomel à dose fractionnée, la teinture d'iode à l'intérieur et en topique ; des purgations utérines à l'aide de la glycérine et l'aloès, etc.

Il faut, en un mot, rendre les trompes perméables et s'inspirer des moyens les mieux appropriés pour chaque cas.

Nous avons obtenu quelques heureux résultats par l'emploi du galvanisme ainsi que des pointes de feu appliquées sur les parois vaginales et dans les culs-de-sac, c'est-à dire, dans les points les plus rapprochés de l'organe malade. Citons encore le *ballon tubulaire* de M. Allembert, de Caen, qui décongestionne un utérus en quelques semaines, et nous aurons tout dit à ce sujet.

Ce sont là souvent des traitements fort longs auxquels les malades pressés d'avoir des enfants ne se soumettent pas volontiers. C'est un tort, car qui veut la fin doit accepter les moyens; le médecin, pas plus que la patiente, n'aime les longs traitements et cependant on ne peut pas brutaliser des organes aussi sensibles, qui se révoltent aussitôt que la prudence la plus élémentaire n'est pas observée. Se hâter lentement dans toutes les affections utérines, est le plus sûr moyen d'arriver au but qu'on se propose.



X

NÉVRALGIES PELVIENNES

On a dit que notre siècle était celui des *névroses*, personne ne s'en défend ; il est même de bon goût d'avoir ses nerfs, et le plus bel hommage qu'on puisse rendre à une femme, c'est de lui dire qu'elle est nerveuse[1].

A l'époque du romantisme, chacun ambitionnait d'avoir une tête pâle, des longs cheveux à la Werther, on allait même jusqu'à poser pour les maladies de poitrine

[1] Voir notre livre : *La grande névrose*. Marpon et Flammarion, éditeurs, un volume de 518 pages, illustré par José-Roy de 230 dessins.

comme ayant un cachet tout particulier de distinction ; Marguerite Gautier faisait école.

Aujourd'hui on se contente d'avoir ses nerfs, c'est reçu, c'est bien porté, on fait partie du *Tout-Paris* lorsqu'on a son jour de névralgie.

Il est de fait qu'avec notre vie surmenée, on est en droit d'avoir les nerfs irritables, et ceux-ci nous jouent parfois de bien vilains tours.

Nous nous demandons même par quel miracle d'équilibre nous n'assistons pas plus souvent, nous autres médecins de Paris, à des crises effroyables du système nerveux, alors que nous voyons des milliers d'ateliers où s'empilent de pauvres jeunes femmes mal nourries, serrées et sanglées du matin au soir, travaillant comme des fées, vivant comme des alouettes d'un peu de charcuterie et d'un verre d'eau ; veillant ou passant des nuits blanches à force de café ; respirant un air impur et surchauffé ; en rentrant dans des réduits exigus,

loges ou greniers; ou bien, les plus favorisées, dans quelque bonbonnière où la



luxure la plus échevelée les attend comme surcroît de travail. C'est à se demander comment tout ce monde qui s'use et s'amuse, sans les compensations de l'hygiène la plus élémentaire, peut ne pas nous donner le spectacle des convulsionnaires de Saint-Médard.

Quoi qu'il en soit, la névralgie est l'expression d'une révolte des nerfs, elle s'exprime dans un point presque toujours le même; la tête est son siège de prédilection ; vient ensuite l'estomac, sous le nom de gastralgie ; puis les côtes, sous le nom de pleurodynie ; du ventre, sous le nom d'entéralgie; mais, pour peu que l'appareil utérin soit surmené ou n'ait pas une satisfaction légitime, la névralgie vient se fixer à l'utérus ou aux ovaires avec tout son cortège de souffrances, de douleurs irradiantes et déchirantes qui font de la femme une véritable martyre.

Il est urgent de porter un bon diagnostic de ces névralgies pelviennes, car la guérison en dépend.

Toutes les douleurs occasionnées par une lésion utérine ou ovarienne ne sont pas des névralgies, le propre de la névralgie est justement d'être sans lésion d'aucune sorte ; donc, lorsqu'un examen bien attentif ne nous montre pas de cause organique dans tout l'appareil génital, nous devons soupçonner une névralgie ; les commémoratifs viendront ensuite nous fixer entièrement.

La névralgie est souvent périodique, elle s'exaspère au moment de la menstruation, la marche ou la station verticale l'augmentent, les urines sont fréquentes et claires, le pouls et la température ne sont pas modifiés ; enfin, le caractère pathognomonique est l'intermittence dans les accès.

Si l'utérus seul est atteint de névralgie, on trouvera le point sensible à un centimètre en avant et à droite du col (Valleix). Si seul l'ovaire est atteint, on trouvera le point sensible dans la région iliaque du côté malade et la pression du doigt exaspérera la douleur.

Enfin, le point important à retenir, c'est que, de l'avis de tous les auteurs, la névralgie pelvienne est un obstacle complet à la conception ; il est donc important de s'en occuper.

Le traitement consistera dans la modification de l'état général en supprimant d'abord les causes si elles sont du ressort de l'hygiène; et enfin, on calmera la douleur par tous les moyens dont dispose la thérapeutique, dût-on pour cela déplacer la névralgie en la transportant dans tout autre point de l'économie et en l'y fixant, pour libérer les organes génitaux de cet éréthisme, si préjudiciable à toute conception.

L'élément douleur se passera facilement en combinant les procédés les plus propres à le faire disparaître ; les moyens qui nous ont le mieux réussi sont, contre la névralgie de l'utérus : les vapeurs de chloroforme dirigées pendant dix minutes sur le col au moyen de l'appareil suivant :

1° Poire en caoutchouc comme insufflateur ;

2° Petite sphère de verre à deux tubulures avec coton imbibé de chloroforme;

3° Canule de gutta-percha servant aux injections ordinaires.

Ces trois engins sont reliés par deux tubes souples de caoutchouc.

Un autre excellent moyen, c'est d'appliquer sur le col un ovule composé ainsi :

Beurre de cacao . . .	10 gr.
Ext. de belladone. .	ââ 5 centigr.
— d'opium. . .	
Chlorhydrate de cocaïne.	

Enfin, on peut prescrire un lavement de chloral, d'asa fœtida, d'opium et d'antipyrine.

Si la névralgie a son siège à l'ovaire, on peut employer avec avantage le même traitement, en ajoutant quelques ventouses sèches sur la région douloureuse et, au besoin, une série de petits vésicatoires morphinés au cantharidate de soude (vésicatoires roses).

On se trouvera bien aussi de quelques

purgatifs légers et d'injections chaudes de feuilles de morelle.

Il ne faut pas non plus oublier que l'appareil génital peut être le siège de douleurs rhumatismales sans lésions appréciables; dans ce cas, on fera porter une large et chaude ceinture de flanelle sur le bas du ventre, entourant les reins; le salicylate de soude à petite dose fera sûrement disparaître l'élément douleur.

XI

DE LA FRIGIDITÉ

Nous avons dit, au début de cet ouvrage, que la volupté dans les rapports n'était pas nécessaire, du moins en ce qui concerne la femme; que le contact de deux muqueuses indifférentes suffisait pour procréer un enfant. Cela est vrai dans la très grande majorité des cas, mais nous devons expliquer ce mécanisme de la procréation, qui semble se soustraire à la loi commune qui veut que la prime donnée par la nature, en récompense de la procréation, soit la volupté de part et d'autre.

Pour l'homme, la volupté ne fait pas de

doute, il a sa part, car aucune éjaculation ne peut se produire sans l'intervention de celle-ci. Mais la femme peut en être frustrée ou, du moins, les choses se passent souvent comme si sa part n'était pas faite ; une explication est nécessaire pour bien montrer que la nature n'est pas une marâtre et qu'elle tient ce qu'elle promet, surtout lorsque la santé est parfaite, c'est-à-dire lorsque les organes jouissent de toute l'intégrité de leurs fonctions.

Il existe deux genres d'organes et deux genres de sensibilité : ces deux genres d'organes sont ceux de la vie de relation et ceux de la vie organique ; les premiers sont sous la dépendance de la volonté ; les seconds sont sous la dépendance de l'instinct.

Les deux genres de sensibilité sont : les sensations qui dépendent de la moelle épinière et du cerveau ; celles-ci sont sous la dépendance de notre volonté et se développent par l'exercice ; de ce genre sont tous les organes génitaux externes de la femme comme ceux de l'homme.

Le second genre est une sensibilité spéciale, relevant du grand sympathique ; il est instinctif, il échappe à notre volonté, mais non à l'instinct de conservation ou à l'instinct de reproduction ; telle est la sensibilité spéciale de l'utérus et de ses annexes.

Maintenant que nous connaissons ces lois physiologiques, nous allons parler de la frigidité.

Chez l'homme, la frigidité n'est autre que l'absence d'érection ; malgré cela, il peut être fécond, car la semence ne lui fait pas défaut mais il est impuissant à la consommation de l'acte ; la griserie cérébrale, en vertu de laquelle se fait l'érection, est absente, soit à la suite d'abus, soit par indifférence pour l'être qu'il a près de lui. Il peut être frappé de parésie ou de paralysie ; ces deux états peuvent être temporaires ou permanents, relatifs ou absolus, dépendre de l'imagination ou de la raison car ce sont là les deux piliers de l'édifice génital.

L'*imagination*, cette folle du logis, est une

faculté éminemment créatrice, elle fait revivre les souvenirs du passé, donne un corps aux désirs du présent et amène les espérances de l'avenir ; elle est, en toutes choses, distincte de la *raison* qui, elle, nous fournit les moyens de connaître et d'apprécier la réalité ; tandis que la première nous ouvre sans cesse des horizons immenses et nous découvre des mondes remplis de fantômes grâcieux ou terribles ; la seconde, au contraire nous enserre dans les liens d'une réalité brutale, et nous montre la vie sans prisme trompeur, comme sans voiles séduisants.

La frigidité est donc bien sous l'influence du cerveau qui, seul engendre les fantômes roses ou noirs qui nous assaillent au moment psychique, et, lorsque les rapports se font mal entre le cerveau et les sens par suite d'une rupture d'équilibre, il s'ensuit une impuissance fonctionnelle toujours proportionnée à l'écart qui existe entre le rêve et la réalité. La frigidité est de même essence chez la femme que chez l'homme ;

elle a les mêmes causes et les mêmes conséquences au point de vue de l'absence de volupté, mais le mécanisme n'est pas toujours le même. Chez l'homme, il y a rupture d'équilibre par l'abus des plaisirs; en un mot, il y a satiété. Chez la femme, au contraire, les rapports n'ont pas été établis, son éducation cérébro-génitale ne s'est pas faite à l'heure voulue; on apprend très difficilement à lire à trente ans, plus difficilement encore devient-on bachelier;



la femme s'est confinée dans ses devoirs rigoureux de fille chaste, son cerveau n'a eu aucune relation avec ses sens; tout au plus l'instinct a-t-il parlé; mais la

raison, cette froide personne qu'on pourrait représenter habillée de fourrures sibériennes, est venue s'asseoir dessus pour l'étouffer. Le jour du mariage arrive-t-il un peu tard, les organes se sont atrophiés et ne répondent plus au but auquel ils étaient destinés, car, plus que tous les autres, ce sont des organes essentiellement destinés aux relations.

Il y a même, à ce sujet, une école philosophique qui tend à démontrer que la volupté charnelle, exclusivement donnée à l'espèce humaine à jet continu, n'est qu'un puissant moyen de sociabilité sans lequel chacun tirerait de son côté. Ne voit-on pas chaque jour, de ces séparations de corps qu'on dit être « des incompatibilités d'humeur », alors qu'elles ne sont en réalité que des *incompatibilités de plaisirs ;* car l'oreiller est encore de tous les conciliateurs, le plus puissant et le plus écouté.

La femme, disions-nous, peut être atteinte de frigidité, mais à l'envers de l'homme, car la femme commence par là,

alors que l'homme finit, mais peu importe, le moment (bien que leurs plaisirs eussent dû être contemporains), voyons comment la frigidité peut se manifester chez la femme alors qu'elle passe, à tort, pour être toujours prête.

L'homme, sous l'influence du désir, entre en érection ; la femme fait de même. Les organes génitaux des deux sexes sont entièrement calqués les uns sur les autres ; il n'est pas un seul organe qui n'ait son pendant, pas un seul muscle qui n'ait son pareil, pas un seul plaisir qui n'ait son équivalent. La femme a ses deux corps caverneux qui deviennent turgescents sous l'influence de l'excitation cérébrale ; ceux-ci sont placés à l'entrée et à la partie supérieure du vestibule du vagin, cachés sous l'arcade pubienne ; elle a son gland ou clitoris qui s'abaisse pendant le coït pour se mettre en rapport de frottement avec la verge ; le vagin lui-même est sillonné de tissu érectile dans toute son étendue, en un mot, l'érection de la femme est la même

que celle de l'homme, elle se manifeste par une turgescence semblable et sous l'influence des mêmes causes. Donc, la femme n'est pas toujours prête !

Non, il lui faut, comme à l'homme, l'imagination ; il lui faut la griserie, il lui faut surtout ces préliminaires tant aimés d'elle pour que l'acte soit complet. Il ne suffit pas qu'elle soit passive, que ses muscles génitaux soient relâchés, que son esprit soit absent pour qu'elle fasse sa partie dans ce duo d'amour, car elle serait aphone, ce duo resterait un solo et tout frottoir mécanique remplirait le même but !

Donc ! la femme doit être montée au même diapason que l'homme, l'accord n'est parfait qu'à cette condition ; et l'ovule, cette cantate de l'ovaire, ne parcourt son clavier harmonique dans toutes ses portées qu'à l'aide d'un rythme déterminé.

Nous sommes loin, dira-t-on, de ce terre-à-terre qui consistait à ne voir dans l'enfant que la juxtaposition de deux cellules. Nous l'avouerons sans peine. Mais, de

même que la musique sauvage se borne à de simples mélopées où le *pan pan* traditionnel des Arabes fait tous les frais, il est une autre musique plus savante et dont l'harmonie demande des études sérieuses de Conservatoire. Telle femelle se contente du *pan pan* primitif, alors que la femme affinée par nos mœurs, demande au virtuose de ses rêves, de la transporter dans ce septième ciel, où seulement elle dépose son offrande à la conception.

La frigidité relèvera donc chez la femme des trois causes suivantes : frigidité organique, frigidité symptomatique et frigidité morale, selon que l'organisme sera imparfait ou malade, ou bien qu'il existera un défaut d'attraction d'un être pour l'autre.

Ces trois états mériteraient d'être étudiés plus longuement ici, mais l'espace nous manque ; du reste, le sujet ayant été magistralement traité par le Dr Roubaud [1], nous n'en parlerons pas.

Quant à la majorité des femmes qui se

[1] *Traité de l'impuissance* (Baillière et fils).

trouvent fécondées sans éprouver le plaisir de la volupté et son ardente ivresse, nous allons en expliquer le mécanisme d'une façon fort simple ; on verra que l'instinct supplée quelquefois à l'ivresse.

Nous savons que le sujet est délicat à traiter, mais on nous rendra cette justice, c'est que nous ne disons que ce qu'il faut dire pour être clair.

Nous écrivons un livre spécial, son titre ne trompe personne, nous ne faisons pas un traité d'éducation sentimentale, mais bien un traité de stérilité, il est assez juste que nous parlions un peu des misères de l'alcôve.

XII

FÉCONDATION SANS IVRESSE

Nous avons dit que l'utérus n'était pas sous l'influence directe de la volonté, seuls les organes extérieurs jouissent de ce privilège, l'utérus est donc comme tous les autres viscères, il ne fait pas exception à la règle.

Mais s'il n'est pas sous l'influence de la volonté, il est sous l'influence de l'instinct, il a une sensibilité et des fonctions spéciales qui sont directement placées sous l'égide du grand sympathique ; celui-ci est un centre d'activités conservatrices et réparatrices par excellence ; tous les tissus sont conservés, réparés, entretenus par lui avec la plus

grande sollicitude, et lorsque cet ensemble de tissus qu'on appelle l'*être entier* est arrivé à son complet développement, c'est encore le grand sympathique qui est chargé de son remplacement futur, autrement dit, de la *reproduction;* il s'en charge et s'en acquitte avec la plus grande énergie, comme avec le plus entier désintéressement.

Peu lui importe les grands orages de l'extérieur, il n'est pas de ce monde; il n'a que des rapports éloignés avec les joies ou les peines de ce peuple de travailleurs et de jouisseurs, il préside sagement à la conservation de l'espèce.

L'utérus reçoit-il sur son col une manne céleste, qu'aussitôt il s'entr'ouvre et se referme par un spasme lent mais sûr, emprisonnant ainsi tous les animalcules qu'il a pu recueillir d'où qu'ils viennent et comment ils viennent, peu lui importe que ceux-ci soient élaborés dans la joie ou dans la douleur il les accueille tous indistinctement, sauf à les rejeter s'ils ne remplissent pas le but qu'il espère ; c'est ainsi que se fait la fécon-

dation sans joie, c'est ainsi que l'espèce se perpétue sans la participation de l'esprit.

Ce spasme du col existe-t-il toujours ? Evidemment non ! Trompez un animal, un chien par exemple, à qui vous présentez de la viande au bout d'une fourchette, retournez vivement son manche et donnez-lui, en place de pâture, un coup sur le nez, vous verrez s'il y sera pris deux fois. De même le col utérin s'entr'ouve, lorsqu'il sent une semence normale l'imprégner, mais lorsqu'il a été trompé fort longtemps dans son attente, lorsqu'il a vu se passer des orages terribles dans son voisinage sans qu'il ait reçu sa bienfaisante ondée, il se dessèche, se fendille comme une terre brûlée par le soleil, alors que celle-ci n'est jamais fertilisée par une rosée rafraîchissante. En un mot, le col toujours trompé dans son attente, soit qu'il s'agisse d'un coït stérile ou d'une masturbation, se désintéresse bientôt de ses fonctions qui ne sont pas prises au sérieux et alors il se paralyse par défaut d'exercice.

Voilà pourquoi nombre de femmes qui auraient conçu, même atteintes de frigidité restent stériles, trompées qu'elles ont été par des manœuvres illusoires ou anti-naturelles.

Dans ces cas, le traitement est tout indiqué : contre l'inertie du col, on appliquera des courants d'induction qui rappelleront bientôt sa contractilité normale ; si, pour d'autres causes, sa contractilité était exagérée on rétablirait le calme par des opiacés ou des antispasmodiques.



XIII

ABSENCE ET RARETÉ DES SPERMATOZOAIRES

TOUTES les statistiques, qu'elles nous viennent du Nord ou du Midi, de l'Orient ou de l'Occident, s'accordent sur le chiffre énorme d'*un dixième* pour indiquer la part de stérilité qui revient à l'homme. On compte environ la moitié de ce chiffre pour la stérilité congénitale et l'autre moitié pour la stérilité acquise.

Sur cent hommes pris au hasard, dix seront stériles; sur ces dix, cinq le seront par leur faute et les cinq autres seront d'innocentes victimes.

Cette proportion, tout effrayante qu'elle

est, ne doit pas nous étonner outre mesure. Ne voyons-nous pas dans nos forêts la plupart de nos essences les plus belles, les plus majestueuses par leur taille et leur grosseur rester stériles? Elles ne produisent ni fleurs, ni fruits; elles naissent, se développent et meurent sans se perpétuer. Les forêts n'en sont pas moins couvertes d'arbres, tant ceux qui sont chargés de perpétuer l'espèce ont de prolixité.

Nous devons donc nous consoler, la terre ne se dépeuplera pas parce qu'un dixième de sa population sera stérile, les neuf dixièmes restant se chargeront bien d'entretenir la natalité dans des conditions régulières, pour que les vides soient largement comblés.

Mais il est à remarquer que ce sont précisément ceux qui voudraient perpétuer leur race qui ne le peuvent plus.

La terre est mise en jachère tous les quatre ans, elle se fatigue de produire et doit se reposer; les races sont de même, c'est une loi inéluctable; l'homme ne peut s'y soustraire.

Il est donc des stérilités qu'on ne peut pas guérir; la stérilité par absence de spermatozoaires est du nombre; il est même complètement inutile de tenter un traitement lorsque le microscope a démontré qu'il n'existait aucun élément fécondant au milieu d'une semence soumise à un examen bien fait; ce qu'on n'a pas trouvé un jour, on ne doit pas espérer le trouver un autre jour; car, si épuisé que soit un homme par une maladie ou par des excès, on trouve toujours des spermatozoaires lorsqu'il est apte à les produire une fois.

Que la stérilité de l'homme soit congénitale ou qu'elle soit acquise, elle est inguérissable lorsqu'elle est bien constatée.

Nous savons qu'il est des auteurs qui ont prétendu que la stérilité causée par une orchite double pouvait se passer spontanément. Nous ne mettons pas en doute leurs assertions, mais dans ce cas, il y avait engorgement simple du canal déférent et non l'oblitération classique qu'on y rencontre presque toujours. On peut, dans tous les

cas, diriger un traitement dans ce sens, c'est-à-dire, hâter la régression de l'engorgement par les iodures alcalins qui sont à la fois des fondants et des dépuratifs.

Mais lorsque les spermatozoaires sont seulement rares ou peu vigoureux, on peut espérer une heureuse modification de ces éléments en s'occupant de l'état général.

On pourra prescrire avec avantage les hypophosphites de soude et de strychnine, les phosphures de zinc et d'arsenic, l'hydrothérapie et une cure hydrominérale dans une station appropriée.

Enfin, un aliment qui fait merveille en pareil cas, c'est la *farine Morton*, bien que celle-ci ne soit guère connue que comme un aliment spécial qu'on donne aux enfants à l'époque du sevrage; farine qu'on prépare au lait et qu'on sucre en y ajoutant un peu de sel pour lui donner toutes ses propriétés nutritives et savoureuses, c'est alors qu'elle peut convenir à tous les âges.

Cette précieuse farine est tellement to-

nique, elle a de telles propriétés stimulantes que nous n'hésitons pas à la prescrire toutes les fois que les forces sont au-dessous de leur moyenne et que nous voulons donner un coup de fouet à l'organisme déprimé; car, en dehors du fer et du phosphate de chaux naturels que cette farine contient, il y a dans la farine de gruau d'avoine un principe stimulant spécial qu'on ne rencontre dans aucune autre de nos céréales.

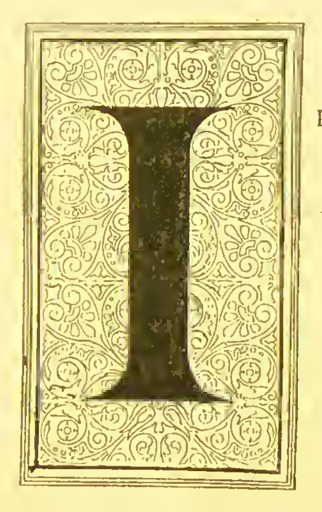


SIXIÈME PARTIE

FÉCONDATION ARTIFICIELLE

I

PRO DOMO MEA



L y a cinq ans, le refus de ma thèse sur la fécondation artificielle eut, dans la presse, un tel retentissement qu'elle fut tirée par le journal Barral, au chiffre énorme de cent vingt mille exemplaires.

On reconnaît bien là l'esprit français,

sympathique à tout ce qui est opprimé, même lorsqu'on l'est justement.

Si ma thèse avait été reçue, elle allait s'enfouir dans un recueil annuel, au milieu de tant d'autres, où elle passait inaperçue de toute notre génération, restant ainsi à l'état de lettre morte.

Je ne veux pas rechercher si mes juges ont eu tort ou raison en refusant ce travail, ils ne relevaient que de leur conscience, et à ce titre je dois m'incliner. Mais, certes, ils ont été à l'encontre de leur but, ils craignaient une publicité malsaine en sanctionnant de leur autorité une thèse qui leur semblait sortir du domaine exclusif de la fantaisie, et son refus n'a été motivé que parce que je n'apportais pas la preuve des succès consignés dans ma statistique.

Quelles preuves voulaient-ils donc que je leur apportasse ? Etait-ce des certificats légalisés par M. le Maire ?

Mangin, d'illustre mémoire, en avait par milliers, ce qui n'empêchait pas la bonté de ses crayons, mais c'eût été là un

moyen bien indigne d'un postulant au doctorat.

Du reste, mes juges savaient cependant que la première vertu du médecin était la discrétion la plus absolue; donc, il leur a été facile de trouver un motif d'exclusion contre lequel je ne pouvais aucunement protester. C'est du reste ce que j'ai fait.

Mon passé modeste, mon travail incessant devaient être, aux yeux de mes juges, une garantie pour la rectitude de mon avenir, mais ils ne l'ont pas compris et m'ont fait involontairement une notoriété que je n'ai pas cherchée et que je subis encore aujourd'hui, plutôt que de m'en féliciter, car si on a pu dire : « Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire », je puis dire : « Heureux les inconnus, car il est des légendes difficiles à supporter pour un cœur sensible et droit. »

Si personnellement je n'ai pas eu à me louer du bruit qui s'est fait autour de mon nom, du moins, l'idée que je défendais est connue aujourd'hui de tous les médecins,

et, si tous ne pratiquent pas encore la fécondation artificielle, c'est qu'il y a, de leur part, certains préjugés qui ne peuvent pas disparaître du jour au lendemain.

Par contre, il est vrai que d'autres médecins, moins timides, en font une spécialité trop bruyante, la juste mesure n'est pas toujours gardée et la dignité professionnelle en est atteinte d'autant. C'est pour obvier à cet abus que nous nous efforçons de vulgariser les moyens de pratiquer cette opération avec succès, de définir les indications où l'opération devient légitime et d'en remettre l'application entre les mains du médecin de la famille.

Si quelques esprits mal disposés nous blâment encore dans nos tentatives de vulgarisation, alors même que nous nous servons de l'illustration, qu'ils sachent, au moins, que notre but est louable et complètement désintéressé.

En effet, nous donnons nos procédés sans arrière-pensée, nous démontrons la valeur du moyen et la simplicité de l'opé-

ration. Que peut-on faire de plus pour convaincre, puisque nous ne demandons pour nous aucun monopole ?

Il y a une quinzaine d'années, nous avons fait une campagne semblable en faveur du magnétisme qui n'était pas alors en grand honneur, et personne ne se doute, pas même les médecins qui croient avoir découvert l'hypnotisme, que nous avons publié six volumes sur la matière et dirigé pendant deux ans un journal où tous les faits *récemment découverts* dans nos hôpitaux sont relatés tout au long.

Dernièrement encore, nous démontrions par le livre et par la pratique qu'un service téléphonique permanent pouvait être d'une grande utilité au point de vue des secours rapides entre malades et médecins. Nous sommes convaincu que dans dix ans ces consultations seront à la mode et que quelqu'un les *découvrira de nouveau*, alors qu'on ne parlera plus de nous. Mais peu nous importe, nous semons des idées utiles, d'autres en récolteront les profits, tant il

est vrai que ce ne sont pas ceux qui tirent les marrons du feu qui les mangent ; mais nous demandons au moins l'épitaphe suivante quand l'heure en sera venue :

Il lui sera beaucoup pardonné,
Car il s'est beaucoup remué.



II

QU'EST-CE QUE LA FÉCONDATION ARTIFICIELLE

BEAUCOUP de personnes ont cru sincèrement, avant que notre thèse ait paru, que nous fabriquions des enfants de toutes pièces, qu'il suffisait de faire sa commande comme on la fait au Louvre ; qu'on pouvait demander le sexe et la couleur, voire même les aptitudes phy-

siques et morales des futurs embryons. Le théâtre et la charge n'ont pas peu contribué à propager ces idées burlesques et finalement la fécondation artificielle a semblé tellement bouffonne qu'on a ri, et tout s'est terminé par des chansons.

Depuis la lecture de notre travail, une réaction salutaire s'est opérée, on sait maintenant que cette fameuse fécondation n'est autre chose qu'une imprégnation fort simple, consistant à mettre une semence qui allait être perdue, dans un point précis, pour que celle-ci devienne immédiatement profitable.

Prenons pour exemple l'alimentation artificielle à laquelle on est obligé de recourir quelquefois en médecine :

Un malade vient-il de subir une opération sérieuse à la langue, on lui applique un pansement et on lui interdit d'ouvrir la bouche pendant huit jours pour que l'opération lui soit profitable.

Comment va-t-il se nourrir ?

Le médecin se sert d'une sonde en

gomme qu'il passe par l'une des narines, lui fait franchir l'arrière-bouche et la fait pénétrer dans l'œsophage. Il fait ensuite glisser à travers cette sonde une excellente nourriture liquide qui se rend à l'estomac, par une voie un peu détournée, il est vrai, mais la substance alimentaire n'en est pas moins profitable à celui qui la reçoit.

Dans la fécondation artificielle, nous ne faisons pas autrement. Le mari vient de remplir ses devoirs d'époux, mais un obstacle matériel s'oppose à ce que son offrande soit profitable, le médecin intervient aussitôt, et, avec l'aide d'un délicat instrument, saisit l'offrande déposée, lui fait franchir l'obstacle et la place en un lieu convenable.

Qu'y a-t-il donc là d'extraordinaire, de mystérieux ou d'immoral ?

Le fait en lui-même est d'une grande simplicité, et le service rendu nous paraît considérable.

Que ceux qui ont une douzaine d'enfants se moquent de l'opération, nous concevons

cela, mais il faut avoir connu tous les tourments de la stérilité pour apprécier les bienfaits d'une intervention aussi simple que logique.

D'autre part, que ceux qui nous blâment d'illustrer la science par des dessins allégoriques pour la mieux faire comprendre, se rassurent ; il est parfois utile d'enrober un remède désagréable dans un bonbon, c'est ce que nous faisons ici.



III

DE LA DIGNITÉ PROFESSIONNELLE

Toutes les opérations peuvent se diviser en deux catégories, les opérations de com plaisance et les opérations de nécessité.

Tout médecin qui fait une opération de complaisance manque à son devoir, c'est chose admise au point de vue de la dignité professionnelle, mais où s'arrête le terrain de la complaisance et où commence ce qu'on appelle l'opération de nécessité ?

Au seul point de vue qui nous occupe ici, disons toute notre pensée.

Qu'on vienne dire à un médecin qu'on n'a jamais vu : « Passez donc, cher docteur, au n° 34 de telle rue, vous y verrez un hôtel meublé, vous monterez au troisième étage, chambre 22, vous trouverez ma femme au lit ; j'ai laissé un petit flacon sur la cheminée, vous y prendrez une semence

qui me paraît excellente, servez-vous-en et rendez-moi père le plus tôt possible. Quant à moi, je pars pour la chasse, voici 25 louis pour vos honoraires.

Je conçois qu'on qualifie cette façon d'agir « une opération de complaisance » et qu'elle mérite le blâme des moralistes.

Mais lorsqu'un médecin donne ses soins depuis plusieurs années à une famille, si on lui fait part du désir légitime qu'on a d'avoir des enfants, s'il s'enquiert des causes de la stérilité, s'il traite ces causes pendant six mois, un an, deux ans même, sans résultats, et si le cas d'une fécondation artificielle est nettement indiqué, est-ce donc faire une opération de complaisance alors qu'il sait que son intervention peut être utile pour empêcher la désunion et peut-être même l'adultère ?

Chaque jour le médecin est appelé à donner des soins très intimes dans les familles, il y exerce sa profession d'une façon toute patriarcale, il est généralement aimé comme un père vénérable, on se

confie à lui dans les cas les plus épineux, il est arbitre dans bien des circonstances délicates, il remplace le prêtre dans sa mission de charité et de pardon ; en un mot, son sacerdoce devient un tribunal de conciliation où sa conscience s'exerce sans s'émousser, au contact des misères humaines.

Que vient-on parler de morale et de dignité professionnelle alors que, vieilli sous le harnais, le médecin sait mieux que personne ce qui est juste, ce qui est bien, ce qui est droit dans l'exercice de son art?

A ce sujet, j'emprunte au Dr Roubaud [1], dans l'admirable chapitre qu'il a consacré à la fécondation artificielle, les réflexions suivantes : « Le médecin compromet son hon-« neur et sa dignité quand il se fait le com-« plice d'intentions coupables, comme « dans les avortements ; quand il se prête à « des désirs licencieux, comme le frotte-« ment clitoridien chez les femmes éroto-

[1] *Traité de l'impuissance et de la stérilité chez l'homme et chez la femme*; 3e édition, p. 782. Librairie Baillière et fils.

« manes; quand il obéit aux caprices d'un « malade ou lui rend des services de do- « mesticité, sans que l'état de maladie légi- « time ou les uns ou les autres; mais il ne « déchoit ni dans son estime, ni dans celle « du public, ni dans celle de ses confrères, « quand il tente une opération inoffensive « pour contre-balancer les conséquences « d'une infirmité incurable, et dans le but « d'assurer le repos d'une famille et de pré- « venir des catastrophes.

« C'est tout à la fois augmenter les res- « sources de notre art et faire œuvre essen- « tiellement morale. »



IV

LÉGITIMITÉ DE LA FÉCONDATION ARTIFICIELLE



NOTRE code français admet des circonstances atténuantes, même pour les crimes qui paraissent à première vue, les plus épouvantables ; cela est juste et raisonnable, car il est des situations bien dignes de pitié, à plus forte raison doit-il en accorder pour certains péchés véniels.

Voici un homme très surmené par les affaires, il a tous les tracas d'un gros établissement qu'il a su créer par son intelli-

gence et son activité; il est resté presque chaste dans toute sa longue carrière de luttes, de travail et de privation; sa situation se dessine enfin, son dernier inventaire lui promet un avenir sérieux; c'est alors qu'il songe à se marier.

Il est bien bâti, bien portant, il a 45 ans avec un cœur tout neuf; il se marie avec une jeune fille de 22 ans, se promettant de vivre maintenant au milieu des joies de la famille et d'avoir beaucoup d'enfants.

Mais il a trop compté sur ses aptitudes, sur sa jeunesse relative, il constate avec le plus amer chagrin qu'il est au-dessous de ses devoirs, il est atteint de frigidité sans le savoir; le moral s'en mêle, il était presque vaillant la veille, il est au-dessous de zéro le lendemain. Que faire ? que dire ?

L'épouse s'étonne, la belle-mère se récrie, le beau-père le traite de farceur, prétend qu'il a trop fait la noce!

Il consulte un médecin, qui constate une frigidité atrophique par défaut d'exercice.

Que faire en pareille occurence ? Il lit

des livres érotiques, va voir des filles savantes qui lui donnent des éclairs de



vaillance, mais finalement, il rentre l'oreille basse au lit conjugal ; brûlé de désirs, il dépose son offrande au seuil de l'autel.

Les mois, les années se passent, il a tout fait, tout essayé, mais il attend toujours l'été de la Saint-Jean, alors qu'il ne constate que l'hiver de la Saint-Martin. Sa femme, de son côté, se désespère et se lamente ; il n'est question le soir, la tête sur l'oreiller, que



de bébés roses, que de poupons joufflus, et lui de soupirer.

Bientôt l'épouse se déprave par des exercices de fille, elle désire tant un enfant

qu'elle jette sa pudeur par-dessus les moulins ; elle obtient de son mari des demi-satisfactions, mais elle se décourage vite, elle en vient à rêver l'adultère et s'y prépare lorsqu'un moyen pratique et honnête tombe enfin sous ses yeux.

Dites-moi, casuistes et moralistes, qu'eussiez-vous fait à la place de cet honnête homme qui n'a été, après tout, qu'une victime du travail pendant toute sa jeunesse ? Eussiez-vous permis ou toléré l'adultère plutôt que de recourir à un moyen rationnel, efficace et salutaire ?

Cette histoire, on le sent bien, est vraie dans tous ses détails, et aujourd'hui, le mari moralement rassuré du côté de sa valeur, a retrouvé sa vigueur en-



dormie et démontre à sa femme, par le cinquième enfant, venu sans aide, que tout

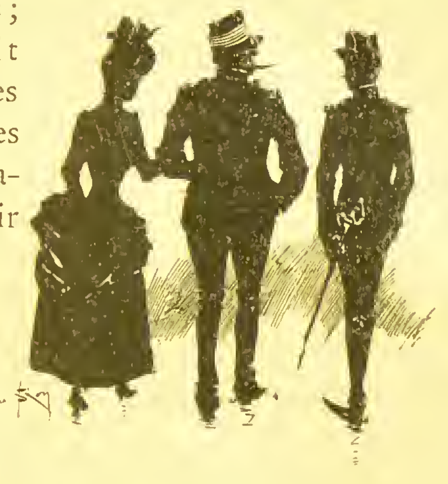
peut arriver quand l'éteignoir de l'imagination n'est plus là pour vous faire baisser pavillon.

La fécondation artificielle, pratiquée dans ces conditions, n'est-elle pas légitime ? bien plus n'est-elle pas le seul traitement rationnel et moral, car si l'on met en parallèle le premier traitement prescrit contre la frigidité, nous pensons que notre méthode est plus infaillible et surtout plus honnête.

Voilà pour l'homme une opération justifiée ; voyons la même justification du côté de la femme ; de la sorte nous aurons montré deux types bien caractérisés, où la fécondation artificielle est indiquée comme étant la seule et dernière ressource des conjoints.

Une jeune et superbe fille de 18 ans, appartenant à l'une de nos meilleures familles, avait reçu une éducation complète, tant au point de vue des lettres et des sciences, qu'au point de vue des exercices corporels. A 15 ans elle montait à cheval en véritable écuyère, elle en avait la passion

et plus d'une fois, elle avait, dans ses courses, fatigué son père, jeune et vaillant colonel de chasseurs ; elle sautait volontiers les fossés et les haies sans jamais ressentir de fatigue.



On la maria à un jeune sous-lieutenant plein de vigueur et de santé : tout faisait espérer au jeune ménage une lignée nombreuse, il n'en fut rien.

On vint à Paris, on consulta nos grandes célébrités qui ne trouvèrent rien, ni du côté de l'époux, ni du côté de l'épouse, si ce n'est cependant *une légère flexion du col en arrière ;* on prescrivit le repos génital, des douches lombaires, une ceinture hypogastrique, la suppression du cheval, cause probable de la déviation ; on permit seu-

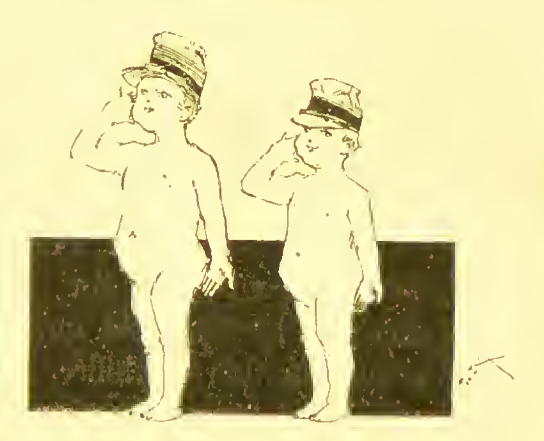
lement la promenade en voiture, la jeune femme presque couchée ; enfin un régime convenable.

Rien n'y fit; deux ans furent perdus à la recherche de ce merle blanc qu'on nomme le redressement utérin. On prescrivit alors des positions variées dans les rapprochements, le pessaire de Gariel fut appliqué dans le rectum et finalement on recourut à la fécondation artificielle en désespoir de cause, alors que tous les moyens médicaux et chirurgicaux avaient été tentés. Le succès fut complet et aujourd'hui notre jeune ménage a deux enfants ; le deuxième est venu naturellement.

La fécondation a-t-elle encore été légitime ici ?

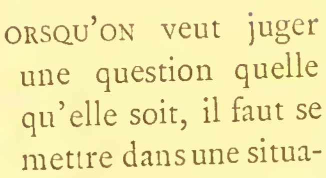
Evidemment oui ! car trois de nos illustres maîtres en gynécologie avaient traité cette jeune femme pendant plus de trois ans sans succès. Il est vrai qu'aucun moyen héroïque n'avait été tenté, alors qu'elle aurait pu si facilement tomber dans des mains moins prudentes qui l'eussent

probablement rendue stérile tout au moins. Car il est une règle qui ne souffre aucune exception : *moins on touche à l'utérus sain, plus il est apte à être fécondé*. C'est un peu en raison de cette règle que nous mettons parfois tant de hâte dans l'application de notre méthode, alors que réellement nous ne rencontrons pas une maladie justifiant un long traitement, qui du reste nous paraît bien inutile dans les déviations. C'est pour ces cas que nous demandons de l'indulgence pour notre précipitation.



V

DE LA FOLIE MATERNELLE



ORSQU'ON veut juger une question quelle qu'elle soit, il faut se mettre dans une situation analogue à celle qu'on juge. Il faut entrer dans la peau du rôle, s'identifier avec lui, le vivre pour ainsi dire, et non pas le traiter avec le sang-froid qu'on apporte dans une question de chiffre.

Voici une jeune femme, mariée depuis six ans à un homme charmant, plein de

vigueur et de santé, mais le ménage reste stérile malgré tous les souhaits, malgré tous les essais, malgré tous les pèlerinages (ne recourt-on pas à tout en pareille circonstance ?). Jeune fille elle était déjà mère par le cœur, elle aimait les enfants, les faibles, les bêtes et les poupées ; elle avait besoin d'aimer, de se dévouer, car qu'on le sache bien, la plus grande part de l'amour, sa plus grande joie n'est pas de recevoir. c'est de donner. Quiconque *reçoit* aime avec égoïsme, avec intérêt, en un mot, n'aime pas dans le véritable sens du mot.

Aimer, n'est pas tant s'en faut, le frottement de deux épidermes, ce n'est pas même les aspirations de deux cœurs s'attirant mutuellement par des élans de sympathie charnelle, ce n'est même pas le doux et poétique rêve du cerveau qui n'a rien cependant de matériel. Non ! l'amour est à la fois quelque chose de plus élevé et de plus terre à terre ; l'amour est d'origine cosmique, il est dans toute matière sous forme d'affinité. Toutes les cellules d'un être ont

soif de s'offrir, de se donner pour se perpétuer. C'est la grande loi d'attraction des corps s'attirant en raison directe de leur rapprochement. Quiconque se tient à distance a beaucoup de chances de conserver sa vertu ; quiconque s'approche succombe !

Or, la femme ! cet être frêle, délicat, impressionnable, est d'autant plus sensible qu'elle subit davantage cette loi physique : « Les corps s'attirent en raison directe de leur masse » ; simple satellite du puissant Jupiter, la femme gravite dans son orbite en raison même de son effémination ; là est son excuse.

Mais le but final de l'amour étant la reproduction, la nature veut celle-ci d'une façon impérieuse, absolue ; c'est un instinct vivace, toujours présent à l'esprit tant qu'il n'est pas satisfait. La femme faible que nous venons de voir pouvait encore lutter lorsque jeune fille, elle n'était pas placée dans l'orbite de l'homme, mais lorsque le mariage vient la jeter toute palpitante de désirs dans les bras de l'époux, comment pourrait-elle

lutter contre l'instinct qui veut qu'elle se perpétue ?

Or, l'idée fixe s'appelle monomanie, la monomanie elle-même n'est autre qu'une forme de la folie et la folie entraîne à l'irresponsabilité,

Donc ! il est difficile de sortir de ce dilemme : ou folle ou mère, il n'y a pas de moyen terme pour la vraie femme dans l'acception du mot.

Notre code du mariage est un simple cérémonial d'usages, c'est un compromis de la société, il est d'essence humaine et non basé sur les convenances de la physiologie naturelle ; lorsqu'une femme reste stérile, ses instincts n'ont aucune satisfaction, elle ne peut se pourvoir ailleurs sans tomber sous le mépris public ; elle reste en charte privée ayant les préjugés mondains pour lisières ; si elle s'en affranchit elle est déclarée vicieuse, si elle les respecte elle devient folle, car la rage dans l'espèce canine n'a pas d'autre cause que la chaîne. Cette chaîne, pour la femme, est quelquefois

tissue d'or et de soie; mais elle n'en est pas moins une chaîne bien lourde à porter. Peu lui importe : situation, grandeur, fortune, famille, religion, si elle n'a pas la joie intime d'être mère alors qu'elle porte en ses flancs l'attirance du mâle, qui, seul, peut clamer son seul désir, sa seule ambition, son seul bonheur : la maternité!

Folie! dira-t-on, oui folie, j'en conviens, mais folie respectable puisque la nature veut la reproduction d'une façon impérieuse et absolue. Comment ! il lui serait défendu sous peine d'être classée parmi les monstres de la souhaiter avec ardeur, avec persévérance et d'en avoir l'idée fixe ?

Mais il nous semble, au contraire, que toute femme qui transgresse avec les lois inéluctables de la nature, qui s'en éloigne par l'indifférence, s'écarte beaucoup plus de la loi naturelle, et partant, de la saine raison, que toutes celles qui s'y soumettent. C'est ainsi qu'on pourrait formuler cette maxime : *Toute femme est folle qui élude volontairement la maternité.*

En effet sans famille rien n'est stable ; souvent bien peu de temps après le mariage les époux deviennent distraits : entre l'amour de nouveauté et l'amour d'habitude que ramène le temps, il y a un entr'acte, une



lacune; l'homme est aux affaires toute la journée, le soir il cède à la mobilité de la vie de notre époque, il va aux distractions, s'éparpille au dehors, laisse seule la femme. S'il la laisse trop, elle rêve d'abord inno-

cemment, quitte à se dédommager de l'indifférence du mari en s'échappant dans un petit roman.

Le danger est terrible, car le plus souvent ce qui entraîne la femme dans une mauvaise voie, ce qui la pousse vers la pente glissante d'un manquement à la foi jurée, c'est le besoin de la reproduction, c'est l'instinct de sa destinée de femme, c'est l'amour maternel.

La femme adultère cherche souvent à s'excuser vis-à-vis de sa conscience. Cette excùse est pour elle toute trouvée, lorsqu'elle croit son mari impropre à lui procurer la joie d'être mère.

Même quand les sens parlent, les instincts de maternité les éludent et portent l'amour de la femme dans une région supérieure : l'espoir de l'enfant, qui glorifiera, purifiera ses ardeurs.

Combien de femmes en cédant à l'amant ne cèdent en réalité qu'à leur propre rêve, à cet espoir de l'enfant, que presque dès leur naissance, elles conçoivent dans leur cœur.

Que d'exemples n'aurions-nous pas à citer si nous relations les confessions de cabinet où l'on nous disait que la seule excuse d'une faute était la folie de la maternité !

Le mari déserte facilement sa maison lorsque l'enfant ne l'y rattache pas ; c'est aujourd'hui une excuse qu'il donne et qui peut paraître plausible, tellement il sait l'entourer de vraisemblance, demain cette excuse sera sans prétexte, et dans quelque temps il ne se donnera même plus la peine de feindre, de trouver une raison ; il ira au cercle, au café il aura des maîtresses et finalement, la haine remplacera souvent l'indifférence qu'il avait pour sa femme.

La femme, à son tour, passera son temps à des lectures frivoles qui enflammeront son imagination ; elle commencera par pécher par la pensée, et bientôt malgré la rectitude de son jugement, malgré son éducation, malgré la rigidité de ses principes, elle sombrera dans cette tourmente de l'esprit à la recherche de cette satisfaction du cœur : *l'amour maternel*.

Esprit faible ! dira-t-on, oui, peut-être, mais comme l'humanité est faite de faiblesse il est bon de se prémunir contre elles par un enfant qui sera souvent la seule sauvegarde de l'honneur des femmes, et, partant de l'honneur des ménages.



VI

MORALITÉ DE LA FÉCONDATION ARTIFICIELLE



ous venons de voir dans les précédents chapitres que la fécondation artifi-cielle peut quelquefois devenir légitime alors qu'on serait tenté de ne la considérer que comme la dernière ressource et la suprême espérance de ceux qui n'en ont plus.

On pourrait peut-être croire que la fécondation artificielle n'est pas acceptée du corps médical tout entier, ou même du corps enseignant de nos Facultés, et qu'elle n'est pratiquée que par de très rares médecins qui en font une spécialité très productive sans aucun souci de leur dignité, et qui, en fait de moralité, n'ont que celle qui fait vivre sans peine, quels que soient les moyens.

Ce serait là une grave erreur. Tous les médecins acceptent la possibilité d'une imprégnation artificielle, car, au point de vue physiologique, c'est une conception très rationnelle, qui ne choque aucune idée scientifique ; et sous le rapport de la pratique, c'est une opération facilement réalisable.

La question a, du reste, été jugée par la Société de médecine légale de Paris dans sa séance du 10 décembre 1883 à propos d'un jugement rendu par le tribunal de Bordeaux. Le docteur Le Blond, son rapporteur, s'exprimait ainsi [1] :

[1] Voir les *Annales de Gynécologie,* volume XX. Décembre 1883.

« ..... Le second point de vue, sous le-
« quel nous devons envisager le jugement
« a trait à la fécondation artificielle. Les
« juges ne nous paraissent pas s'être péné-
« trés de la véritable nature de l'opéra-
« tion, quand ils déclarent qu'elle est sus-
« ceptible de créer un véritable danger
« social en produisant la fécondation par
« des moyens artificiels que réprouve la loi
« naturelle.

« Permettez-nous donc de vous exposer
« aussi brièvement que possible en quoi
« consiste la fécondation artificielle ; vous
« verrez alors que l'opération, loin de pré-
« senter un danger social, comme les juges
« l'ont supposé, permet au contraire l'ex-
« tension de la famille, suivant des lois
« physiologiques parfaitement acceptables
« et ne répugnant en rien à notre cons-
« cience.

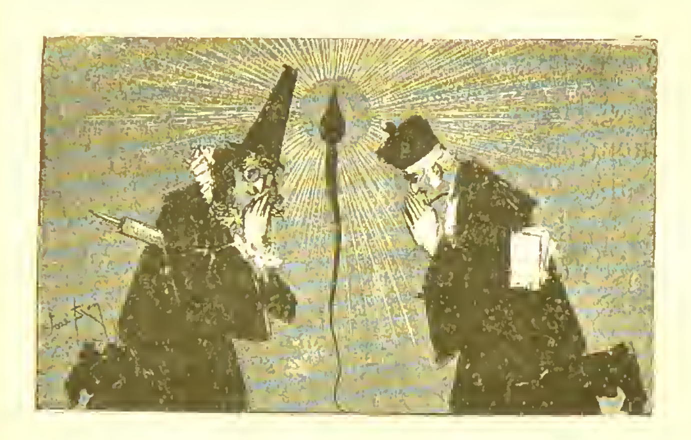
« Sans doute, le médecin qui ne craint
« pas d'user d'annonces mensongères pour
« s'attirer la clientèle des femmes stériles
« ne mérite en rien notre sympathie ; mais

« lorsque l'opération est pratiquée par un « homme honorable, avec toutes les ré- « serves que comportent la situation, nous « ne voyons pas comment la morale pour- « rait se trouver offensée.

« La fécondation artificielle est, d'ail- « leurs, pratiquée de nos jours par des mé- « decins dont le nom fait autorité dans la « science. Qu'il nous suffise, en effet, de « citer les noms de Courty, Pajot, de Si- « nety, Lutaud, Eustache en France ; de « Marion Sims, Gaillard Thomas, en Amé- « rique.

« Aussi, loin de condamner la féconda- « tion artificielle, comme le tribunal de « Bordeaux semble le désirer, nous som- « mes disposés à l'encourager, car elle tend « à perpétuer l'espèce et fournit à la fa- « mille des joies, qu'elle n'aurait pu goûter « sans elle. Toutefois, nous sommes d'avis « que l'opération ne doit être tentée que « sur la demande expresse des intéressés et « après que l'on s'est assuré de la qualité « du sperme fourni par le mari. »

On peut voir par ces lignes que la question a été traitée sous toutes ses faces et



qu'elle est sortie victorieuse de la discussion d'un aréopage composé d'hommes éminents du barreau et de la médecine ; aussi, n'est-elle plus contestée que par ceux qui ne se tiennent pas au courant du progrès de la science, et ceux-là n'ont pas d'objections sérieuses à faire, ils nient pour nier, histoire de n'être pas de l'avis de tout le monde.

Quant au point de vue de la morale pure qu'a donc à voir celle-ci lorsqu'il s'agit

d'une opération quelconque faite par un médecin ?

La reproduction de l'espèce humaine n'est-elle pas une fonction naturelle ?

Si la fécondation ne se fait pas normalement, n'est-ce pas aux médecins qu'on doit s'adresser pour en connaître la cause ?

Est-il un seul homme qui, en se mariant ait l'arrière-pensée de n'avoir pas d'enfant ? Si cet homme existait, on devrait le classer parmi les monstres ou les fous.

Quant à la femme, la maternité est chez elle une passion avide inquiète. De toutes les souffrances et de tous les périls que le mariage lui fait affronter,

la récompense, le précieux équivalent, c'est l'enfant.

Chez la femme, l'instinct de la maternité domine tout, à son insu même, dans ses plus aveugles élans, dès le berceau elle est mère, folle de maternité, transformant toute chose de nature vivante et même non vivante, en petits enfants.

Du reste, l'histoire nous dit que dans nombre de contrées la stérilité était un cas de divorce écrit dans la loi.

En effet, la femme n'est femme qu'autant qu'elle possède les attributs de son sexe, et ces attributs ne se manifestent pour elle d'une façon physique que par la procréation.

Or, la fécondation est une fonction au même titre que la digestion, que la respiration, que la circulation ; si celles-ci sont entravées dans leur exercice naturel, n'est-il pas rationnel de recourir aux seuls moyens qui sont propres à les combattre et dont le médecin est le seul dispensateur reconnu ?

Or, que fait un médecin lorsqu'il est ap-

pelé à donner son avis sur un cas de stérilité ?

Par un examen, il recherche la lésion ou la cause physique de ce trouble fonctionnel, il y apporte un remède par tous les moyens dont il dispose, et lorsqu'il a tout fait pour remettre un organe en état, et qu'il lui est absolument démontré que tous ses efforts ordinaires et ses moyens de contention seront insuffisants pour maintenir la matrice dans une direction telle que la fécondation normale s'ensuivra naturellement, sa conscience lui fera un devoir de tenter un moyen *exceptionnel*, je veux dire : la fécondation artificielle.

Il n'y a donc pas là un acte autrement immoral que l'exécution pure et simple d'une prescription faite par un homme autorisé par la nature de ses fonctions, au même titre que tant d'autres et aussi naturelles que celles qu'exécutent chaque jour les fonctionnaires de tous ordres.

L'immoralité n'a donc rien à voir là, on peut tout au plus dire : que le moyen est

nouveau et que son usage peu fréquent ne l'a pas encore fait consacrer par les masses. L'hésitation sera tout au plus permise, mais c'est tout ce que nous pouvons accorder à ces casuistes scrupuleux qui s'érigent en juges sans noviciat, car ce n'est qu'une question d'opportunité, et si les uns sont indifférents, combien d'autres n'ont pas de plus pure joie que la satisfaction d'être père !

En outre, en se plaçant à un autre point de vue, le médecin n'est-il pas encore dans son rôle en forçant un peu la main à la nature ; n'est-il pas nombre de cas où la grossesse d'une femme a été jugée le salut pour elle, car, sous l'influence d'une grossesse menée à bien, que de maux sans nombre se sont dissipés.

On traite fort légèrement ces mystérieuses souffrances que les médecins constatent et déplorent, je veux parler toujours du *désir d'être mère*, qui ne passe jamais, au contraire, augmente toujours, surtout chez la femme pure. L'idée fixe du temps

qui passe et lui fait manquer sa mission, le martyre de ses rêves avortés, soumettent la plupart d'entre elles à de véritables et cruelles maladies.

Il est donc non seulement très moral de conseiller la fécondation au point de vue de l'union des familles, mais encore il est du devoir du médecin de l'*ordonner* lorsque la santé d'une femme peut en être le couronnement; dans ce cas, ce n'est plus seulement une question d'harmonie dans la famille, c'est au premier chef une question de santé.



VII

HISTORIQUE DE LA FÉCONDATION ARTIFICIELLE

IL semblerait, à voir les invectives de toutes sortes qui nous ont été adressées au sujet de la fécondation artificielle, que nous en sommes l'inventeur; nous voudrions bien avoir un tel honneur, mais nous devons à la vérité de dire que nous n'avons rien inventé du tout à ce sujet.

Cet aveu dépouillé d'artifice devrait tout au moins nous mériter l'indulgence de ceux qui nous attaquent, car nous ne sommes qu'un vulgarisateur modeste, ayant seulement fait passer la fécondation artifi-

cielle par les étapes successives, d'une étude de laboratoire, dans le domaine de la pratique courante.

Nous avons, il est vrai, apporté de telles modifications dans le procédé opératoire et dans les instruments, nous avons entouré l'opération de tant de précautions pour la faire réussir, que nous avons, à bon droit, la satisfaction de dire qu'elle nous doit son succès dans le public et ses lettres de naturalisation dans la science.

On dit vulgairement qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. En effet, on retrouve toujours dans l'histoire de l'antiquité les linéaments de toutes les découvertes les plus récentes, soit à l'état d'ébauches pratiques, soit seulement dans les élucubrations conçues par un rêveur en chambre, qui laisse la bride sur le cou à son imagition fantastique et crée ainsi de toutes pièces l'idée la plus saugrenue, alors que reprise plus tard, sous une forme plus tangible, elle devient pratique après avoir successivement passé par toutes les phases de

l'incohérence la plus bizarre pour devenir réalité.

Nous pourrions relater ici l'origine de bien des découvertes récentes, remontant, en théorie, au siècle d'Auguste, et même beaucoup plus haut, mais ne perdons pas de vue qu'il s'agit ici de fécondation artificielle et que nous n'avons pas à nous écarter de notre sujet.

Dès la plus haute antiquité, les peuples qui occupaient ces vastes contrées aujourd'hui recouvertes par la mer des Indes, jouissaient d'une civilisation dont la nôtre, actuellement, n'est qu'une pâle image[1] : « Ces peuples laborieux et intelligents s'oc-« cupaient, entre autres sciences, d'horti-« culture, de pisciculture et du croisement « des races entre elles, par tous les procé-« dés de laboratoire les plus ingénieux et « les plus inattendus. » Nul doute que, là aussi, le cerveau humain, qui ne s'est pas sensiblement modifié depuis lors, dans les

[1] Louis Jacolliot. *Notes de voyage.*

races supérieures, ait conçu et pratiqué la fécondation artificielle, sinon dans l'espèce humaine, tout au moins dans la multiplication des fleurs, créant par son génie les genres et les espèces les plus variés.

Ne voyons-nous pas, du reste, dans les contrées les plus fertiles du centre de l'Afrique, où la végétation est la plus luxuriante, la nature primitive prise sur le fait et ne donnant pas, au voyageur le plus sobre, la faculté de se nourrir, tellement ses produits sauvages sont peu propres à l'alimentation.

Mais aussitôt que l'intelligence de l'homme apparaît, on voit naître, par la greffe, par la bouture, par le croisement des espèces, une telle transformation dans celles-ci qu'elles deviennent immédiatement utiles et comestibles.

Notre siècle n'a certainement pas le monopole de l'intelligence, les siècles qui nous ont précédés ont eu leurs génies, leurs grands hommes ; et, qui sait si notre époque n'est pas ce qu'elle est actuelle-

ment, grâce aux admirables travaux de nos devanciers ?

Qui sait si ces monstres antédiluviens dont nous retrouvons encore les fossiles, si différents des êtres de notre époque, n'ont pas été la source où nos pères ont puisé la semence des races animales que nous avons actuellement ? Qui sait si, par d'heureux croisements, ils n'ont pas fait pour la faune actuelle ce que d'autres sûrement avaient fait avant eux dans la flore que nous admirons aujourd'hui et qui diffère tant de celle que nous verrions sûrement si l'homme n'était pas passé par là, en y déposant la marque de son impérissable génie.

La destruction de la bibliothèque d'Alexandrie, et, avant elle, d'autres destructions aussi regrettables, nous ont privé du témoignage des

immenses travaux faits par nos devanciers, mais ceux-ci ne font pas l'ombre d'un doute pour ceux qui savent que le progrès ne se fait pas par sauts. Donc, nous devons croire que la fécondation artificielle des fleurs et des plantes remonte à la plus haute anti-



quité. Quant à la fécondation artificielle dans l'espèce animale, il faut nous contenter des documents actuels si nous ne voulons pas tomber dans le domaine des hypothèses.

Or, les documents écrits que nous avons entre les mains remontent seulement au

XIII[e] siècle de notre ère [1] où il est dit qu'un habitant du Darfour avait fécondé sa jument en allant chercher, par subterfuge, la semence d'un cheval superbe dans une tribu voisine avec laquelle son pays était en guerre, qu'il rapporta cette semence dans une poignée d'étoupe, qu'il l'introduisit dans les parties génitales de sa jument et que celle-ci conçut.

Que ce document soit authentique ou apocryphe, peu importe, puisque l'idée est relatée par un auteur de l'époque; or, comme le fait en lui-même est physiologiquement possible, nous devons le considérer comme vrai puisqu'il peut l'être.

Si nous avions le loisir de faire des recherches dans les bibliothèques anciennes, nul doute que nous ne retrouvions les traces de l'intervention de l'homme à toutes les époques, mais contentons-nous de passer très rapidement en revue les travaux des siècles derniers.

[1] Dr Le Bon. *Notes sur l'Afrique.*

Le premier en date fut Swammerdam qui en 1680 tenta, sans succès, il est vrai, la fécondation artificielle des œufs de poisson; Roësel, son élève, en 1690 continua l'œuvre du maître sans toutefois obtenir de meilleurs résultats. Il faut arriver à Jacobi qui, en 1700, obtint l'honneur d'un éclatant succès en fécondant des œufs de poisson.

Enfin, ce fut l'abbé Spallanzani qui, vers 1780, eut le premier l'honneur de pratiquer une fécondation artificielle authentique sur une chienne d'assez forte taille qu'il avait tenue en charte privée, le temps voulu, pour que le fait fût démonstratif et l'expérience sans erreur. Son succès fit grand bruit dans le monde scientifique de l'époque.

De la chienne à la femme il n'y avait plus qu'un échelon à franchir pour que l'humanité pût jouir des avantages de la méthode.

Ce fut vers 1791 que Hunter, le célèbre médecin anglais, conseilla le premier la fécondation artificielle à l'un de ses clients atteint d'un vice congénital; le succès fut complet, malgré la simplicité du moyen qui

consistait à porter la semence au fond du vagin à l'aide d'une seringue ordinaire.

Nous voyons ensuite les auteurs publier des observations fort intéressantes à ce sujet mais l'on sent le tâtonnement dans le procédé opératoire, partant de l'empirisme pour devenir progressivement rationnel et méthodique; car bientôt la méthode d'imprégnation vaginale vient faire place à la méthode d'imprégnation utérine qui porte la semence beaucoup plus loin.

Qu'il nous suffise de citer rapidement les noms des hardis pionniers de la fécondation artificielle pour arriver jusqu'à notre époque :

Hunter; Nicolas, de Nancy; Lesueur (méthode vaginale); Gigon, d'Angoulême, 14 cas; Girault, 10 cas; Mariom Sims, Salmon, Gallard, professeur Pajot, professeur Courty, Félix Roubaud, Dehaut, etc. (méthode utérine).

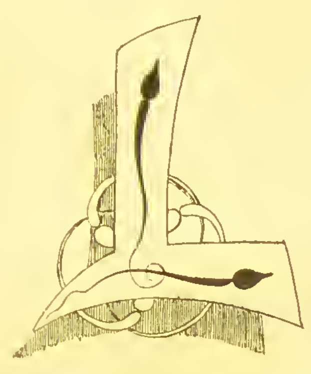
Quant aux auteurs qui se sont occupés de la fécondation artificielle jusqu'à ce jour, soit par le livre, la brochure ou des articles remarquables, le nombre en est considé-

rable; disons enfin, pour justifier le choix de notre sujet de thèse en juillet 1885, que Fabien Gigon a passé sa thèse inaugurale, le 28 novembre 1871, devant la Faculté de Paris sur le même sujet (celle-ci avait pour titre : *Essai sur la fécondation artificielle de la femme*), et qu'il fut reçu. Il est vrai qu'il n'avait pas de statistique personnelle à son actif et qu'il était d'Angoulême, deux raisons majeures en l'espèce, paraît-il, car les étrangers à notre bonne ville de Paris semblent ne pas être des concurrents sérieux. De là leurs succès.



VIII

CAS DANS LESQUELS L'OPÉRATION EST JUSTIFIÉE



ORS de la présentation de notre thèse, M. le professeur Pajot qui en était le président, a bien voulu nous donner son avis sur la question dans la forme suivante :

« 1° Les hommes qui n'ont pas de spermatozoïdes sont ceux qui réclament le plus souvent la fécondation artificielle.

« 2° Quand on a bien reconnu la cause de la stérilité chez la femme, si la cure est possible, et elle l'est le plus souvent ; la fécondation artificielle est inutile si chez

« l'homme les spermatozoïdes sont de qua-
« lité et de quantité suffisantes.

« 3° Sur cent ménages stériles, il y en
« aura un ou deux, peut-être, qui pourront
« bénéficier de la fécondation artificielle.
« Tous les autres, sauf ceux où le mari est
« la cause, parviendront à obtenir la fécon-
« dation naturelle par un traitement et des
« conseils basés sur l'état des parties.

« 4° C'est surtout dans les déviations
« utérines qui appliquent l'orifice externe
« du col sur les parois vaginales que la fé-
« condation artificielle est indiquée, le
« sperme étant normal, mais encore dans
« ces cas, des positions spéciales pendant
« le coït, variables selon le genre de dévia-
« tion, amènent souvent la fécondation
« naturelle.

« 5° Quand une femme est bien réglée
« et que l'homme a des spermatozoïdes de
« quantité et de qualité moyennes, il faut
« tenter la fécondation naturelle, avec les
« conseils nécessaires, pendant un an ou
« deux, avant de se décider à opérer. »

Nous considérons ces préceptes comme fort sages, ils doivent être, dans l'esprit du savant professeur, l'expression d'une vérité clairement démontrée par une longue pratique, et, depuis lors, nous nous en inspirons toujours lorsque nous nous trouvons en présence d'un cas nouveau.

Mais si l'on nous a reproché d'opérer la fécondation avec trop de hâte, nous répondrons ceci : lorsqu'on vient nous consulter, nous modeste médecin, qui n'avons aucun titre de professeur, ni d'agrégé, ni de médecin des hôpitaux, c'est qu'on s'est adressé déjà depuis longtemps à l'un ou à l'autre, quelquefois même à plusieurs de ces grands dignitaires de nos Facultés, et alors, nous aurions mauvaise grâce si nous avions la prétention de faire mieux qu'eux lorsqu'il s'agit surtout d'un traitement classique; ces temporisations que M. le professeur Pajot conseille si justement pendant un an ou deux avant de se soumettre à une opération ont été observées, souventes fois, pendant plus longtemps que cela, sans amener de résultat.



Or, avant de venir à nous, qui n'avons la réputation que d'un *spécialiste opérateur* , d'un *faiseur d'hommes*, comme on nous appelle quelquefois[1], on a perdu un temps fort long par des essais infructueux, souvent même téméraires, car à part quelques gynécologistes très prudents, il se trouve des médecins audacieux qui tentent des opérations graves, qui, le plus souvent rendent véritablement stériles

[1] Surtout depuis la publication du beau livre de MM. Yveling Rambaud et Dubut de Laforest *Le Faiseur d'hommes*. Marpon et Flammarion, éditeurs.

des femmes qui n'étaient alors que relativement ou temporairement inféconds.

C'est dans ces conditions que nous n'avons plus à temporiser, que nous n'avons plus à prescrire ou à faire suivre de nouveaux traitements, ni à conseiller de nouvelles positions, ou à faire ce que d'autres, et des plus autorisés, avaient fait avant nous.

Perdre du temps, alors que la femme approche souvent de la trentaine, et quelquefois la dépasse, nous semble imprudent; et c'est pour toutes ces raisons réunies que nous nous décidons à opérer, tout en prévenant sincèrement nos clients de la possibilité d'un insucccès, et ceux-ci se présentent d'autant plus nombreux que l'âge de la femme est plus avancé, ou même en raison directe du nombre et de la longueur des traitements suivis.

Donc, après une assez longue pratique de la fécondation artificielle, nous nous croyons autorisé à formuler les indications suivantes :

1° Toute femme parfaitement *réglée*, qui est exempte d'inflammation aiguë ou chronique, de tout ou partie de l'appareil génital, et qui a au moins deux ans de ménage, est légitimement en droit de solliciter de suite la fécondation artificielle, si son mari a des spermatozoaires de qualité et de quantité suffisantes.

2° Toute femme atteinte de métrite catarrhale simple, qui a été traitée pour cette affection constitutionnelle sans résultat, peut légitimement demander l'imprégnation artificielle qui porte la semence souvent plus haut que le siège du catarrhe.

3° Toute femme atteinte d'une déviation de l'axe du col, sans trace d'inflammation et dont le mari a reçu tous les conseils relatifs aux positions, sans obtenir de résultat, est en droit de provoquer l'imprégnation artificielle.

4° Tout mari atteint de frigidité, traité sans succès, et dont la femme est saine, peut solliciter la fécondation artificielle si sa semence est de bonne qualité.

5° Tout mari dont la verge est rudimentaire et dont la bonne semence ne peut atteindre le col peut légitimement recourir à l'imprégnation artificielle.

6° Tout ménage dont l'obésité de l'un ou des deux conjoints est une cause physique de rapprochements insuffisants, est en droit de solliciter la fécondation artificielle, comme étant le seul moyen de mettre les éléments histologiques en présence.

Ces indications, quoique très claires, pourront paraître élastiques et se prêter à tous les compromis entre clients et médecins ; mais, raisonnablement, nous ne croyons pas qu'on doive se montrer plus exigeant, lorsqu'on songe à ce que coûte une pareille démarche de la part des époux, qui ne se décident à venir consulter un médecin spécialiste que lorsqu'ils ont épuisé tous les moyens, car retarder plus longtemps, c'est se trouver dans de plus mauvaises conditions d'âge pour la femme.

Deux ans ! c'est-à-dire vingt-cinq menstruations sans résultat. N'est-ce pas une

attente suffisante pour justifier l'intervention du médecin ?

On voit souvent, dira-t-on, des femmes devenir mères après deux ans de ménage ; cela est vrai, mais c'est l'exception.

Plus on attend, moins on a de chances d'être parmi ces exceptions. Il est donc prudent de ne pas trop attendre, car l'on se complaît trop souvent dans son égoïsme d'êtres libres ; le goût des enfants se passe avec celui du confortable qui naît, et lorsqu'on se sent isolé, il est souvent trop tard pour avoir des enfants dans de bonnes conditions.

Ces indications sont donc les seules raisonnables, car nous ne connaissons pas de déviations, d'atrésie, d'abaissement ou de catarrhe qui soient véritablement des causes absolues de stérilité ; elles sont tout au plus relatives, mais il faut cependant en tenir grand compte.

Ne voit-on pas les spermatozoaires s'ébattre entre deux plaques de verre comme s'ils étaient absolument libres de leurs

mouvements; nous pensons donc qu'on aurait mauvaise grâce de leur refuser l'instinct de passer à travers toutes les déviations, toutes les courbures et toutes les atrésies du col, quelles qu'elles soient, mais non toutefois sans luttes et sans fatigue.

Or, la fécondation artificielle dans la plupart de ses applications n'a, selon nous, qu'un avantage : c'est d'abréger la route d'un quart ou d'un tiers du chemin à parcourir, alors que la portion du col est souvent le seul passage difficile à franchir. C'est pour cette raison surtout que nous intervenons toujours lorsque l'opération nous est formellement demandée, alors qu'aucune maladie ne s'y oppose.



IX

DES AVANTAGES DE LA FÉCONDATION ARTIFICIELLE



IL faut nécessairement que la semence traverse toute la longueur du col pour qu'il y ait imprégnation ; or, de tous les mâles, l'homme est le seul qui ait une verge en massue et non pointue comme celle de tous les animaux ; en outre, le mâle animal ne se contente pas du

coït vaginal, il pratique le coït utérin, tout au moins dans la portion du col ; l'homme a donc de ce côté un incontestable désavantage, il ne pénètre jamais dans l'utérus, et si son méat éjaculateur n'est pas directement en face de l'ouverture du col, il ne fait rien pénétrer dans l'utérus ; le jet spermatique est brisé, il faut alors que les spermatozoaires, de leur propre instinct, se portent sur l'orifice du col, le cherchent, s'y engagent, le remontent et fassent ensuite un trajet de 17 à 18 centimètres de longueur à travers tous les obstacles des cils cibratiles qui sont contraires à leur progression, avant d'avoir dépassé le tiers externe de la trompe, où se fait seulement la rencontre de l'ovule, et, enfin, la fécondation.

Cette course folle, à travers tant d'obstacles, nous paraît au-dessus des forces de la plupart de nos spermatozoaires ; donc il faut les aider, leur faire la courte-échelle, en un mot, les mettre à même de fournir leur course et de remplir leur but.

L'animal, au contraire, a toutes les chances pour lui : sa verge est toujours plus grande que le vagin n'est profond ; en outre, la pointe de celle-ci cherche et trouve facilement l'orifice du col, et ce n'est que lorsque sa pointe y est engagée que, par un brusque mouvement de pression, il projette avec une grande force la semence aussi haut que possible dans l'utérus.

Donc, aucune partie de cette semence n'est perdue, toute la masse des spermatozoaires concourt à la fécondation, et la lutte de sélection commence seulement à l'orifice des trompes, car, aussitôt le col franchi par la pointe de la verge, rien ne s'oppose plus au jet qui conserve ainsi toute sa vigueur et vient, par ce fait, inonder le fond de la cavité utérine où se trouvent précisément les ouvertures de ces trompes.

L'homme, moins heureux, ne pénètre jamais dans le col utérin, ses habitudes de rapports fréquents ont créé des culs-de-sac

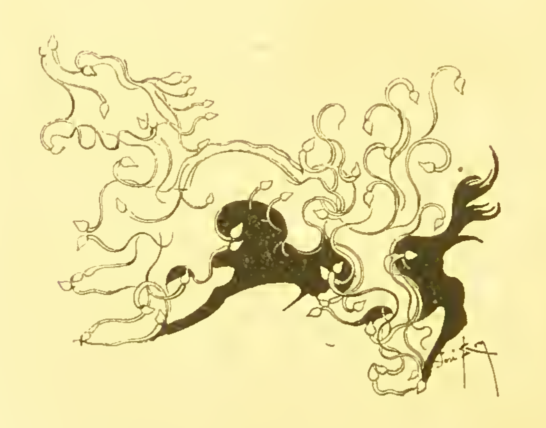
où il s'engage et où son jet se trouve brisé; la semence est donc déposée, souvent bavée dans le vagin, qui n'est que l'antichambre de la vie ; elle a donc beaucoup de chances de ne pas pénétrer dans la vraie chambre, surtout avec cette circonstance aggravante pour la femme, que la station verticale qu'elle a tend à faire tomber la semence plutôt qu'à la faire monter, au moindre mouvement qu'elle fait.

Toutes ces circonstances réunies nous montrent combien nous sommes inférieurs aux animaux sous le rapport de la reproduction ; il y a évidemment là une disposition heureuse et voulue par la nature, car si nous possédions les mêmes aptitudes de nous reproduire que les animaux, la terre ne suffirait pas à nous loger.

Mais, et c'est là où nous voulons en venir, lorsque des époux désirent ardemment des enfants, ne peut-on pas corriger, dans une certaine mesure, cette infériorité humaine en la plaçant momentanément dans les conditions avantageuses de l'animal, c'est-

à-dire en portant la semence aussi haut que possible et dans un point précis où cette semence pourra devenir utile ?

La fécondation artificielle est donc logique au premier chef, lorsque l'acte naturel ne suffit pas. C'est réparer dans une certaine mesure une erreur de conformation ou d'adaptation et c'est faire œuvre intelligente et utile que d'y recourir dans les cas désespérés.



X

LES CONTRE-INDICATIONS DE L'OPÉRATION



i l'on veut faire de l'excellente besogne, en toutes choses, c'est de ne pas entreprendre ce qu'on est certain de ne pas conduire à bonne fin.

Or, si l'on ne veut pas discréditer la fécondation artificielle par des essais infructueux, c'est de ne la pratiquer que lorsqu'on est à peu près sûr de la réussir.

Nous aurons donc à parler des contre-indications fonctionnelles et des contre-indications absolues.

Les contre-indications fonctionnelles sont les suivantes :

1° Toute femme atteinte d'une inflammation aiguë ou chronique, de l'utérus ou de ses annexes, doit être soumise à un traitement rationnel jusqu'à sa complète guérison, avant de tenter sur elle une opération.

2° Toute femme dont la menstruation est anormale doit être normalement et suffisamment réglée avant d'être soumise à l'imprégnation artificielle.

3° Toute femme stérile qui souffre, du fait de sa menstruation, avant ou pendant ses règles, bien que celles-ci soient régulières, doit être préalablement guérie de sa dysménorrhée avant de tenter sur elle une opération.

Nota. — Il est bien entendu que, dans tous les cas, lorsque la guérison est obtenue, les rapports entre époux doivent être repris pendant un certain laps de temps, pour bien démontrer au médecin que la fécondation artificielle est le seul moyen qui reste pour obtenir un succès.

4° Tout mari dont les spermatozoaires laissent à désirer — tant au point de vue du nombre que de la qualité — doit suivre un traitement, jusqu'à ce qu'on ait constaté une amélioration sérieuse de sa semence. S'il est démontré que le traitement reste sans résultat, il faut s'abstenir d'opérer.

5° Toute fécondation artificielle, qui ne peut être faite dans de bonnes conditions physiologiques, doit être absolument refusée par le médecin.

En suivant ces préceptes, qui sont le fruit d'une assez longue pratique, on aura un succès probable; mais si l'on n'en tient aucun compte, il faut s'attendre à un échec assuré qui compromet, à la fois, la méthode et le médecin.

Il est donc prudent d'avoir ces conseils présents à l'esprit et de ne s'en départir sous aucun prétexte.

Quant aux contre-indications absolues, elles sont les suivantes :

1° S'abstenir de toute intervention dans

les déformations du bassin pouvant empêcher l'accouchement normal ;

2° Dans les rétroflexions utérines avec brides cicatricielles ou adhérences immobilisant l'utérus ;

3° Dans les affections organiques incurables de l'appareil génital ;

4° Dans toutes les diathèses graves : cancer, syphilis, tuberculose de l'un ou de l'autre des conjoints, car il existe déjà trop d'affections héréditaires pour en propager l'espèce.

Du reste, c'est au médecin de s'interroger et de se demander s'il doit violer la nature, alors qu'elle refusait un enfant dans les conditions normales de la procréation. Il ne doit donc intervenir qu'au cas où la mère et l'enfant n'ont aucune mauvaise chance à courir.

Mieux vaut s'abstenir, dans une circonstance douteuse, que d'aller au-devant d'un échec ou d'une faute.

XI

DES INSTRUMENTS NÉCESSAIRES



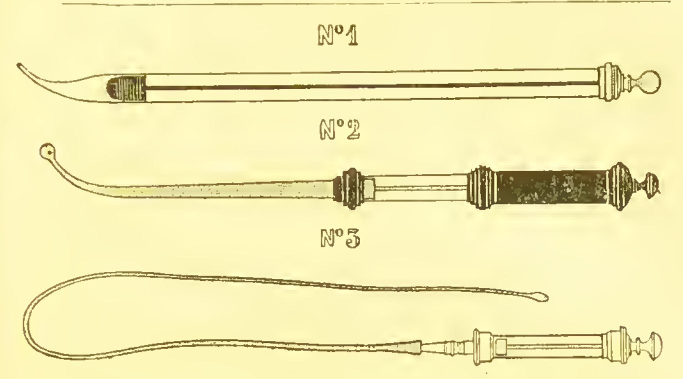
HAQUE spécialité demande un outillage particulier et parfaitement approprié au but qu'on veut atteindre ; le bagage nécessaire pour pratiquer une fécondation artificielle est des plus simples, mais encore est-il bon d'avoir sous la main l'indispensable. Nous allons le décrire :

INJECTEURS. Chaque opérateur a la douce manie d'avoir son instrument, d'y attacher même son nom, et j'avoue avoir eu cette petite faiblesse au début de ma pratique ; mais cela n'a pas d'importance en l'espèce :

il faut surtout que l'instrument remplisse le but auquel on le destine ; c'est-à-dire que seringue ou canule prenne la semence en un point donné et la transporte où il faut qu'elle soit, pour fructifier utilement, et cela sans blesser la patiente, sans changer la nature de la semence, ni sa qualité, ni sa température, car tout est là.

Que ce soit la modeste seringue en verre, prescrite au début par John Hunter, ou que ce soit les canules en or ou en vermeil de nos grands opérateurs ; peu importe. Ce qu'il faut, avant tout, c'est un instrument commode, incassable, se nettoyant facilement et permettant de voir ce qu'on fait.

De tous les instruments qui nous sont passés par les mains — et la collection en est grande — nous ne nous servons plus guère que de trois injecteurs, qui répondent à peu près à toutes les indications de la pratique. Nous en donnons le dessin ci-contre, afin d'en mieux faire saisir les avantages :



N° 1. Seringue en cristal trempé, de cinq millimètres de diamètre, incassable, se tenant très propre et permettant de voir, par transparence, ce qu'on fait.

N° 2. Seringue en gutta-percha à canule demi-souple, avec orifice de sortie sur le côté, variable à volonté dans la direction du jet, de facile introduction, ne blessant jamais; ayant cependant le désavantage de sa non-transparence et la facilité d'embarquer de l'air.

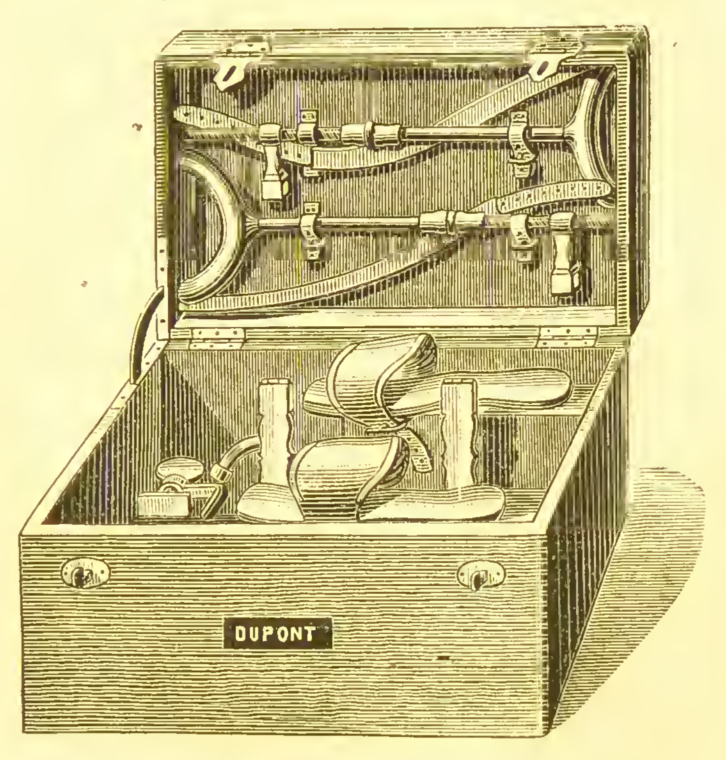
N° 3. Fine sonde en toile gommée pouvant être poussée sans danger jusqu'aux orifices des trompes, franchissant les cols les plus étroits et les plus irréguliers, se pliant à toutes les sinuosités des déviations les plus capricieuses ; mais aspirant mal la semence et ne se plaçant guère qu'à l'aide d'un mandrin, ce qui fait que, lorsqu'on retire celui-ci, tout le volume du mandrin est remplacé par de l'air qu'on embarque forcément lorsqu'on pousse l'injection.

Cependant, malgré ses imperfections, cette sonde rend de grands services dans certains cas difficiles où d'autres instruments ne passeraient pas. Avec cette sonde, l'injection se pousse à l'aide d'une seringue ordinaire de Pravaz, munie d'un embout spécial se vissant sur le pavillon de la sonde.

Couveuse : Nous avons fait construire, par Favre, une couveuse artificielle, contenant environ trois litres d'eau chaude, dont on entretient la température uniforme, à 40 degrés centigrades, au moyen de deux veilleuses. La disposition de l'appareil est telle que le calorique développé est exactement égal au refroidissement des surfaces, ce qui donne une température toujours constante.

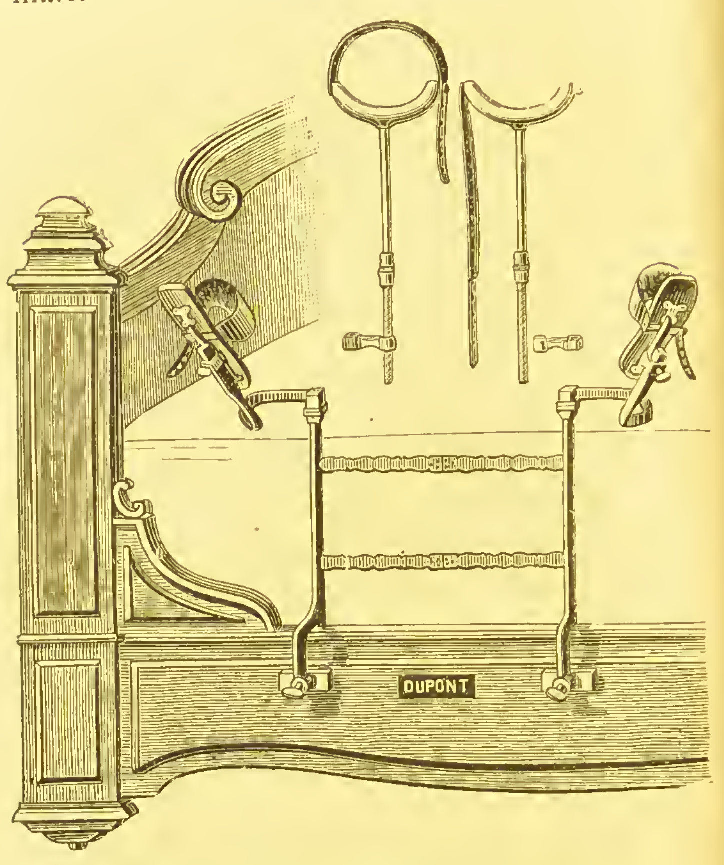
Au centre de l'appareil se trouve une caisse rectangulaire qui permet de placer, *en lieu sec*, les instruments nécessaires à l'opération et dont voici la nomenclature : un thermomètre très sensible, un speculum Fergusson avec son embout, la seringue choisie, une fine capsule de verre, pouvant recevoir — dans des cas spéciaux — un préservatif contenant la semence, afin de l'abriter momentanément contre une déperdition de chaleur et pour la soustraire à la lumière ; et enfin une houppe d'ouate armée d'un fil, destinée à obturer le col après l'injection.

Etriers portatifs : L'expérience nous a démontré qu'il était fort difficile de pratiquer l'opération sur un lit ordinaire et,



comme le succès dépend presque toujours du soin qu'on met à la faire, nous avons dû souvent nous servir du fauteuil à opération

où le médecin a toutes ses aises, sinon le mari.



Aussi, voulant concilier ces difficultés, nous avons fait construire par M. Dupont,

rue Hautefeuille, un appareil à patins, très portatif, se pliant, s'adaptant à tous les lits au moyen de deux vis. La patiente y est fort à l'aise, le mari a toutes ses commodités et le médecin toutes les facilités désirables. La femme peut rester parfaitement deux ou trois heures dans cette position sans ressentir de fatigue, ou, si on ne veut pas la laisser ainsi, il suffit, l'opération étant faite, de lui faire faire un quart de conversion sur le siège pour qu'elle soit normalement dans son lit.

C'est à peu près tout ce qui est nécessaire pour mener à bien une opération, quelle que soit sa délicatesse. Nous devons cependant faire suivre cette stérile description de quelques conseils pratiques :

1° Toutes les fois que la température de la semence ne sera pas exactement maintenue entre 37 et 40 degrés, on ne comptera que des insuccès ;

2° Tout speculum et toute seringue qui pénètrent dans le vagin sans avoir été préalablement portés à la température de 40 de-

grés, abaissent la température de la semence de plus de 5 degrés pendant la saison chaude, et de plus de 10 degrés en hiver, quelle que soit la température de l'appartement;

3° Passer ses instruments dans de l'eau chaude, pour s'en servir ensuite, même étant essuyés, c'est ne plus se rappeler que l'eau est l'agent le plus actif de la destruction des spermatozoaires. Si bien qu'on essuie ses instruments, il reste encore trop d'humidité dans la seringue pour que celle-ci n'altère pas la semence ; ensuite, il est très difficile de se rendre compte du degré de l'eau chaude au moment de l'opération, pour ne pas craindre de se tromper ; c'est ainsi que nous avons cuit des spermatozoaires en grand nombre et que, dans d'autres cas, nous les avons congelés sans miséricorde, alors que nous comptions sur notre sensibilité tactile pour juger de la chaleur du bain, à défaut de thermomètre, car celui-ci se casse neuf fois sur dix pendant le moment psychologique, surtout

lorsqu'on n'est pas là pour régler la lampe où chauffe le bain ;

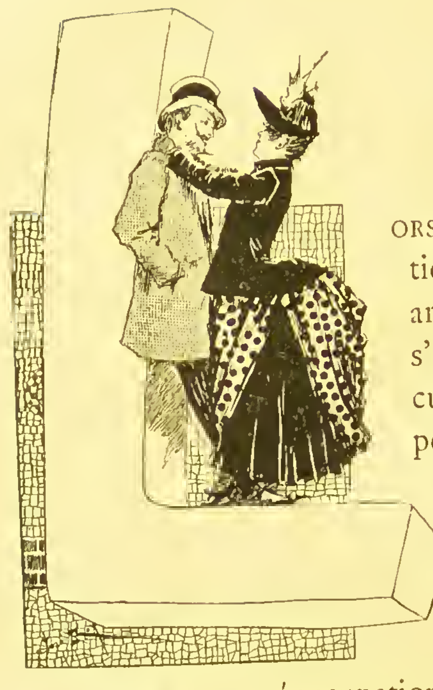
4° Eviter d'introduire le moindre globule d'air dans l'utérus, mais ne pas craindre d'y injecter un centimètre cube de semence.

Ne pas tenir compte de ces principes fondamentaux, c'est courir au devant d'un échec certain.



XII

RENDEZ-VOUS PRIS



Lorsqu'une fécondation artificielle est arrêtée, que rien ne s'oppose à son exécution, il est indispensable de s'y préparer comme s'il s'agissait d'une opération grave: il faut s'y consacrer exclusivement sans préoccupation d'aucune sorte.

Le moment le plus propice, reconnu

par l'expérience et par le travail physiologique qui se fait du côté de l'ovaire est l'époque de la menstruation : l'avant-veille ou la veille chez certaines femmes dont la menstruation est précédée d'une affectivité plus grande dans la recherche de l'époux ; le lendemain ou le surlendemain des règles chez d'autres femmes plus froides qui ne conçoivent que peu d'élan au début des règles et qui éprouvent un grand soulagement au moment de la fin de la crise cataméniale ; il faut en un mot rechercher le moment psychologique chez toutes.

Il en est même qui ne peuvent être fécondées que pendant l'époque menstruelle, celles surtout qui éprouvent dans ce moment un véritable rut et recherchent instinctivement les rapprochements. Il ne faut pas oublier que le sang des règles est sans aucune influence sur la vitalité des spermatozoaires et surtout il faut savoir combattre le préjugé populaire qui consiste à croire qu'on ne peut engendrer à cette période

que des enfants malsains ou, pour le moins, rouges de cheveux.

Le milieu où se passe l'acte final de la conjonction des éléments histologiques reste sans influence sur ces éléments ; l'ovule est entouré de son enveloppe protectrice et ne peut subir aucune altération du fait des humeurs dans lesquelles il baigne ; mieux vaut saisir l'ovule au moment de sa déhiscence que de laisser échapper l'occasion, car tout ovule non fécondé subit les lois de la macération, tandis que, lorsqu'il est fécondé, rien ne l'altère plus.

Il est donc utile de savoir saisir l'instant précis, et, au besoin, de le faire naître par des conseils délicatement donnés aux époux inexpérimentés.

L'époque devra être discutée entre le médecin et les intéressés ; c'est alors que le rendez-vous est fixé d'une manière précise et chacun doit s'y soumettre, toute affaire cessante.

Le lieu du rendez-vous peut avoir son importance, car il est des maris dont l'é-

motion est telle en semblable occurrence qu'il est impossible de donner suite à l'opération et qu'il faut la remettre à plus tard, alors que souvent il est déjà trop tard pour cette période menstruelle.

Le médecin doit prévoir et quelquefois se plier à des considérations morales et sociales qui militent en faveur de telle ou telle solution, de tel ou tel choix.

Le rendez-vous est donc pris, soit au cabinet du médecin, soit au domicile des époux; il serait même convenable que ce fût toujours au domicile des époux, et non ailleurs, qu'une pareille opération se pratiquât, mais comme il est encore des préjugés à vaincre avant que la fécondation artificielle soit admise par tous, il faut savoir se soumettre aux désirs des intéressés qui veulent presque toujours garder l'incognito non pas pour eux souvent, mais pour leur entourage, car on sait que le médecin est lié par le secret professionnel le plus absolu, et que, mieux que le confesseur, il sait s'y renfermer.

Quel que soit donc le lieu choisi, il faut que les époux se sentent absolument chez eux, à l'abri de toute indiscrétion et de toute surprise, qu'ils soient seuls et bien seuls, isolés de tout bruit, car le mari n'aura la plénitude de ses moyens qu'à cette condition.



XIII

PROCÉDÉS OPÉRATOIRES



N nous rendra cette justice que, tout en traitant un sujet scabreux au point de vue de la morale et des mœurs, nous nous sommes toujours exclusivement cantonné dans le langage scientifique, déjouant ainsi les curiosités malsaines et les espérances de luxure que certains lecteurs recherchent dans les écrits de ce genre.

Nous sommes cependant obligé d'entrer parfois dans des détails intimes, mais la science a sa pudeur et la profession sa dignité; nous disons juste ce qu'il faut dire pour être clair, mais pas plus; c'est au lecteur à deviner ce que nous ne pouvons pas dire par respect des convenances.

Disons donc, puisque nous sommes au cœur même de la question, que deux cas peuvent se présenter au moment de l'imprégnation : ou l'époux est valide, ou il ne l'est pas.

Dans le premier cas, les rapports sont normaux et le médecin peut aussitôt recueillir la semence où elle est naturellement déposée; pour cela, il s'arme du speculum qui est dans la couveuse placée à la tête du lit; aussitôt introduit, le médecin prend l'injecteur dans cette même couveuse et assèche tout le vagin de la semence qu'il y trouve, de façon à démasquer le col utérin; c'est alors qu'il introduit le bec de son injecteur et le fait pénétrer aussi profondément que possible sans toutefois blesser sa cliente; il

injecte ainsi environ un centimètre cube de la semence en s'assurant qu'elle reste dans l'utérus; après quelques secondes, il retire l'instrument et observe si la semence fait retour en masse ou si elle reste dans la cavité. C'est alors qu'il coiffe le col à l'aide du tampon d'ouate qui se trouve encore dans la couveuse, il retire enfin le speculum et laisse la patiente au repos pendant deux heures au moins.

Dans le deuxième cas, le mari est inapte à remplir ses devoirs complets, et c'est peut-être ici que la fécondation artificielle justifie le mieux son intervention et sa nécessité. Nous avons dit que la semence du mari avait toute sa valeur au point de vue histologique, il faut donc que celui-ci nous la livre sans lui faire perdre ses propriétés fécondantes, c'est-à-dire sans abaisser sa température et sans que l'air extérieur vienne la modifier.

Voici comment il faut procéder : Dans une chambre très chaude, revêtir un préservatif de choix, un quart d'heure au moins

avant l'opération, de façon à lui communiquer une chaleur naturelle, se tenir à portée de la couveuse, et lorsque le sperme est produit, faire glisser le préservatif et son contenu dans l'appareil et appeler le médecin aussitôt.

Le manuel opératoire devient le même que dans le premier cas et l'opération est faite d'autant plus vite que le speculum a été préalablement placé et maintenu par la femme dans la situation qu'elle doit avoir.

Observation. — Des auteurs ont proposé, avec bonne foi, une troisième méthode pour recueillir la semence; ils ne veulent, dans aucun cas, la recueillir au fond du vagin alors même que le mari jouirait de toute sa virilité, pour cette excellente raison, qu'une semence versée dans le vagin se mêle à un produit acide, à du mucus et à de l'épithélium desquamé, c'est-à-dire à des corps étrangers qui viennent modifier cette semence et vont être, après l'injection, des agents perturbateurs du milieu utérin; c'est

alors qu'ils ont proposé de recueillir la semence dans le pli de l'aine, préalablement lavé à l'alcool et soigneusement essuyé.

La méthode est séduisante et paraît tout d'abord rationnelle, nous l'avons essayée dans trois ou quatre circonstances, mais nous avouons qu'elle ne nous a jamais donné aucun résultat; aussi, sommes-nous revenu à la méthode naturelle, tout en tenant grand compte de la valeur de l'argument donné par les auteurs de la théorie du pli de l'aine.

C'est ainsi que, lorsque nous sommes en présence d'une acidité vaginale marquée, que nous trouvons, en un mot, une muqueuse vaginale agrémentée de produits morbides, alors qu'un lavage complet avait été prescrit deux heures avant l'opération, nous faisons un nouveau nettoyage complet du vagin un quart d'heure avant tout rapprochement. Ce dernier nettoyage se fait à l'aide du coton hydrophile absolument sec, les culs-de-sac sont soigneusement

inspectés et appropriés, c'est alors que nous sommes certain de ne trouver aucun corps étranger pouvant se mêler à la semence.

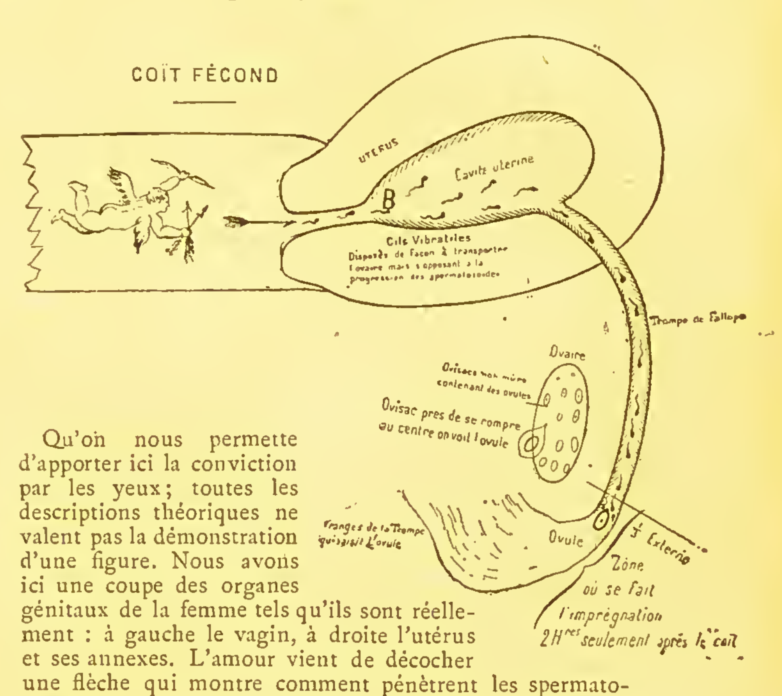
Nous croyons donc que l'émission du sperme dans le pli de l'aine doit être rejetée comme ne donnant pas une garantie suffisante pour la conservation de la semence. En outre, c'est un moyen beaucoup trop répugnant pour être accepté par les époux et, de plus, il est sans nécessité pratique.

PLANCHES SCHÉMATIQUES

DU MÉCANISME DE LA FÉCONDATION NATURELLE ET DE LA FÉCONDATION ARTIFICIELLE

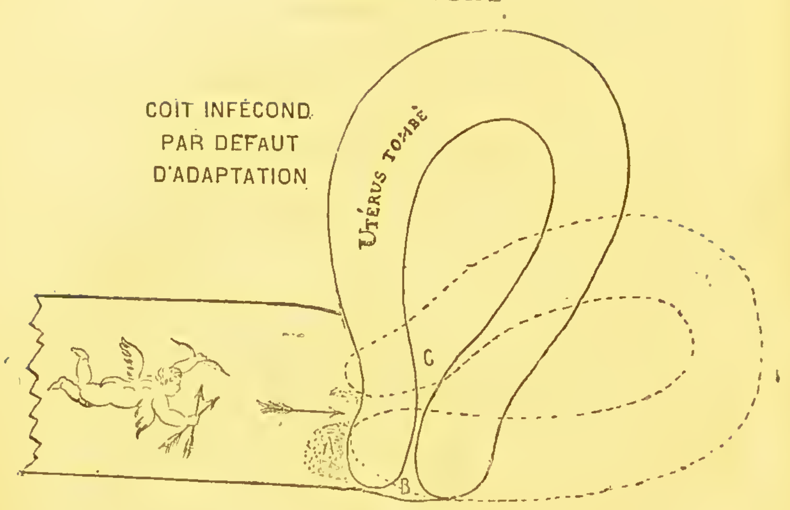
Ire PLANCHE

COÏT FÉCOND



Qu'on nous permette d'apporter ici la conviction par les yeux; toutes les descriptions théoriques ne valent pas la démonstration d'une figure. Nous avons ici une coupe des organes génitaux de la femme tels qu'ils sont réellement : à gauche le vagin, à droite l'utérus et ses annexes. L'amour vient de décocher une flèche qui montre comment pénètrent les spermatozoaires à travers le col, dans l'acte normal d'un rapprochement, et comment ceux-ci se dirigent, malgré les obstacles des cils, vers le tiers externe de la trompe où l'ovule va être fécondé deux heures après l'acte des époux.

IIe PLANCHE



Dans cette figure, le pointillé indique la situation que devrait occuper l'utérus s'il était resté dans une position normale; mais, par suite d'une déviation de son axe, il est placé dans une nouvelle direction : la flèche indicatrice montre que la semence vient frapper contre une paroi sans issue et tombe en A. Cette semence est complètement perdue, alors qu'elle devrait passer de B en C pour continuer sa route vers l'ovule.

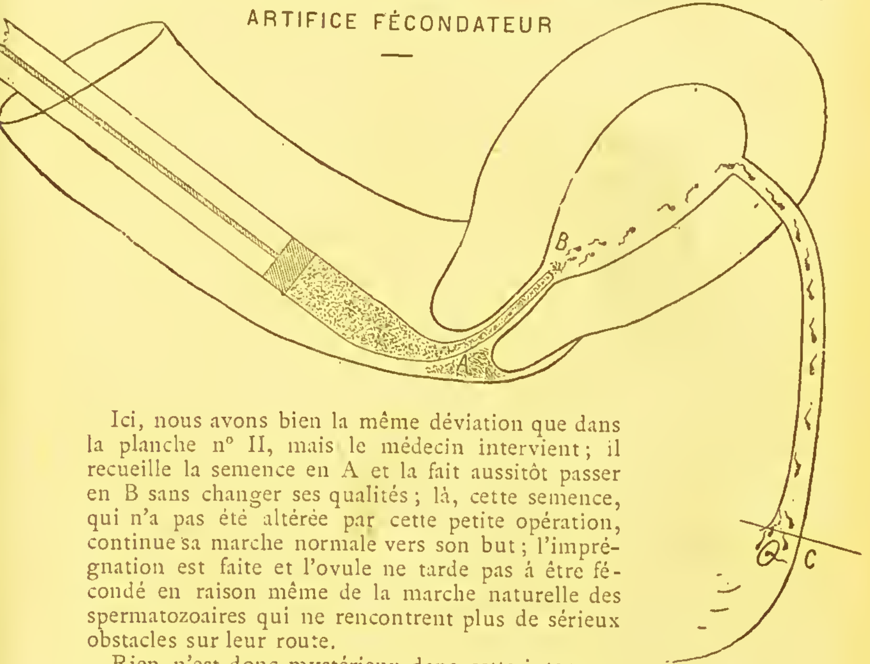
Dans ce cas, le coït est infécond, la femme reste stérile par défaut d'adaptation.

Ces cas sont nombreux, car les déviations peuvent se faire dans toutes les directions.

IIe PLANCHE

INTERVENTION DE LA SCIENCE

ARTIFICE FÉCONDATEUR



Ici, nous avons bien la même déviation que dans la planche n° II, mais le médecin intervient; il recueille la semence en A et la fait aussitôt passer en B sans changer ses qualités; là, cette semence, qui n'a pas été altérée par cette petite opération, continue sa marche normale vers son but; l'imprégnation est faite et l'ovule ne tarde pas à être fécondé en raison même de la marche naturelle des spermatozoaires qui ne rencontrent plus de sérieux obstacles sur leur route.

Rien n'est donc mystérieux dans cette intervention et la qualité de l'enfant ne peut en aucune façon en être modifiée.

XIV

DE L'IMPRÉGNATION NATURELLE
SANS LE CONCOURS DU MÉDECIN

La spontanéité avec laquelle tous les journaux ont parlé de la fécondation artificielle, dès l'apparition de notre thèse, prouve surabondamment que cette question intéresse au plus haut point la famille et même la prospérité de l'Etat, car si l'enfant fait la joie du foyer domestique, la

fécondité d'un peuple fait sa puissance et sa grandeur ; la victoire ne reste-t-elle pas toujours du côté des plus gros bataillons ?

Mais, si toute la presse s'est occupée de cette palpitante question, elle n'a pas été unanime dans son appréciation, car, à travers quelques éloges, elle s'est montrée sévère en beaucoup de points, surtout en ce qui concerne la morale publique, et souvent ses critiques ont été des plus acerbes et des plus injustes. N'a-t-on pas été jusqu'à dire que nous fécondions les femmes SANS LA PARTICIPATION DES MARIS ?

Mais, sans aller aussi loin, plusieurs journaux ont vu dans la fécondation artificielle un procédé opératoire dangereux, des manœuvres répugnantes ayant un côté immoral et inacceptable pour les gens délicats; et, chose plus grave, ils mettaient en doute l'intégrité morale et physique des enfants ainsi procréés.

Nous croyons avoir victorieusement répondu, dans le cours de cet ouvrage, aux

différents reproches qu'on pouvait adresser à la fécondation artificielle qui, en somme, n'est que l'intervention de la science dans une très petite part de l'acte fécondateur et qui ne change en rien les facteurs de la vie.

Mais ces critiques ont porté leurs fruits, nous avions à cœur de parfaire notre œuvre de vulgarisation et de triompher de la stérilité, d'où qu'elle vienne, tout en tenant compte des justes susceptibilités de la morale et de la décence.

Le seul reproche sérieux qu'on ait pu faire à la fécondation artificielle, c'est l'intervention du médecin *immédiatement après* l'acte conjugal, alors que les époux sont encore sous l'émotion du spasme vénérien.

Comprenant que cette intervention d'un tiers peut être un écueil véritable pour la doctrine ou pour certaines natures impressionnables qui ne peuvent pas se faire à l'idée que le médecin, dans ce cas, n'est pas un homme, mais un instrument indifférent, nous avons longuement réfléchi à un

procédé opératoire qui sauvegardât la pudeur légitime des époux après l'acte conjugal.

Ce procédé, le voici dans toute sa simplicité : il est applicable dans la majorité des cas où la fécondation artificielle est nettement indiquée, c'est dire de suite que nous ne sommes pas inféodé à un système plutôt qu'à un autre, notre but final étant de supprimer la stérilité par tous les moyens qui se prêtent honorablement à remplir ce but.

Nous avons donc fait construire, en ivoire, une série de petits ENTONNOIRS de formes différentes, s'adaptant exactement sur tous les cols utérins quels qu'ils soient et remplissant le cul-de-sac circulaire du vagin de façon à éviter les fausses routes.

La tige de l'entonnoir, pénétrant dans toute la longueur du col, vient saillir de deux ou trois millimètres dans la cavité utérine. Cet entonnoir reste fixé quels que soient les mouvements et les efforts faits par la femme, et cela, grâce à une disposition spéciale de la tige s'incrustant dans la cavité du col.

Ces *entonnoirs pessaires* peuvent rester en place pendant vingt-quatre heures sans aucun inconvénient; ils ont, au contraire, l'avantage de tarir les écoulements muqueux de l'utérus par une sorte de drainage naturel de sa cavité, et de le préparer ainsi à recevoir la semence séminale dans toute son intégrité, et celle-ci est absorbée d'autant plus facilement que l'utérus est placé dans une position plus déclive et forme pour ainsi dire cuvette.

L'appareil étant posé à l'époque jugée propice par le médecin, les époux peuvent rentrer à leur domicile sans craindre le dérangement de cet appareil, et là, y consommer l'acte naturel qui sera toujours suivi de l'imprégnation de l'ovule, sans nouvelle intervention de la part du médecin.

Le mari peut retirer lui-même l'instrument deux ou trois heures après l'imprégnation, sans craindre de compromettre le résultat final de la fécondation.

Nous le répétons ici, nous ne voulons aucun monopole, nous n'avons aucun secret professionnel, tout ce que nous savons nous le disons, pour que tous les médecins puissent faire ce que nous faisons. La stérilité étant une plaie sociale, disons de suite que toute femme réglée peut devenir mère, il faut donc que toute stérilité soit du ressort de la médecine courante et que, pauvres comme riches, tous puissent bénéficier des découvertes récentes de la gynécologie, sans passer par les fourches caudines des spécialistes, qui peuvent avoir plus d'expérience dans leur spécialité, mais qui ne sont pas absolument les seuls dispensateurs du succès.

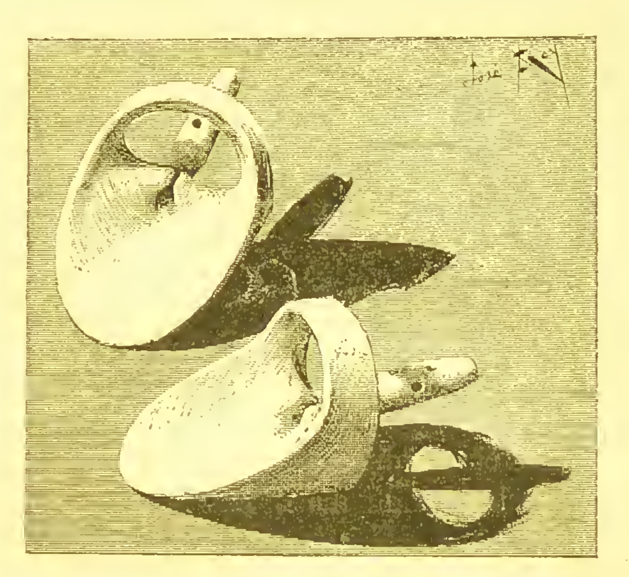
Ces petits entonnoirs peuvent être faits en ivoire, en celluloïde, en ivorine, en écaille ; ils sont légers, propres, inaltérables et se mettent rapidement en harmonie de

température avec le milieu dans lequel on les place; ils n'altèrent en rien la semence qu'ils véhiculent; ils n'apportent aucune gêne dans l'accomplissement des devoirs génitaux et pourraient se porter pendant fort longtemps sans aucun inconvénient. Nous avons même tari un écoulement catarrhal très ancien en le laissant à demeure pendant plus de trois mois chez une de nos clientes dont l'étroitesse du col ne lui permettait pas de se débarrasser d'une accumulation de glaires visqueuses remplissant son utérus. C'est, en définitive, un drainage naturel permettant le libre accès de l'entrée ou de la sortie de l'utérus.

Cet instrument est appelé à rendre de grands services, même en dehors de la fécondation. Quantité de maladies utérines peuvent être utilement traitées par ce drainage permanent, car le col devient aussi tolérant que tout autre organe par l'habitude.

Nous plaçons ici les dessins de cet instrument, en nous servant du type le

plus employé, celui qui corrige l'antéversion.



Dans la grande majorité des cas où la fécondation artificielle est indiquée, on pourra recourir à ce moyen, qui est peut-être plus correct et plus séduisant que l'emploi de la seringue ; dans tous les cas, il sauvegarde la pudeur de la femme après l'acte, ainsi que l'amour-propre du mari qui est plus satisfait de son rôle. En outre,

il n'y a plus aucune supercherie à craindre sur la provenance de la semence, dans le cas où cette pensée pourrait germer dans l'esprit des intéressés, cette assurance seule pourrait peut-être faire le succès de la méthode, bien qu'il soit difficile d'admettre la supercherie d'un médecin en semblable occurrence.

Quoi qu'il en soit, la fécondation artificielle, telle qu'on la connaît, aura toujours ses indications dans quelques cas déterminés, plus rares peut-être, mais elle est encore seule indiquée dans les cas de frigidité de la part du mari. Du reste, le mot *artifice* n'est pas toujours bien compris; son radical *art* indique l'intervention de l'art quand même, car nous ne croyons pas qu'un entonnoir placé dans le col utérin et fixé au fond du vagin soit un procédé naturel; il y a évidemment artifice ici comme là, mais mieux vaut peut-être l'artifice avant qu'après. C'est ce que nous appellerons la *fécondation avant la lettre*, pour la distinguer de l'autre : *après la*

lettre, et la morale publique sera ainsi satisfaite.

Les ménages stériles peuvent donc choisir l'une ou l'autre méthode, car toutes deux donnent les mêmes résultats au point de vue du succès et de la bonne constitution des enfants.



XV

AVENIR DE L'ENFANT



On s'est demandé si le produit de la fécondation artificielle pouvait être le même que celui de la fécondation naturelle, si l'enfant, en un mot, jouissait des mêmes aptitudes physiques et morales que celui qui était conçu naturellement.

Pourquoi ne serait-il pas exactement le même, puisque les facteurs ne sont pas changés, ni la semence modifiée ?

En effet, la volupté ou tout au moins l'attraction charnelle d'un sexe pour l'autre

est un des plus puissants et des plus sûrs mobiles de la création ; sans cet attrait, la nature serait restée muette. Le plaisir éprouvé dans les prémices de l'amour est pour ainsi dire une prime d'encouragement pour qui reproduit l'espèce, mais c'est là le préambule, l'appât, l'intérêt payé d'avance; quant au résultat, c'est l'enfant ?

Que l'amour, avec ses voluptés, préside ou non aux rapprochements, c'est là un acte de préfécondation et non de fécondation, car il est absolument prouvé et démontré, par des imprégnations de laboratoire, que le spermatozoaire ne rencontre l'ovule que deux heures après l'acte copulateur.

Il est clair que si la fécondation ne se fait dans l'un et l'autre cas — moyen naturel ou moyen artificiel — que longtemps après que la semence est dans l'utérus, le produit de cette fécondation sera toujours le même, c'est-à-dire absolument normal. Nous n'insistons pas davantage sur ce point qui ne fait aucun doute pour le médecin ; nous ne le rappelons au public que pour

rassurer la femme qui semble craindre qu'en aidant la nature on n'engendre qu'un monstre.

A ce sujet, disons de suite que nous avons accouché quantité de femmes artificiellement fécondées par nous et que jamais nous n'avons rien constaté d'anormal, soit dans le poids, soit dans la constitution des enfants.

Quant aux aptitudes morales, rien ne les différencie non plus, car nous en connaissons qui ont aujourd'hui de quatorze à quinze ans et qui jouissent des mêmes facultés que leurs condisciples. Pourquoi en serait-il autrement ?

A ce propos, je ne puis mieux faire que de citer le passage d'une lettre que nous écrivait un homme d'infiniment d'esprit, mais diantrement paradoxal.

« ..... Voilà pourquoi j'ai réduit la ques-
« tion scientifiquement à ce dilemme : ou
« cela est ou cela n'est pas. Si cela est, s'en
« serve qui voudra, cela ne regarde que le
« médecin et les époux ; mais vous n'ob-

« tiendrez jamais de notre peuple français, « gouailleur, sentimental et catholique, « qu'il ne jette pas le ridicule ou la répro- « bation sur une idée de ce genre. Je n'ai « pas besoin d'ajouter que, moi, j'aurai le « plus grand plaisir à lire votre thèse quand « vous me l'enverrez et que je vous donne- « rai mon avis comme je le fais en ce mo- « ment.

« Quant à l'adoption des enfants, que je « propose comme moyen plus simple, il « suffit pour mettre en demeure les femmes « qui gémissent de ne pas être mères ?

« La plupart, en effet, préfèrent avoir des « petits chiens. Je le comprends, c'est « moins cher, cela dure moins longtemps « et c'est tout ce qu'il faut pour occuper « l'esprit et le cœur d'une créature qui se « désespère du plus grand bonheur qu'on « puisse avoir, celui de ne pas avoir donné « le jour à un être qui a quatre-vingt-dix- « neuf chances sur cent d'être un malheureux « ou un imbécile. Car entre nous, mon « cher docteur, et vous le savez mieux

« que personne, ce ne sont ni les malheu-
« reux ni les imbéciles qui manquent.
« Leurs parents auraient été stériles que je
« n'y verrais pas un grand inconvénient... »

A cette lettre je répondais : « ... Il est des cas où la femme a besoin d'un enfant A ELLE, sans le prendre à l'hôpital, même lorsqu'elle a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent d'avoir, comme vous le dites, un imbécile ou un malheureux pour enfant, car elle a l'orgueil d'en faire un aigle par son amour ; je crois même que les infirmes du corps ou de l'esprit ont plus de chance d'être aimés par leur mère que les êtres parfaits en tout.



« La femme est ainsi faite, elle veut dominer quelqu'un, même en se dévouant corps et âme, c'est dans sa nature de mère; le chien ne lui suffit pas, quoique vous en disiez.

« Quant au point de vue pratique, j'espère qu'après avoir lu ma thèse vous ne douterez plus de la réalité de la fécondation artificielle et de ses résultats. Il n'y a rien là de surnaturel ; je pense avoir été assez clair et je n'aurai pas besoin d'enfermer mes femmes dans des cellules pendant trois mois pour vous convaincre qu'on peut obtenir des enfants sans les préliminaires de l'amour.

« Le pollen génital est une graine comme une autre, un peu moins propre peut-être, mais c'est tout ce que je puis vous accorder pour la différencier des autres graines végétales.

« Il nous reste à parler de la qualité morale du produit : croyez-vous donc que l'intellect soit le produit d'une copulation plus ou moins voluptueuse ?

« C'est un vieux cliché que de dire : « Les « enfants de l'amour sont beaux, intelligents « et braves. » La vérité est que les facultés intellectuelles sont une résultante de l'intégrité fonctionnelle et du parfait équilibre des organes, rien autre chose. Donc, un ovule sain, moralement et physiquement, fécondé par un spermatozoaire de bonne qualité, donnera toujours un produit parfait, *quelle que soit l'impression des deux procréateurs* au moment de la jonction des deux facteurs moléculaires.



« Je crois parfaitement à l'hérédité morale et physique, mais tout cela est une affaire matérielle de semence et non pas d'impression. Que le pollen soit apporté sur l'ovule d'un rosier par les pattes d'une guêpe voleuse ou par une douce brise parfumée, la rose qui naîtra de ce contact n'en sentira pas moins bon.



« C'est de l'orgueil que de croire à d'autres lois pour nous. Soyez un superbe penseur, un noble génie ou un grand capitaine, ne croyez pas pour cela avoir été engendré au son d'une lyre céleste ou dans le ravissement d'un septième ciel ; il a simplement suffi du contact de deux épidermes.

« Que dans un accès de colère ou sous l'influence d'un profond chagrin vous n'écriviez pas une œuvre parfaite, je le conçois à la rigueur, car votre cerveau a perdu sa pondération habituelle, mais que cela modifie vos sécrétions, voilà ce que je n'admets pas. Du reste, si l'influence morale des époux jouait un rôle sur le produit, rien ne serait plus facile que de faire concourir cette heureuse influence à la perfection du produit, même avec la fécondation artificielle, car rien n'empêcherait les deux époux de se livrer à tous les transports des joies célestes au moment psychologique, car une fois la semence fournie dans ces conditions, rien ne nous empêcherait de nous en

servir en lui indiquant une voie certaine pour arriver à destination.

Répétons-le sans cesse : la volupté n'est que le salaire de l'amour, mais on peut avoir un enfant sans exiger au préalable la prime qu'offre la nature.



XVI

STATISTIQUE



ES statistiques n'ont jamais rien prouvé lorsqu'il s'est agi de démontrer la valeur d'un traitement; les auteurs, même avec la plus entière bonne foi, font entrer dans leurs documents tout ce qui peut avantager leur pratique, en écartant systématiquement tout ce qui peut abaisser le chiffre de leurs succès, trouvant toujours d'excellentes excuses pour agir de la sorte.

Nous savons que c'est notre fameuse

statistique qui nous a valu les rigueurs de la Faculté, aussi faisons-nous bon marché de ces chiffres qui ont paru fantastiques à nos juges, en ne les rappelant pas ici. Nous n'avons pas besoin de ce mirage séduisant pour nous attirer une clientèle qui est venue d'autant plus à nous que notre nom avait fait moins de bruit.

Disons cependant à ceux qui voudront s'occuper de cette branche de gynécologie ce que l'expérience nous a démontré, en fait de statistique générale :

S'il nous était permis de pratiquer la fécondation artificielle sur des jeunes femmes de 17 à 25 ans, vierges de tout traitement, saines génitalement, nous obtiendrions certainement avec une semence de qualité moyenne 90 succès sur 100, car l'imprégnation artificielle a sur la fécondation naturelle l'incontestable avantage d'aller plus loin, de triompher des obstacles et d'être pratiquée dans des conditions physiologiques qu'on rencontre rarement dans les rapports normaux.

Nous n'en voulons pour preuve que ce document officiel : « Les enfants ne naissent dans les ménages qu'après une moyenne de 15 mois. »

Or, si de 15 on retranche 9, il reste 6. Voilà donc six mois de pratique conjugale restée sans résultat pour de jeunes époux que nous prenons dans les meilleures conditions qu'il soit possible de trouver, puisqu'ils sont jeunes et féconds; et, pour peu qu'on nous accorde deux rapprochements par semaine, et nous sommes bien au-dessous de la vérité, nous trouvons 52 tentatives de fécondations naturelles sans résultat. Que deviendrait la fécondation artificielle si nous n'obtenions pas des résultats plus prompts et plus certains?

Il est incontestable que l'art est un progrès sur ce que produit la nature, mais nous n'avons pas à intervenir dans ces circonstances et nos statistiques n'ont que faire en pareille occurrence.

Il faut qu'on sache quelles sont les femmes qui viennent nous consulter pour

juger de la valeur d'une méthode. Il est certain qu'ici la nature a perdu tous ses droits; elle est impuissante à donner un résultat et l'*art seul* peut faire espérer le succès.

Nous recevons à nos consultations des ménages dont la stérilité remonte au moins à dix ans; les femmes ont presque toujours dépassé la trentaine, l'aptitude procréatrice s'est émoussée, ce n'est plus le terrain vierge, sur lequel tout pousse; le sol est épuisé, labouré par des tentatives de traitement, de nettoyage, de grattage et de raclage qu'on a pu instituer dans le but de préparer les voies. Il est donc bien évident que nous nous trouvons dans de très mauvaises conditions et les succès que nous obtenons sont donc, pour ainsi dire, arrachés de vive force à la nature endormie, et si peu que nous ayons à notre actif, dans ces conditions, c'est un triomphe incontestable.

Du résultat de notre pratique, en dégageant, bien entendu, tous les cas qui sont hors de cause, en raison même d'impossibilités matérielles, soit dans la semence du

mari, soit dans des troubles organiques de la femme, on peut compter obtenir des succès dans les deux tiers des cas avant 30 ans; dans la moitié, de 30 à 35 ans et d'un tiers, de 35 à 40. N'est-ce donc pas encourageant et ne sommes-nous pas en droit de tenter la vulgarisation de la fécondation artificielle qui fournit de si précieux résultats?

Répétons-le cependant, car le doute est entré dans l'esprit de nos examinateurs, de là notre échec devant la Faculté, mais disons pour nous justifier à leurs yeux que cette moyenne de succès est loin d'être invariable; tout dépend du terrain, comme nous l'avons dit, et si nos illustres professeurs sont étonnés de notre statistique, disons-leur bien haut que cela tient uniquement au milieu dans lequel nous opérons. La misère physiologique joue un rôle capital dans l'aptitude à la procréation; opérez des patriciennes de haute lignée, vous aurez peu de succès; opérez à Belleville et à Montmartre, au cœur du peuple qui a faim, vous

obtiendrez d'étonnants résultats. Voilà certainement le secret de notre heureuse pratique. N'en soyez pas jaloux, illustres maîtres, ce monde-là paie mal.



XVII

VŒUX POUR L'AVENIR



Lors du passage de notre thèse, nous prévoyions si bien les orages que soulèverait une semblable question que nous formulions les vœux suivants :

« La fécondation artificielle ne doit plus désormais se cacher dans les coulisses de la science médicale. C'est au grand jour qu'elle mérite maintenant d'apparaître.

« Pour faire apprécier la fécondation artificielle par le public médical entier, nous

souhaitons la voir pratiquer dans un service officiel, où l'on tiendrait un registre d'observations très détaillées, mentionnant l'âge des époux, la date du mariage, les obstacles observés, le nombre des imprégnations, les époques de celles-ci relativement aux règles, le procédé opératoire, et enfin les succès et insuccès aux divers âges. De la sorte, les jeunes médecins pourraient puiser là un enseignement salutaire, et, forts de l'autorité d'une semblable institution, ils rendraient de grands services dans leur clientèle.

« Nous croyons que la Faculté de Paris pourrait, sans déchoir, organiser un service semblable en le rattachant à sa chaire de gynécologie.

« Elle a des professeurs éminents dont la parole ferait autorité dans le monde entier ; ce ne serait pas là un médiocre service, car il aurait l'avantage d'être officiel, partant de là, de ne pas être suspect dans les statistiques, et les conclusions qu'elle tirerait après quelques années d'exercice seraient articles de foi pour tout le monde,

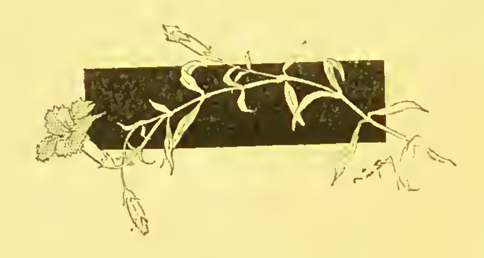
alors que dans la pratique libre il est si difficile d'imposer une conviction. »

Ces paroles n'étaient-elles pas empreintes de sagesse et de complet désintéressement, car nous n'avons jamais rien fait pour monopoliser la pratique de la fécondation ni même pour en faire une spécialité ; nous habitions alors la campagne à quelques lieues de Paris, où nous exercions la médecine en simple praticien, cherchant modestement à soulager les maux ordinaires de l'espèce humaine.

Le succès seul nous a permis de nous fixer à Paris, pour répondre aux sollicitations de plus en plus nombreuses des familles qui demandaient notre intervention ; c'est ainsi que nous sommes devenu spécialiste sans le vouloir, acceptant riches et pauvres avec la même sollicitude, car les riches n'ont pas seul le monopole d'aimer les enfants. L'ouvrier, rentrant au logis, est heureux d'y trouver un enfant qui l'y rattache d'autant plus qu'il l'a désiré longtemps ; il le choie, le câline, le dorlote

sinon avec plus de bonheur que le bourgeois, mais certes avec plus de sollicitude et d'amour que le riche au sein de ses splendeurs et de son oisiveté. L'ouvrier sans famille devient trop souvent un pilier d'assommoir où il se console de ses illusions familiales perdues, pour ne pas lui tendre une main secourable quand on peut. Lui faciliter la venue d'un enfant, c'est sûrement le moraliser et le grandir ; c'est du moins l'avis de ceux-là qui nous doivent leur bonheur le plus pur ; et nous savons que leur reconnaissance est égale à leur joie.

Nous souhaitons donc ardemment, lorsque nous ne serons plus là, que le modeste artisan trouve, dans un service public, les avantages de la gratuité qu'il rencontre chez nous ; c'est du moins le vœu d'un père qui paie ici le tribut de reconnaissance qu'il doit à la fécondation artificielle.



XVIII

CONCLUSIONS



A fécondation artificielle est une opération simple, facile à exécuter, fertile en résultats, digne à tous les points de vue de passer dans la pratique courante comme moyen ultime du traitement de la stérilité.

2° Elle ne doit pas être proposée par le médecin, mais demandée par les intéressés qui doivent être bien prévenus de la possibilité d'un insuccès.

3° Elle doit être renouvelée autant de fois qu'on le jugera utile pour arriver au but cherché : l'imprégnation de l'ovule.

4° Le manuel opératoire sera d'autant meilleur qu'il sera plus simple, plus rapide, qu'il se rapprochera plus des conditions de la nature et qu'il sauvegardera davantage la dignité des époux.

5° Les enfants obtenus par les procédés d'imprégnation artificielle ne diffèrent en rien comme vigueur, santé, intelligence, de ceux engendrés par des moyens naturels.

La fécondation artificielle n'a rien de contraire à la loi ni à la morale.



POST-SCRIPTUM

CABINET MÉDICAL
du
DOCTEUR J. GÉRARD
14, Rue d'Amsterdam
TÉLÉPHONE

Paris, le 17 Mars 1888

Mon cher José Roy

Je vous avais prié d'illustrer mon livre, vous laissant toute liberté pour l'interprétation des pages qui vous sembleraient dignes d'être soulignées.

Connaissant toute votre valeur artistique, aussi bien que l'indépendance de votre caractère élevé, je me suis abstenu de vous tracer une ligne de conduite que vous n'auriez pas acceptée du reste.

Vous vous êtes donc mis à l'œuvre aussitôt après la lecture du manuscrit

que je vous soumettais. Le sujet vous a plu, vous y trouviez un texte froid à réchauffer, de modestes observations à faire valoir, des situations delicates à peine indiquées, et qu'il vous fallait développer, des réticences necessaires qu'il était indispensable de completer; en un mot, vous avez donné le souffle et la vie à ce qui n'était qu'un simple procès-verbal de clinique médicale.

Je vous avais prié d'être mon illustrateur, mais vous êtes devenu, par la magistrale et large interprétation de votre rôle, un actif collaborateur. Bien mieux, vous êtes devenu l'auteur du côté interessant du livre dont je n'ai pour ma part qu'à revendiquer le livret

En un mot, vous avez été le virtuose du crayon, alors que je restais au second plan avec ma simple prose.

Mais voilà que par une singulière jurisprudence littéraire — car nous n'avons pas fait ensemble un opéra —, on vous dépouille déjà de votre gloire légitime pour m'en parer uniquement.

C'est donc un peu par modestie que je proteste ici, en n'acceptant que la part qui me revient dans la fécondation toute naturelle de cet enfant dont je n'ai fait que le squelette, alors qu'il vous doit le meilleur, c'est-à-dire, le charme, la grâce et la vie.

Je dois cependant vous prévenir que l'honneur qui vous incombe n'est peut-être pas tout profit, car je viens d'apprendre que des indiscrétions avaient été commises:

quelques feuilles de notre livre ont été lues et commentées en divers milieux où l'on m'accuse, ni plus ni moins, ~~de~~ d'avoir fait une œuvre « malsaine et même pornographique » Or, je me tâte pour savoir si je suis bien éveillé, je fais un retour sur moi-même, me demandant si ma conscience ne s'est pas oblitérée, si mes principes de respect pour le public ne se sont pas émoussés, si je n'ai pas écrit quelques lignes ou même quelques mots qui puissent être qualifiés tels

Je relis avec soin tout le texte de ce livre, et ma foi, je cherche une phrase ambigue, une ligne à double sens, une légèreté d'expression qui puissent justifier ce jugement contre lequel je proteste énergiquement.

Quant à votre part, mon cher Roy, je n'y vois que de l'art et même de l'art dans toute sa rude franchise et sa chasteté. Vous flagellez fort ironiquement parfois, les travers de l'esprit humain par de jolies compositions humouristiques; mais bien borné serait celui qui ne verrait pas à travers vos spirituelles satires, le but que vous vous êtes proposé et que vous avez atteint; et certainement celui-là ne serait ni digne de vous comprendre, ni capable de porter un jugement sur votre oeuvre.

Laissez donc crier ces impuissants et ces fruits secs de la pensée, restez calme dans votre haute sérénité artistique, méprisez les attaques d'où qu'elles viennent car elles partent toujours d'en bas. Quant à moi, personnellement, je suis hors de cause,

n'ayant jamais eu la prétention de m'élever au dessus du modeste sténographe enrégistrant des confessions de cabinet pour en tirer des conclusions absolument scientifiques et pratiques, je n'ai pas à descendre dans l'arène de la justification. Du reste, je ne pouvais mieux faire, enchainé au rivage par la forme pédagogique que necessitait un pareil sujet ; médecin, je veux bien être contesté par mes pairs, mais le caractère sacerdotal, quoiqu'on dise, ne devant jamais être attaqué, j'ai cru devoir, plus que jamais me renfermer sur le terrain de la science la plus correcte en m'efforçant de la mettre à la portée de tous.

Bien à Vous

Dr J. Gérard

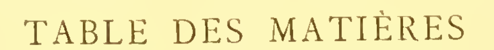
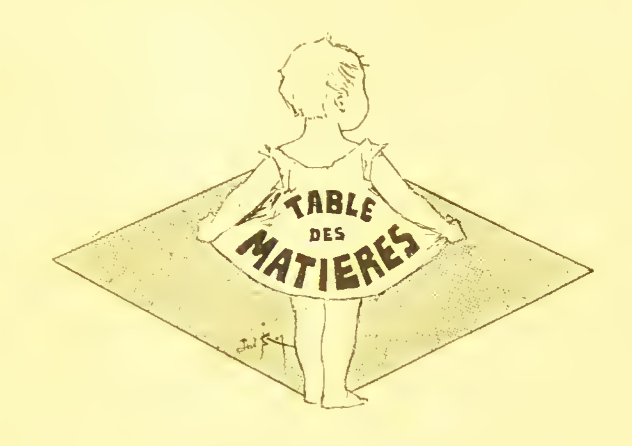


TABLE DES MATIÈRES



PREMIÈRE PARTIE

STÉRILITÉ LATENTE

DEUXIÈME PARTIE

STÉRILITÉ PATENTE

TROISIÈME PARTIE

STÉRILITÉ MÉCANIQUE

QUATRIÈME PARTIE

STÉRILITÉ CONSTITUTIONNELLE

CINQUIÈME PARTIE

TRAITEMENT

SIXIÈME PARTIE

FÉCONDATION ARTIFICIELLE

POST-SCRIPTUM



ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

